

L'ÉVANGILE

(SELON SAINT MARC)

EXPLIQUÉ AUX PETITS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

Ouvrage plus particulièrement destiné aux Écoles du Dimanche



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

1858

L'ÉVANGILE

(SELON SAINT MARC)

EXPLIQUÉ AUX PETITS

BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 7234

Amiens. — Imp. T. Jeunet, impasse des Cordeliers, 3.

L'ÉVANGILE

(SELON SAINT MARC.)

EXPLIQUÉ AUX PETITS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

Ouvrage plus particulièrement destiné aux Écoles du Dimanche

BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 7234

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

—
1858

PRÉFACE.

Ce livre s'adresse aux *Petits* : petits de taille, c'est-à-dire jeunes; petits de prétention, c'est-à-dire humbles; petits en science, c'est-à-dire ceux qui jusqu'à ce jour, malgré leur âge plus ou moins avancé, n'ont pu se livrer à l'étude un peu approfondie de la Parole de Dieu.

Ce n'est donc pas aux enfants seulement, mais aussi à tous les autres petits que j'adresse ces lignes. Si les moniteurs d'une *Ecole du dimanche*, si des pères ou mères de famille veulent parcourir ces pages, peut-être y trouveront-ils quelques idées à développer dans leurs leçons bibliques auprès des élèves remis à leurs soins.

Mon but, en écrivant ce livre, a été double : fournir au maître les éléments de ses instructions, et remplacer auprès des enfants le maître et l'école qu'ils n'auraient pas à leur portée. Cette double tendance a tenu mon langage dans une voie intermé-

diaire, qui, après coup, m'a paru le meilleur chemin. Pour être compris des élèves, et pour en même temps être utile à leurs instructeurs, j'ai dû viser à la simplicité de style, tout en restant dans une plus haute sphère de pensée. Pour cela je n'ai pas eu d'effort à faire; un langage simple, intelligible pour tous, a toujours été de mon goût; et même je crois avoir pour autorité non-seulement le bon sens, mais encore l'Évangile. Quel livre fut jamais plus simple dans ses formes, en même temps que plus profond dans ses pensées?

Il y a une manière, prétendue enfantine, de s'adresser à la jeunesse, qui m'a toujours souverainement déplu; d'abord, parce qu'elle manque à la vérité, et parce qu'elle manque par conséquent son but. Cette méthode consiste à traiter les enfants comme des niais, à leur donner des raisons qu'on ne prendrait pas pour soi, à leur parler dans un style dont on rougirait en face de leurs parents. Cette conduite coupable porte sa peine, elle trahit son manque de droiture aux yeux de l'enfant, plus perspicaces pour le mal qu'on ne pense. Ici ce sont les habiles qui deviennent les dupes. Ils n'atteignent d'autre résultat que de donner indirectement une leçon d'hypocrisie. Leurs élèves pourront bien un jour devenir des maîtres semblables aux leurs, remplir auprès d'une nouvelle génération le rôle mensonger qu'on a joué envers eux; mais ils ne prendront jamais sérieu-

sement pour eux l'enseignement qu'on leur a donné sans sérieux.

Ce livre n'est pas une explication de l'*Evangile*, mais d'un *Evangile*, celui de saint Marc. J'ai suivi le texte mot à mot, ne croyant pouvoir mieux faire que l'Esprit saint. Toute ma prétention a été de rendre plus lucide une parole déjà claire. Ce premier volume n'épuise pas mon sujet ; mais il n'en forme pas moins un ensemble aussi bien que si j'avais commenté saint Marc jusqu'à la fin ; car je n'ai suivi d'autre plan que celui de l'histoire. Je n'expose pas un système, j'élucide des faits. Au reste, si Dieu me donne temps et force, et, disons-le, si ce premier travail est favorablement accueilli, je me propose de pousser jusqu'au bout de l'*Evangile* selon saint Marc ces explications simples et pratiques adressées aux Petits.

Encore un mot. Cette publication se distingue de mes précédentes, destinées à la jeunesse, par un sérieux plus soutenu ; disons tout, par l'absence de la gaîté. Ce changement n'est pas le résultat d'un calcul, il s'est opéré à mon insu. Est-ce la différence des sujets traités ? est-ce le progrès de l'expérience chez l'auteur ? Je ne sais au juste ; mais j'incline à croire que ces deux causes y ont concouru. Nous verrons si les enfants s'en réjouiront autant que leurs parents.

J'aurais pu supprimer le texte sacré cité en tête de

chaque leçon, je ne l'ai pas fait pour avoir une chance de plus de le faire lire. J'avertis mes jeunes amis que s'ils ne le lisent pas, mes explications perdront beaucoup de leur clarté et de leur intérêt, et je prie les maîtres de veiller à ce qu'on ne passe pas à la parole de l'homme avant d'avoir lu celle de Dieu.

une
eunes
per-
et je
as à
de



Jusqu'à la création du monde... (p. 9).

L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ AUX PETITS

PREMIER DIMANCHE.

MARC I, 1 à 8.

Le commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, conformément à ce qui est écrit dans les prophètes : Voici, j'envoie mon messager devant ta face, qui préparera le chemin devant toi; la voix de celui qui crie dans le désert est : Préparez le chemin du Seigneur; aplanissez ses sentiers. Jean baptisait dans le désert, et prêchait le baptême de repentance, pour la rémission des péchés. Et toute la Judée et ceux de Jérusalem allaient à lui, et ils étaient tous baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain, en confessant leurs péchés. Jean était vêtu de poils de chameau, il avait une ceinture de cuir autour de ses reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et il prêchait en disant : Il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne, en me baissant, de délier la courroie des souliers. Il est vrai que je vous ai baptisés d'eau; mais il vous baptisera du Saint-Esprit.

MES AMIS,

Un autre Évangéliste fait remonter l'histoire de Jésus-Christ jusqu'à la création du monde, et nous dit que c'est par la Parole, c'est-à-dire par Jésus-

Christ que cette terre fut créée, fécondée, peuplée comme vous la représente notre gravure ; mais ce n'est pas l'histoire entière de Jésus-Christ, c'est seulement celle de son Evangile que je viens vous raconter.

Le mot *Evangile* qui fait le titre de ce livre signifie *bonne nouvelle*. C'est donc comme si saint Marc nous jetait dès le commencement ce cri inattendu : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » Mais que vient-on nous annoncer ? L'importance d'une nouvelle peut se mesurer sur la grandeur du personnage qui l'apporte. Si un enfant arrivant à la course vous crie : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » vous êtes déjà réjouis ; mais après tout vous ne comptez que sur la découverte d'un jeu, d'un plaisir d'enfant. Mais si votre père entre dans la maison, disant à toute la famille : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » votre cœur tressaille déjà, car vous savez que votre père, plus réservé, plus sérieux, ne peut pousser un tel cri pour un événement sans valeur. Toutefois, comme votre père est un simple citoyen, vous ne vous attendez guère de sa part qu'à des récits qui n'intéressent que votre famille, votre voisinage, et qui se rapportent au jour présent.

Mais si jamais vous voyiez arriver sur le Champ-de-Mars, monté sur un magnifique coursier, un brillant messenger suivi d'une nombreuse escorte et précédé des sons éclatants d'une musique guerrière, criant à

la foule qui se presse autour de lui : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » vous attendriez de lui bien davantage que de votre père. Toutefois ce superbe cavalier, fût-il l'envoyé d'un roi, ne vous apporterait encore que des nouvelles concernant un royaume plus étroit que notre petite terre, ce ne serait jamais que les dépêches d'un ambassadeur.

Mais si, non pas un enfant, non pas votre père, non pas un ambassadeur, mais si un ange descendant du ciel, les ailes déployées dans un nuage d'or, venait planant sur votre tête, vous crier : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » n'attendriez-vous pas de l'extraordinaire, du merveilleux, du divin, ne prêteriez-vous pas une oreille attentive, ne garderiez-vous pas un profond silence ? Il me semble vous voir retenant votre haleine, fixant vos regards sur ce point lumineux, attendant des paroles d'une haute importance ; car enfin ce doit être une nouvelle d'ange.

Eh bien ! mes chers amis, la bonne nouvelle de l'Évangile est encore meilleure que celle apportée par un ange, c'est la bonne nouvelle apportée par le Fils de Dieu, apportée par Jésus-Christ.

Aussi, cette bonne nouvelle si importante, si précieuse, cette bonne nouvelle apportée par Christ et nommée Évangile, avait-elle été annoncée longtemps d'avance par des prophètes. Quatre cents ans avant la venue de Jésus, Malachie avait dit : « J'envoie devant

ta face mon messager qui préparera le chemin devant toi;» et sept cent cinquante ans avant Christ, un autre prophète, Esaïe, avait écrit : « Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers! » Quelle magnifique nouvelle doit être celle partie du ciel, prédite pendant des siècles, réalisée par le Fils de Dieu et adressée à l'univers ! Eh bien! c'est l'ambassadeur vous apportant cette heureuse et céleste nouvelle que nous allons accompagner pas à pas dans ce récit. Nous écouterons ses paroles, nous les savourerons une à une, persuadé qu'il doit y avoir joie et bonheur à comprendre la bonne nouvelle que Dieu lui-même nous fait annoncer. Suivons donc notre Evangile verset par verset.

Peut-être auriez-vous mieux aimé que je vous fisse connaître de suite quelle est cette bonne nouvelle dont on fait tant de bruit ? Cependant je ne vous le dirai pas encore, et voici pourquoi.

Représentez-vous un médecin arrivant dans une ville et faisant publier dans toutes les rues qu'il apporte un remède contre la fièvre. Vous qui êtes bien portants, après avoir entendu crier : « Remède, remède contre la fièvre ! » que ferez-vous ? Vous laisserez là le crieur public et vous retournerez à vos jeux. « Ce n'est pas pour moi, direz-vous, j'espérais une annonce plus amusante. » Mais en même temps que vous, votre voisin malade tend l'oreille vers le crieur, il ne comprend que les mots de fièvre et de

remède, lui, brûlant de la fièvre, que fera-t-il? Il criera de toutes ses forces, à tout le monde, à ses parents, ses domestiques et au vendeur lui-même : « Apportez, apportez le remède, car je souffre le martyre ! Apportez, apportez ce remède, et que je trouve enfin la guérison. »

Comment se fait-il que vous et votre voisin receviez chacun la même nouvelle d'une manière si différente? C'est que lui, malade, éprouve le besoin du remède, tandis que vous, bien portants, vous pouvez vous en passer. Il est donc tout naturel que le fiévreux le demande, et tout simple que vous, en santé, le repoussiez.

Mais quel rapport y a-t-il, me direz-vous, entre la bonne nouvelle de Jésus-Christ et le remède de ce docteur? Avant de vous répondre, permettez-moi de faire une seconde supposition.

Si le médecin dont j'ai parlé annonçait un remède, non pas pour les fiévreux, mais pour les poitrinaires, savez-vous ce qu'il arriverait? Probablement le voici.

D'abord il faut que vous sachiez que la plupart des poitrinaires ne croient pas l'être; alors même qu'ils souffrent, ils pensent toujours que ce ne sera rien : « Ma toux, disent-ils, n'est qu'un simple rhume qui passera à la belle saison. » Le printemps arrive, le rhume ne s'en va pas, et le malade dit toujours ce n'est rien, cela passera quand viendra l'été, et ainsi

de suite jusqu'à l'arrivée de l'automne qui emporte le rhume et le malade, disant encore au moment du départ : « Ce n'est rien ! »

Maintenant supposez qu'un tel malade entende crier : « Remède pour les poitrinaires ! » que fera-t-il ? Il se dira comme vous tout-à-l'heure : « Ce n'est pas pour moi ; » car il se croit bien portant. Hélas ! il se trompe ; bien plus, il veut se tromper ! Il sait que la phthisie tue, et lui ne veut pas mourir ! La nature de la maladie et le désir du malade, tout, jusqu'au rouge qui colore ses joues, concourt à lui faire illusion ; il se dit : « Ce sont des couleurs ; » et prend pour les couleurs de la santé le feu qui dévore ses poumons.

A cette heure vous comprendrez pourquoi je ne veux pas vous dire encore quelle est la bonne nouvelle de Jésus-Christ ; peut-être, comme le poitrinaire, diriez-vous : « Je n'en ai pas besoin. » Et vous retourneriez à vos jeux, sans vous inquiéter de ce qui me reste à vous apprendre. J'attendrai donc, pour vous faire connaître la bonne nouvelle de Jésus-Christ, que vous soyez dans les dispositions qui la font accepter, et je reprends l'étude du texte sacré. Au second verset nous voyons Jean-Baptiste prêchant le baptême de repentance pour le pardon des péchés.

Est-ce à dire que le baptême de Jean obtenait le pardon aux Juifs ? Non, mais qu'il était un signe que les Juifs sentaient le besoin du pardon. En effet, l'Évangéliste ajoute : « Tous venaient pour être bap-

tisés en confessant leurs péchés.» Venir à ce baptême, c'était donc faire l'aveu de ses fautes, ce n'était pas les effacer. On venait en quelque sorte s'inscrire pour être guéri, pardonné par le remède qui serait offert plus tard.

Une comparaison achèvera de vous faire comprendre ma pensée ; je la prends encore dans l'histoire d'un médecin.

Cette fois mon docteur est celui d'un hôpital où l'on traite gratuitement toutes sortes de maux. Les malades de la ville viennent à la visite du matin, racontent leurs souffrances, et le docteur donne aux malades une carte d'entrée. Croyez-vous que cette carte les guérira ? Est-ce une carte de guérison ? Non ; mais une carte pour la guérison.

Eh bien ! il en est de même dans l'histoire de Jean-Baptiste, les Juifs viennent de toutes parts, comme les malades, visiter le baptiseur ; ils lui avouent leurs péchés, et Jean, en témoignage de leur désir d'être pardonnés, leur délivre le baptême pour le pardon des péchés, de même que le docteur délivrait la carte pour le traitement ; et comme le malade aurait pu mourir, la carte dans sa poche, vous, mes enfants, vous pourriez aller en enfer le baptême d'eau sur le front.

Que faut-il donc de plus que ce baptême ? Jean-Baptiste nous le dira lui-même tout-à-l'heure ; mais avant de vous dire cette seconde chose, laissez-moi vous exposer plus complètement la première.

Nous avons vu que lorsqu'on venait vers Jean-Baptiste il se passait deux choses : l'aveu des péchés, fait par ceux qui voulaient être pardonnés, et le baptême donné par Jean lui-même. L'aveu d'abord et le baptême ensuite. Mais vous, qui avez été baptisés dès votre naissance, vous n'avez pas pu faire alors cet aveu. Si vous ne l'avez pas fait avant le baptême, il faut du moins le faire après. Eh bien ! je vous le demande : Y êtes-vous disposés ? êtes-vous prêts à dire : J'ai des péchés, des péchés grands et nombreux ? Par exemple, après avoir commis une faute, êtes-vous disposés à franchir vingt, trente lieues pour l'avouer à un homme qui pourrait vous conseiller ? Voilà cependant ce que faisaient ces Juifs accourant sur le bord du Jourdain. Seriez-vous disposés, non-seulement à faire un voyage, mais encore à exposer vos fautes à un saint ? où plutôt ne garderiez-vous pas un silence d'autant plus profond que cet homme serait plus saint ? Et quand vous entretenez quelqu'un de vos sottises, n'est-ce pas de préférence un enfant ? non pour venir les lui confesser, mais pour l'engager à venir les renouveler avec vous ? Voyez à quelle distance vous êtes de l'aveu de vos torts ! Vous en parlez, non avec chagrin, mais avec feu ; non à des personnes raisonnables, mais à de jeunes fous ; non pour les éviter, mais pour les commettre de nouveau. Ce n'est pas là un aveu, c'est une vanterie ; aussi, loin d'être sur la voie qui conduit au pardon, vous

courez en sens inverse sur celle qui mène au châti-
ment.

Ma parole vous attriste, vous ne m'écoutez plus avec plaisir, vous voudriez m'imposer silence. Savez-vous ce que cela prouve ? Précisément ce que je viens de dire, c'est que vous n'aimez pas à parler de vos péchés. Est-ce que je vous fatigue en vous le répétant ? c'est probable ; nouvelle preuve que vous êtes loin de sentir vos fautes ; sans doute vous avez été baptisés, mais pour cela vous n'êtes pas pardonnés.

Peut-être me répondrez-vous : « Je ne puis pas avouer le mal que je n'ai pas accompli. » — Mes amis, rappelez-vous le poitrinaire ! lui disait aussi je ne puis pas déclarer une maladie que je n'ai pas. Et cependant un feu secret dévorait sa poitrine ; un mal intérieur est toujours difficile à constater, surtout quand le malade désire se faire illusion. De même en est-il du péché qui est au fond du cœur et que le coupable désire cacher au monde ; pour y mieux réussir, il cherche à se le dissimuler à lui-même, et il finit par y réussir. Le poitrinaire se trompait volontairement parce qu'il avait peur de mourir, vous vous trompez volontiers parce que vous avez peur de la punition.

Quelle folie était la sienne ! N'aurait-il pas mieux fait de reconnaître sa phthisie pour en être guéri par le docteur ? Ne feriez-vous pas mieux aussi d'avouer vos misères pour en obtenir le pardon ?

Et maintenant, mes amis, vous avez sans doute compris que ce pardon est précisément la bonne nouvelle dont je vous ai parlé en commençant. N'est-ce pas en effet une bonne, une excellente nouvelle quel'annonce du pardon de vos péchés, d'un pardon qui ferme l'enfer devant vous et vous ouvre le ciel, pardon donné sans or ni argent, pardon, c'est-à-dire grâce, faveur, don; pardon, c'est-à-dire apaisement de la colère de Dieu, et même cette colère remplacée par l'amour et le bien-fait; pardon, non d'un seul péché, mais de tous les péchés; pardon immuable, car le donateur n'est pas un homme pour se repentir; pardon éternel comme la vie de celui qui nous l'a accordé?

Même après toutes les précautions que j'ai prises pour vous amener à désirer la bonne nouvelle du pardon, je crains bien de n'y avoir pas réussi. Le péché est tellement de notre goût naturel, qu'il passe sur notre conscience, comme l'eau passe sur notre palais sans laisser ni douleur ni saveur. Pour nous en faire sentir l'amertume, il faut même, après avoir été baptisés d'eau par un homme comme Jean-Baptiste, être baptisés du Saint-Esprit par le Fils de Dieu.

Etes-vous étonnés de cette parole? Cela prouve, non que vous n'avez pas besoin de cet Esprit, mais seulement que vous ne l'avez pas reçu. Le même être peut se juger dans le même jour de deux manières fort différentes, selon le lieu où il se trouve. Comme le grand air, pur et piquant, révèle sa maladie à un

homme qui, dans l'atmosphère tiède et assoupissante de sa chambre, ne s'en doutait pas, de même le Saint-Esprit, vif et piquant, nous révèle le péché dont la conscience attiédie ne nous avait pas avertis. Aussi longtemps que vous ne serez pas entrés dans l'atmosphère vivifiante du Saint-Esprit, vous n'aurez pas assez horreur de votre péché pour soupirer après le pardon offert par Jésus-Christ. Dieu seul peut vous faire expérimenter cette vérité : moi je ne puis que vous prémunir contre le danger de croire que vous êtes chrétiens pour avoir été baptisés d'eau ; non, il vous faut le baptême du Saint-Esprit.

Mais peut-être, mes chers amis, ce qui vous a le plus frappés dans ces premiers versets de l'Évangile, ce n'est ni le Fils de Dieu ni le baptême de l'Esprit saint ; vos pensées se sont probablement arrêtées sur Jean-Baptiste vêtu de poils de chameau, entouré d'une ceinture de cuir, mangeant des sauterelles et du miel sauvage. Quel singulier costume ! vous êtes-vous dit, et quelle étrange nourriture !

Mes enfants, sachez que bien des choses ne vous paraissent étranges que parce que vous ne les connaissez pas. Ainsi le burnous de poils de chameau inconnu au milieu de nous, est chose bien répandue encore aujourd'hui chez nos bédouins d'Algérie ; quant aux ceintures de cuir, nos collégiens eux-mêmes en portent. Rien de plus commun, même de nos jours, que de voir en Orient les pauvres gens se

nourrir de sauterelles; et pour cesser de s'en étonner, il suffit d'apprendre que ces sauterelles sont infiniment plus grosses et plus charnues que celles d'Europe, et qu'elles sont en certains pays si nombreuses, qu'une volée de ces insectes dans les airs suffit parfois à cacher le soleil. Un coup de vent apporte ces armées ailées qui s'abattent sur les champs, dévorent les récoltes, reprennent leur vol, et vont, emportées par l'ouragan, se noyer en masse dans la mer. Vous comprenez qu'il y a là plus de chair qu'il n'en faut pour nourrir un seul homme au désert. Quant au miel sauvage on le trouve partout, même en France; il n'est donc pas étonnant que Jean-Baptiste se soit ainsi nourri et vêtu en Orient.

Savez-vous ce qui est plus étonnant, c'est précisément ce qui ne vous a pas étonnés. C'est la profonde humilité qui fait dire à Jean-Baptiste : « Je ne suis pas digne de délier la courroie des souliers de Jésus ; » car il ne faut pas oublier que lorsque Jean parlait ainsi, Jésus n'était pas assis sur le trône des cieux. Il était sorti d'une crèche pour parcourir les carrefours, nourri d'aumônes, sans un lieu pour abriter sa tête. Sans doute ce Jésus dans l'humiliation n'en était pas moins le Fils de Dieu ; mais enfin il n'apparaissait à la foule qu'un simple Juif, fils de charpentier. Or, je vous demande si au lieu de vous juger indignes vous-mêmes de délier les souliers du plus grand des saints sur la terre, vous ne jugeriez pas au

contraire cette basse occupation indigne de vous ? Ainsi vous auriez honte de ce que Jean-Baptiste estimait au-dessus de lui. S'il en est ainsi, prenez garde, il est bien à craindre que Dieu ne vous prenne jamais à son service : c'est quand l'Enfant prodigue demande comme faveur la place de domestique, que son père le traite comme son fils ; c'est quand Jean-Baptiste se croit indigne de délier les souliers de Jésus, que Jésus le proclame le plus grand des prophètes. Cela me rappelle une histoire que je vais vous raconter.

Un jeune valet de ferme, mal bâti, mal vêtu, sans éducation aucune, et sans parent ni protecteur, se présente un jour devant le proviseur d'un collège et lui dit :

— Monsieur, je viens vous prier de me faire *éduquer*. Je serai votre domestique, je balayerai la cour, je cirerai les bottes, je ferai tout ce que vous voudrez, mais il faut que vous me fassiez instruire.

Le proviseur fut d'abord assez surpris, mais enfin il appelle l'économiste, s'informe si l'on ne peut pas occuper un cirer de plus dans le collège, et sur la réponse affirmative il envoie le valet de ferme, gauche et ignorant, dans un chenil pour nettoyer les souliers. Quelques années plus tard, dans une vaste église, une foule immense écoutait, silencieuse et émue, un puissant orateur. C'était un homme de 40 ans, plein de force, de talent, et animé de l'esprit de Dieu. Tous les regards étaient fixés sur lui ; l'auditoire sem-

blait suspendu à ses lèvres. Sa parole, tour à tour terrible et douce, faisait courir sur les figures les signes de la joie ou de la crainte. A voir les larmes tomber de tous les yeux, à entendre les soupirs s'exhaler de toutes les lèvres, on devinait qu'une même émotion animait tous les cœurs. Quel était cet éminent prédicateur? Le valet de ferme qui s'était fait cireur de bottes pour devenir serviteur de Jésus-Christ. « Quiconque s'élève sera abaissé; quiconque s'abaisse sera élevé. »

DEUXIÈME DIMANCHE.

MARC I, 9 à 28.

Il arriva, en ce temps-là, que Jésus vint de Nazareth, ville de Galilée, et il fut baptisé par Jean dans le Jourdain. Et comme Jésus sortait de l'eau, Jean vit tout d'un coup les cieux se fendre, et le Saint-Esprit descendre sur lui comme une colombe. Et on entendit une voix qui venait des cieux et qui dit : Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Et incontinent l'Esprit le poussa au désert. Et il fut là au désert quarante jours, étant tenté par Satan; et il était parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient. Or, après que Jean eut été mis en prison, Jésus s'en alla en Galilée, prêchant l'Evangile du règne de Dieu, et disant : Le temps est accompli, et le règne de Dieu approche. Amendez-vous, et croyez à l'Evangile. Et comme il marchait le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère qui jetaient leurs filets dans la mer; car ils étaient pêcheurs. Alors Jésus leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Et aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent. Et de là passant un peu plus loin, il vit dans une barque Jacques fils de Zébédée, et Jean son frère, qui raccommodaient leurs filets. Au même instant il les appela; et eux, laissant Zébédée leur père dans la barque avec les ouvriers, ils le suivirent. Ensuite ils entrèrent à Capernaüm; et Jésus étant d'abord entré dans la synagogue le jour du sabbat, il y enseignait. Et ils étaient étonnés de sa doctrine : car il les enseignait

comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. Or, il se trouva dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit immonde, qui s'écria et dit : Ah ! qu'y a-t-il entre toi et nous, Jésus Nazaréen ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es ; tu es le Saint de Dieu. Mais Jésus, le menaçant, lui dit : Tais-toi, et sors de lui. Alors l'esprit immonde, l'agitant avec violence et jetant un grand cri, sortit de lui, Et ils en furent tous étonnés, de sorte qu'ils se demandaient entre eux : Qu'est-ce que ceci ? Quelle est cette nouvelle doctrine, qu'il commande avec autorité même aux esprits immondes et qu'ils lui obéissent ? Et sa réputation se répandit incontinent par toute la contrée des environs de la Galilée.

Nous voici donc, mes amis, en présence du Fils de Dieu descendu sur la terre. Si vous ne saviez absolument rien de plus sur la vie de Jésus, à quoi vous attendriez-vous de la part du plus grand des envoyés du Créateur des cieux et de la terre, venant instruire l'univers ? Sans doute à ce qu'il parte de Jérusalem, la capitale, suivi d'un cortège de prêtres, pour aller baptiser lui-même Jean, son précurseur, en signe d'approbation, et donner ensuite sur le mont Tabor des ordres absolus à la foule tremblante. Eh bien ! non ; rien de semblable. Jésus ne sort pas de Jérusalem, capitale ; il vient de Nazareth, petit village ; il ne plonge pas dans les eaux du Jourdain Jean-Baptiste, mais il y descend lui-même sous la main de son serviteur ; il accepte la tentation ; il prêche sur les grands chemins ; il prend pour son cortège des ramasseurs de poissons, et il instruit le peuple dans une obscure synagogue. Combien tout cela est petit

selon les hommes ! Mais vous allez voir combien cela est grand devant Dieu.

Et d'abord, Jésus, en se soumettant au baptême de Jean-Baptiste, fait comprendre qu'il approuve le ministère de son précurseur prêchant la repentance et promettant le Saint-Esprit. Mais en acceptant le baptême de la part de Jean, Jésus veut surtout faire comprendre qu'il accepte pour lui ce qu'il impose à ses disciples, qu'il subit leurs difficultés, passe par leurs tentations, marche sur leur terre, prêche dans leurs maisons comme chacun d'eux pourrait le faire, et qu'ainsi, lui étant homme, pauvre, faible, tenté comme eux, eux peuvent comme lui vivre saintement. En se faisant semblable à nous, Jésus semble nous dire : Voilà l'homme modèle; voilà ce que chacun de vous doit être.

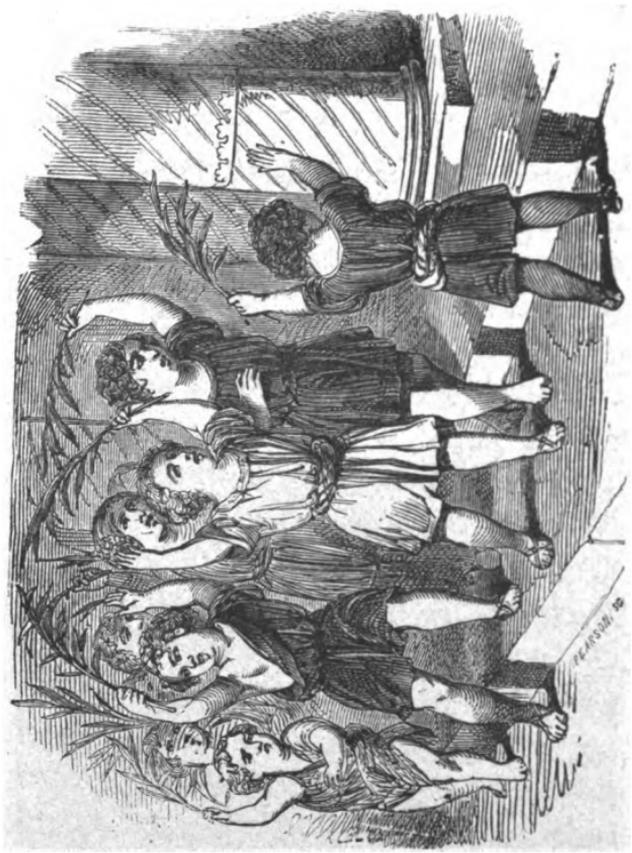
Ce n'est pas tout, en se faisant petit et ne prenant à son service que quelques obscurs artisans pour accomplir la régénération du monde, Jésus a voulu nous montrer qu'il n'agissait pas seul avec ses disciples, et que Dieu était avec lui; ce qui me rappelle une histoire.

Un jour, un pêcheur napolitain eut fantaisie de devenir roi : il ramassa sur le bord de la mer d'autres pêcheurs, leur donna des armes, souleva le peuple, parvint au pouvoir, et entouré de cette troupe armée, il disparut quelques heures après avec le flot de faveurs qui l'avait apporté. Pourquoi Jésus, avec quel-

ques pêcheurs aussi, mais sans armes ni violence, a-t-il réussi à transformer l'univers, où Mazaniello n'a pas même imprimé son pied? Evidemment parce que Dieu était avec Jésus-Christ.

Il en est de même de toutes les puissances humaines; toutes commencent, s'élèvent et tombent : Alexandre, César, Mahomet, n'ont eu qu'un temps. L'empire de ce dernier s'affaiblit chaque jour, tandis que celui de Jésus, qui les a tous vus passer, grandit encore, et par sa durée jusqu'à cette heure non interrompue, nous fait pressentir qu'il grandira toujours. Cet empire est unique, il n'y en a pas un second dans le monde, preuve qu'il vient de Dieu. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il doit ses succès à la simple persuasion. Pas de glaive, pas de canons. La mitraille de Jésus, c'est une pluie de Bibles lancées sur tous les peuples. Les bataillons sont de simples causeurs qui cependant domptent la rage des cannibales et vainquent la stupide ignorance des sauvages. Jésus n'a pas dans le monde des millions de soldats, des casernes, des citadelles, il n'a que quelques missionnaires, et ces quelques centaines d'hommes sans armes, font plus que ces millions de soldats pour étendre le règne de leur Maître à travers mille épreuves et au sein d'une foule ennemie. Jésus, depuis son passage dans ce monde jusqu'à nos jours, a marché de triomphe en triomphe. Jadis quelques enfants, des palmes à la main, lui criaient sur le seuil du

e,
'a
e



Gloire au fils de David... (p. 27).

temple à Jérusalem : « Gloire au fils de David; » aujourd'hui, des millions de chrétiens lui crient dans des milliers d'églises couvrant le monde : « Gloire au Fils de Dieu. » Et voyez quels sont les fruits de ces paisibles victoires : à l'exemple de Jésus qui termine sa prédication dans la synagogue de Capernaüm, en disant à un mauvais esprit : « Sors de cet homme; » ses disciples, aussi par leurs douces exhortations, ont chassé les mauvaises passions qui corrompent les âmes. Tandis que les armées humaines travaillent à détruire les créatures de Dieu, les armées chrétiennes s'efforcent de les civiliser. Les guerriers de ce monde mettent leur gloire à massacrer leurs frères, les soldats de Christ mettent tous leurs soins à les instruire pour les sauver. Les premiers sèment la mort, les seconds sèment la vie. N'est-il pas évident que si les uns sont sous la conduite d'un homme, les autres sont sous la conduite de Dieu?

Mais reprenons l'un après l'autre les versets sur l'ensemble desquels je viens de vous parler.

Au verset 9, Jésus revient de Nazareth, non qu'il y fût né, mais parce qu'il y avait vécu.

Au verset 10, le Saint-Esprit descend comme une colombe, non que la colombe fût le Saint-Esprit, mais elle était le signe de sa présence, et par sa couleur peut-être était-elle l'emblème de la pureté que cet Esprit produit, car Jésus dit ailleurs : « Soyez simple comme la colombe. »

Au verset 11, il est dit : « Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » Cela ne signifie pas que Dieu aimait Jésus, il serait bien superflu d'annoncer qu'un père aime son enfant; mais cela veut dire que Dieu a déposé en Jésus, comme dans un vase, tout le trésor de ses affections, pour qu'à son tour Jésus les répande sur nous-mêmes.

Au verset 13, Jésus est tenté par Satan; ce qui nous fait comprendre que nos propres tentations viennent du diable, et qu'en y cédant c'est à notre ennemi que nous obéissons. Je ne sais si les anges qui servaient Jésus étaient des esprits habitant les cieux, ou simplement le vent ou le feu dont Dieu fait ses messagers; quoi qu'il en soit, cela nous montre que dans la tentation même, Dieu est toujours prêt à nous secourir.

Au verset 14, nous voyons Jean mis en prison pour avoir prêché la repentance à Hérode, comme nous verrons plus tard Jésus mis sur une croix, pour avoir prêché l'Évangile à des hommes méchants. Vous voyez que le serviteur, comme le maître, doit s'attendre à la persécution, s'il veut dire toute la vérité.

Au verset 15, il est dit : « Croyez à l'Évangile, » c'est-à-dire croyez à la bonne nouvelle de la rémission des péchés. Comment se fait-il donc que tout le peuple juif n'ait pas accepté ce pardon? C'est qu'en même temps Jésus leur dit : « Convertissez-vous. »

Ils voudraient bien être pardonnés, mais sans se convertir. Il en est de même des hommes de tous les temps : ils ne refusent le pardon que parce qu'ils ne veulent pas changer de vie. Jugez-en par vous-mêmes, mes chers enfants. N'aimez-vous pas beaucoup mieux entendre ces mots : « Je vous pardonne, » que ceux-ci : « Soyez sages? » C'est donc bien l'amour du mal qui séduit et empêche d'accepter le pardon de Jésus-Christ.

Au verset 17, Jésus dit aux pêcheurs de poissons : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Pour bien comprendre ceci, représentons-nous le travail de la pêche.

Le poisson est au fond de la mer; il s'y plaît, ne veut pas en sortir, et quand il est pris dans un filet, il saute, saute encore en l'air pour retomber si possible dans les flots. Comme on dit, le poisson ne peut pas vivre hors de l'eau. Triste image, chers amis, de nos inclinations! Nous sommes des poissons humains, plongés dans un océan de corruption; nous nous y plaisons, nous ne voulons pas en sortir, et si un coup de filet, c'est-à-dire uu effort des disciples de Jésus veut nous arracher à ce gouffre, nous nous débattons pour retomber dans le monde. L'homme n'aime pas plus vivre hors du mal que le poisson hors de l'eau, et il faut que le pêcheur d'hommes, comme le pêcheurs de poissons, déploie toute son habileté pour obtenir que nous nous laissions transporter de notre

élément naturel dans l'atmosphère tout nouveau du Saint-Esprit. Nous avons donc besoin de changer de nature, de devenir spirituels, de charnels que nous sommes, et si vous en doutez encore, je vous en donne pour indice le peu de plaisir que vous prenez à cette heure à écouter ce que je vous dis. Si vous étiez des anges, vous éprouveriez plus de joie à entendre parler du bonheur de vivre au milieu de notre élément, dans votre patrie, dans le paradis.

Nous voyons aux versets 18 et 19, Jacques et Jean, comme au verset 17, Simon et André, abandonner leur gagne-pain, leur famille pour suivre Jésus-Christ. Cette conduite nous paraît très-raisonnable; elle l'est en effet. Quoi de plus simple que d'aimer mieux vivre à côté du Fils de Dieu, de l'écouter, de lui obéir, plutôt que de rester sur le bord d'un lac, à pêcher des poissons? Quoi de plus simple que de se confier plutôt à celui qui gouverne le monde, qu'à des hommes faibles, pauvres et mortels? Oui, avec raison, nous le jugeons très-simple, très-naturel, très-sage, et cependant nous ne le faisons pas! Je sais bien que Jésus-Christ en personne n'est pas à côté de nous; mais en nous se trouve une voix qui nous dit de sa part : « Suis-moi. » — Or, je le demande, la suivons-nous? la suivons-nous à l'instant même où elle ordonne? Laissons-nous là plaisirs, profits, compagnons de jeu pour marcher à la suite du Sauveur? Non; mais nous lui répondons : J'y vais; dans un instant je t'obéirai;

laisse-moi finir mes jeux et mes plaisirs. Oh ! demain certainement je ferai tout ce que tu me demandes ; « pour le moment va-t'en, une autre fois je te rappellerai. »

Oui, rien n'est plus rare qu'une obéissance immédiate, comme rien n'est plus commun que de trouver tout simple que les autres obéissent de suite en même temps que soi-même on renvoie au lendemain.

Jésus entre dans la synagogue des Juifs au jour du sabbat, c'est-à-dire du repos (verset 21), et parle à l'assemblée avec autorité. Pour bien comprendre cette dernière expression, supposez qu'un étranger entre en passant dans votre Ecole du dimanche, et qu'il veuille diriger l'explication de votre cercle, n'est-il pas vrai qu'avant de l'écouter vous vous direz : « Quel est cet homme ? » Et aussi longtemps que vous ne le connaîtrez pas, vous vous défiez de ses affirmations ; vous examinerez ses paroles pour savoir si elles sont vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises. Mais si au lieu d'un inconnu, entre votre pasteur bien-aimé, n'est-il pas encore vrai que vous l'écouteriez avec confiance, et que ses paroles vous persuaderont mieux que celles de l'étranger ? Pourquoi ? Parce que sa personne bien connue de vous, son savoir étendu, sa vie exemplaire, exercent sur vous une certaine autorité.

Voilà précisément l'autorité que Jésus expliquant

les Ecritures exerçait sur les Juifs. Sa vie était si sainte, sa figure si calme, sa parole si sage, son ton si mesuré, son port à la fois si simple et si noble, tout en lui annonçait si bien un habitant des cieux, qu'à le voir et l'entendre, on se sentait pénétré de respect, et qu'il exerçait sur ses auditeurs une puissante, une irrésistible autorité.

Eh bien ! mes amis, cette autorité, tous les disciples de Jésus, tous ceux qui vivent comme Jésus peuvent plus ou moins l'exercer. L'homme pur et saint porte avec lui son autorité; quand il parle on l'écoute, on le croit et lui, il cède sans s'en douter.

Il est dit (verset 22) que cette autorité de Jésus, les scribes ne l'avaient pas. Cela se comprend : les scribes étaient des écrivains, des parleurs qui croyaient avoir tout fait quand ils avaient prononcé un long discours, et dont la conduite pécheresse était en opposition avec leurs belles paroles. Aussi le peuple les écoutait par passe-temps, mais sans leur accorder aucune autorité. Il fallait que ces scribes présentassent des preuves fortes et nombreuses avant d'être crus. De même vous, mes enfants, si vous disiez des mensonges, on ne vous croirait plus à l'avenir, et on vous demanderait des preuves que vous ne pourriez pas toujours donner, alors même que vous auriez dit la vérité. Vous voyez que le simple bon sens, comme l'exemple de Jésus-Christ, vous impose une conduite sainte, si vous désirez que votre parole exerce quel-

que autorité. Mais un enfant, direz-vous, peut-il influencer sur des grandes personnes? Oui, mes amis, et cela au moment même où il y pense le moins. — Un jeune garçon, envoyé à l'Ecole du dimanche, par son père ivrogne qui désirait s'en débarrasser, y reçut des impressions salutaires. Quelque temps après, il tomba malade, malade à la mort. Son père vint auprès de son lit : « Mon père, lui dit l'enfant, je suis bien heureux; je vais au ciel; ne veux-tu pas venir avec moi? » — Cet appel si naïf et si tendre brisa le cœur du débauché; longtemps il l'entendit résonner à son oreille sans pouvoir s'en défaire. Poursuivi par ce souvenir, qui avait réveillé le remords, il vint un jour dans une église, entendit prêcher sur ces paroles : « J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi, » et fondit en larmes. Ce cri de son enfant retentissait toujours plus fort devant sa conscience : « Mon père, je suis bien heureux, je vais au ciel, ne veux-tu pas venir avec moi? » jusqu'à ce qu'enfin, vaincu, le père se rendit à l'invitation de son fils, se convertit et vécut en chrétien.

Voici qui doit vous paraître bien étrange : un homme qui a un esprit immonde, c'est-à-dire qui est possédé par un mauvais, par un méchant esprit. Cela ne signifie pas que l'esprit de cet homme fût méchant, mais bien qu'un esprit, autre que le sien, habitait en lui. Puisque cela vous étonne, cherchons à l'expliquer.

Cela vous surprend, d'abord parce que vous n'avez jamais rien vu de semblable. Mais remarquez qu'il y a bien des choses dont vous n'avez jamais vu les semblables, et qui cependant ont eu lieu : par exemple, vous n'avez jamais vu créer un monde, et cependant ce monde a été créé, puisque le voilà. Ainsi ne disons pas : il n'y a pas de mauvais esprit; disons seulement : nous n'en avons jamais vu.

Mais ce que vous n'avez jamais vu, ne l'avez-vous jamais senti? N'avez-vous jamais eu de ces tentations inattendues venant vous ne saviez d'où, qui vous étaient soufflées à l'oreille, et dont vous aviez peine à vous défendre? N'avez-vous pas remarqué que ces mauvaises suggestions s'insinuaient adroitement dans votre esprit, vous caressaient, prenaient mille détours, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées dans votre cœur, et qu'alors il vous devenait presque impossible de les chasser? Ne sentiez-vous pas que ces pensées n'étaient pas les vôtres, qu'elles vous étaient envoyées et que vous ne les approuviez pas tout en les gardant? Vous voyez donc que vous aussi avez éprouvé l'influence d'un mauvais esprit.

Il est vrai que l'esprit immonde dont il est ici parlé nous est présenté comme un être vivant; donnant, non pas de mauvaises pensées, mais de terribles maladies. Est-ce bien ainsi qu'il faut le comprendre? Des esprits au temps des Juifs, de tels esprits ont-ils réellement habité le corps d'un homme? Voilà la question.

Si je ne puis pas l'affirmer d'une manière certaine, je ne saurais non plus dire que cela soit impossible. Je dois même ajouter que cela est probable, car moi, comme vous, mes enfants, j'ai senti un mauvais esprit insuffler de mauvaises pensées dans mon pauvre cœur. Je n'ai donc pas le droit de dire qu'il ne pouvait pas jadis communiquer de mauvaises dispositions au corps humain.

Mais ne puis-je pas ajouter, sinon comme certain, du moins comme probable, que puisque Dieu ne peut être l'auteur d'aucun mal, pas plus d'une maladie que d'une pensée mauvaise, il faut bien que la pensée mauvaise et la maladie viennent d'ailleurs, et que, comme le péché et la souffrance ont une certaine analogie, il est à croire que tous deux découlent de la même source, Satan.

Maintenant que m'importe que ce soit un esprit vivant, un être réel qui entre dans l'homme ou que ce soit une mauvaise pensée et une maladie qui lui soient envoyées? Ce résultat n'est-il pas toujours le même? Que le démon apporte ou envoie le mal en nous, nous en souffrons également. Les Juifs croyaient que de mauvais esprits, enfants du diable, habitaient le corps humain, comme on habite une maison; d'autres hommes pensent aujourd'hui que ce ne sont pas de mauvais esprits, mais de mauvaises suggestions ou des maladies, conséquences du péché. Eh bien! ne nous inquiétons pas de cette différence,

mais retenons bien ceci : c'est que Satan est l'auteur de tous nos maux et que nous devons nous tenir en garde contre lui, comme un homme veille à la porte de sa demeure pour empêcher d'y entrer les voleurs et les assassins. Veillons pour que la tentation n'entre pas, et prions pour que la maladie nous soit épargnée.

Jésus parle comme si le mauvais esprit était là en personne; il lui adresse la parole, et dit : « Sors de cet homme. » On peut donc croire qu'en effet cet esprit était présent, mais on peut aussi supposer qu'en parlant de la sorte Jésus s'est mis à la portée des Juifs et a voulu leur faire comprendre que c'était à son intervention qu'était due la guérison de ce démoniaque.

Quoi qu'il en soit, cet homme fut subitement guéri, et le bruit de ce miracle se répandit si loin et si longtemps, qu'aujourd'hui, deux mille ans plus tard, sur tous les coins du monde, on en entend encore parler; la preuve en est que je vous en parle maintenant, comme on en parle à cette même heure partout où l'on explique l'Évangile de Jésus-Christ.

TROISIÈME DIMANCHE.

MARC I, 29 à 45.

Aussitôt après, étant sortis de la synagogue, ils vinrent avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon était au lit, malade de la fièvre; et d'abord ils lui parlèrent d'elle. Alors s'approchant, il la fit lever en la prenant par la main; et au même instant la fièvre la quitta, et elle les servit. Et le soir étant venu, après le coucher du soleil, ils lui amenèrent tous ceux qui étaient malades, et les démoniaques. Et toute la ville était assemblée à la porte de la maison. Et il guérit plusieurs malades de diverses maladies, et chassa plusieurs démons, ne permettant pas aux démons de dire qu'ils le connaissaient. Le lendemain matin, comme il faisait encore fort obscur, s'étant levé, il sortit et s'en alla dans un lieu écarté, et il y priait. Et Simon, et ceux qui étaient avec lui le suivirent. Et l'ayant trouvé, ils lui dirent : Tous te cherchent. Et il leur dit : Allons-nous-en aux bourgs des environs, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis venu. Et il prêchait dans leurs synagogues, par toute la Galilée, et il chassait les démons. Et un lépreux vint à lui, qui, s'étant jeté à genoux, le pria et lui dit : Si tu veux, tu peux me nettoyer. Et Jésus, ému de compassion, étendit la main, et le toucha, et lui dit : Je le veux, sois nettoyé. Et dès qu'il eut dit cela, la lèpre quitta aussitôt cet homme. et il fut nettoyé. Et Jésus lui ayant défendu sévèrement d'en parler, le renvoya incontinent; et il

lui dit : Garde-toi d'en rien dire à personne; mais va-t'en et montre-toi au sacrificateur, et offre pour ta purification ce que Moïse a commandé, afin que cela leur serve de témoignage. Mais cet homme, étant sorti, se mit à publier hautement la chose et à la divulguer, en sorte que Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans la ville; mais il se tenait dehors dans les lieux écartés, et de toutes parts on venait à lui.

Chaque pas dans la vie de Jésus est marqué par une bonne action. Suivons-le, par exemple, pendant les heures dont ces quelques versets nous racontent l'histoire.

Sorti de la synagogue où il vient de guérir un démoniaque, Jésus entre chez Simon, et là aussitôt il guérit sa belle-mère, malade de la fièvre. Le soir du même jour il rend la santé à une foule de malades venus de toutes parts. Dès le lendemain matin, même avant le jour, il se lève pour prier. Il ne cesse de prier que pour aller dans les bourgades prêcher l'Évangile, et en même temps qu'il prêche il chasse les démons. Un lépreux se présente, Jésus le nettoie de sa lèpre; la foule est si compacte devant lui qu'il ne peut pénétrer dans la ville, et quand il se retire au désert, ce n'est pas seul, paisible, inoccupé, mais suivi d'un cortège de pauvres, d'impotents, de pécheurs qui viennent l'occuper du salut de leur âme et de leur corps.

Voilà bien la vie de Jésus-Christ; on ne peut y découvrir un seul instant qui ne soit marqué d'un bien-

fait : le jour, la nuit, le soir, le matin, sur les bords de la mer, dans la synagogue, dans la maison privée, dans la synagogue publique, toujours et partout Jésus travaille à faire du bien.

Voilà la grande différence qu'il y a entre sa manière d'accomplir les bonnes œuvres et la nôtre propre. Jésus est toujours à l'œuvre, nous n'y sommes que par moments à de longs intervalles; sa vie entière est un tissu de discours, de guérisons, de prières, de souffrances. A l'exemple de son Père, il agit *constamment*, et constamment pour le bien des autres. Tandis que nous, hélas! et plus particulièrement vous, mes enfants, vous donnez beaucoup plus de temps, je ne dis pas seulement à vous-mêmes qu'aux autres; mais encore beaucoup plus de temps à vos jeux, vos plaisirs, votre repos qu'à vos études, vos prières, vos travaux. De votre journée vous faites plusieurs parties : dix heures, c'est-à-dire à peu près la moitié pour le sommeil, trois heures ou un huitième pour la nourriture, un sixième pour la récréation, un dixième pour vous préparer au travail, un neuvième à ne rien faire, et quand on a fait l'addition de tout cela, il ne reste presque rien pour travailler. Et encore quel travail ! le meilleur est à votre profit; si l'on ne voulait compter que le temps employé pour le bien des autres, comme nous l'avons compté pour Jésus, vous verriez que de son côté c'est toute une vie de dévouement, et du vôtre toute une vie d'égoïsme. Quand vous faites

le bien, c'est encore pour vous; vous étudiez pour vous, vous travaillez pour vous. Oh! mes amis, comme cette différence entre vous et Christ est propre en même temps à vous humilier et à vous faire admirer le dévouement sans bornes de celui qui pour vous a vécu, souffert et expiré!

Après avoir jeté un coup d'œil général sur cette fin de chapitre, reprenons les uns après les autres chacun de ses versets.

Au verset 29, Jésus, qui est à Capernaüm, entre dans la maison de Simon, qui, vous le verrez plus tard, est le même que l'apôtre Pierre. Nous voyons donc ici que Simon-Pierre était de Capernaüm, ville rapprochée du lac de Génésareth; cela nous explique comment il se fait qu'il soit pêcheur. Il a choisi pour sa profession celle qui se trouvait à sa portée, et en cela il donne une bonne leçon aux ambitieux qui veulent aller chercher fortune au loin. Il y a toujours un gain de temps, d'expérience à faire, ce qui se trouve sous notre main; la profession de notre père est celle pour laquelle nous sommes le mieux préparés, même sans y avoir encore travaillé. Ce que nous avons vu faire autour de nous, nous devient familier, facile: aussi ferons-nous bien de nous tenir en garde contre l'amour du nouveau et du lointain où nous risquons de rencontrer moins de plaisirs que de déceptions.

En entrant Jésus trouve la belle-mère de Simon-

Pierre. Cela nous montre que saint Pierre, qui avait une belle-mère, devait avoir une femme; en un mot cela nous prouve que l'apôtre saint Pierre était marié. Les prétendus successeurs de cet apôtre, en restant célibataires, ne l'imitent donc pas sur ce point non plus que sur bien d'autres. Ainsi Pierre vivait dans une pauvre barque, le pape dans un somptueux palais; Pierre n'avait pas de domestique, puisque sa belle-mère servait à table chez lui, tandis que le pape s'est fait servir, quand il l'a pu, même par des rois; oui, des empereurs tenant son étrier ont été ses valets. Pierre se disait lui-même un grand pécheur, le pape se fait appeler Sa Sainteté. Pauvreté, humilité, d'une part, richesses, domination de l'autre; mariage de Pierre, célibat du pape; vous le voyez, jusqu'ici ces deux hommes n'ont rien de commun. Mais laissons Pierre pour le moment, nous le retrouverons plus tard, et revenons à notre divin Maître, à Jésus Christ.

Jésus accomplit dans ce récit de nombreux miracles : chez Simon, dans la ville, au désert, partout. Ces miracles ont un point commun : ils sont tous utiles : c'est la guérison d'une fièvre, d'une lèpre, ou d'une autre maladie; mais aucun de ces miracles n'est fait pour étonner les spectateurs; aucun n'a pour but d'amuser les yeux et l'imagination. C'est là, mes enfants, un des caractères des vrais prodiges; tandis que ceux qu'on vous raconte comme accomplis

de nos jours, ont au contraire pour but unique d'étonner ceux qui en sont témoins. Ainsi par exemple, on prétend que la figure de tel saint a tourné les yeux. Evidemment c'est un faux miracle, car ce prodige se fait tout seul dans un salon comme dans une église : regardez un portrait, de droite, de gauche, en face, et il vous semblera que son regard vous suit partout. Ou bien on vous dira que telle personne vivante a sur les mains et sur le côté, des plaies qui saignent tous les vendredis en commémoration des plaies de Jésus-Christ. C'est encore un faux miracle, car comment peut-il s'accomplir le même jour aux deux bouts du monde, puisque le vendredi de Pékin est le jeudi de Paris?

D'ailleurs, de quel avantage sont pour moi ces yeux qui tournent, ces plaies qui coulent? Cela m'amuse, ou plutôt m'afflige, et je reconnais à leur inutilité que ces miracles ne sont pas vrais. Mais les miracles de Jésus-Christ ont un second signe qui les distingue des faux miracles : ils n'ont pas tant pour but final de guérir le corps que d'instruire, de sauver et de sanctifier l'âme. Ainsi voyez, à peine la belle-mère de Pierre est-elle guérie de la fièvre qu'elle se dévoue à Christ et se met à le servir. Pour attirer la foule et lui donner confiance, Jésus chasse les démons, guérit les malades; mais dès que la foule est rassemblée, il lui prêche l'Évangile. Quand il a nettoyé le lépreux, Jésus en prend occasion pour lui

rappeler son devoir; il lui recommande d'accomplir la purification voulue par la loi : ainsi tous les miracles du Sauveur ont pour but la sanctification. Fortifier notre foi, nous inspirer l'amour, le dévouement, enfin nous améliorer moralement, voilà l'intention qui dirige tous les prodiges du Seigneur. Et il doit en être ainsi, car l'âme est éternelle; elle vivra près de Dieu, elle est la source du bonheur, le siège des affections, il est donc tout simple, sage et divin de mettre les guérisons faites dans le temps au service de l'éternité. Quand ce but moral manque à un miracle, vous pouvez dire que ce miracle est faux. Vous parlez-on d'un pèlerinage, d'une procession pour faire tomber la pluie, briller le soleil, le tout pour doubler les moissons, guérir un malade, couronner une entreprise? dites-vous : voilà un faux miracle; ceux qui prétendent l'accomplir y ont un intérêt; ils promettent la santé, le beau temps, parce qu'on leur donne de l'argent; et s'ils parviennent à faire des dupes, c'est que les hommes croient volontiers ce qui favorise leurs désirs. Pourquoi ceux qui prônent leur madone n'offrent-ils pas aux pèlerins de les rendre sages, purs, tempérants? Par la raison bien simple que les pèlerins veulent être guéris et non pas sanctifiés; ils désirent de bonnes moissons et non la sainteté.

Un jour j'arrive dans un village, un Nouveau Testament à la main, et l'on me dit :

— Oh! ici vous ne réussirez pas.

— Eh! pourquoi?

— Parce que nous avons une sainte où l'on vient en pèlerinage.

— Mais comment la sainte de bois m'empêchera-t-elle d'annoncer l'Évangile?

— Parce qu'en attirant des visiteurs, l'image a fait établir bon nombre d'auberges dans le village. Ainsi l'intérêt des habitants et le plaisir des pèlerins se réunissent pour recommander notre sainte qui guérit les malades, et repousser votre Évangile qui fermerait les cabarets.

Je vous le répète donc, mes enfants, quand on vous parlera d'un prodige, demandez-vous d'abord s'il a pour but de développer les vertus chrétiennes, la foi, la charité, la tempérance; s'il n'en est pas ainsi, vous pouvez dire à coup sûr : c'est un faux miracle, car il ne ressemble pas à ceux de Jésus-Christ.

Au verset 35, Jésus se lève avant le jour et se rend dans un lieu désert pour prier. Ainsi Jésus, parfaitement saint, priait. Ne vous semble-t-il pas qu'étant si parfait il ne devait rien avoir à demander, et qu'il aurait pu se dispenser de prier? Eh bien! non. Non-seulement il prie comme nous, pécheurs, mais plus que nous : il prie le matin, avant le jour, et pour mieux prier il se retire dans un lieu solitaire.

Cela nous montre que ce ne sont pas ceux qui en

ont le plus grand besoin qui prient le plus souvent; c'est au contraire ceux qui pourraient le mieux s'en passer. On prie parce qu'on croit déjà, aime déjà; on prie parce qu'on se plaît dans la société de Dieu, en sorte que nous prions d'autant moins que nous en avons plus besoin. Si donc quelqu'un n'aime pas à prier, c'est signe qu'il est indifférent, loin de Dieu et du devoir.

Mes enfants, aimez-vous à prier? Vous levez-vous avant le jour pour vous mettre à genoux, et afin d'avoir une prière plus longue et plus paisible? Ou bien priez-vous seulement quand on vous y pousse? Priez-vous avec hâte, en pensant à autre chose, répétant chaque jour les mêmes paroles? Enfin priez-vous sans plaisir et expédiez-vous vos dévotions comme vous expédiez toute autre tâche pour vous en débarrasser et courir en liberté? Je ne serais pas étonné qu'il en fût ainsi, car cela arrive même à bon nombre de grandes personnes. Si tel est votre cas je ne viens pas vous gronder, moi qui plus d'une fois ai fait ce que vous faites; mais je veux vous faire remarquer que, puisque vous priez rarement et sans plaisir, c'est preuve que vous en avez grand besoin, que vous êtes loin de Dieu, loin de la sagesse et bien près du péché.

D'ailleurs Jésus ne priait pas seulement pour lui-même, il priait pour ses disciples; nous en avons un exemple dans la prière sacerdotale, au chapitre xvii de

l'Évangile selon saint Jean; ainsi n'eût-il rien à demander pour lui, il aurait encore eu beaucoup à demander pour les autres.

Et cela me fait penser à vous demander, mes enfants, si vous priez pour vos parents et vos amis. Vous êtes-vous jamais dit que Dieu exauce tout aussi bien un petit enfant qu'une grande personne, et que vous êtes tout aussi puissants qu'un roi pour faire descendre les vertus du ciel sur la terre? Comme cette pensée est encourageante! et comme elle devrait vous engager à prier Dieu pour vous et les vôtres!

Mais, hélas! si les prières pour nous-mêmes sont courtes et rares, celles pour autrui sont plus rares et plus courtes encore. Je connais une petite fille que sa mère exhortait un soir à prier. L'enfant avait si grand désir de vite en finir, qu'elle chercha la phrase la plus concise pour tout dire à la fois, et sa prière fut celle-ci : « Mon Dieu, bénis tout le monde. *Amen!* » Je connais d'autres enfants qui sont encore plus expéditifs que cette petite fille, et qui pour être plus tôt débarrassés de leur prière, n'en font point! — Mes amis, connaissez-vous un de ces enfants? Si vous le connaissez, dites-lui que sa conduite est cent fois pire que celle de la petite fille qui prononçait au moins ces mots : « Mon Dieu, bénis tout le monde. *Amen!* »

Mais il y a encore dans les oraisons de Jésus quelque chose qui nous explique pourquoi il se levait matin pour les faire plus longues : il ne se bornait.

pas à prier et pour lui et pour les autres, il ajoutait l'action de grâce à la demande; il bénissait Dieu en même temps qu'il l'implorait; c'est ainsi que nous lui entendons dire : « Seigneur du ciel et de la terre, je te rends grâce de ce que tu as révélé aux petits les choses que tu caches aux intelligents ! »

Eh bien ! voilà ce qui est encore plus rare que nos prières, ce sont nos remerciements. Nous remercions peu; d'abord parce que nous ne sommes jamais satisfaits de la part que Dieu nous accorde des biens de la terre, et ensuite parce que nous avons encore moins reçu de lui des vertus du ciel. Jésus, au contraire, bénissait Dieu pour un morceau de pain partagé avec deux de ses apôtres, de même qu'il rendait grâces pour la résurrection de Lazare. Oh ! je comprends maintenant pourquoi les prières de Jésus étaient longues et fréquentes, tout aussi bien que je comprends pourquoi les nôtres sont courtes et rares ! Jésus se plaisait avec Dieu, il priait pour ses amis, et il était reconnaissant. Hélas ! nous ne nous plaignons guère qu'avec nos semblables, nous nous inquiétons peu de leur félicité, et nous ne trouvons pas que le Seigneur ait jamais fait beaucoup pour nous; nous n'avons donc à exprimer ni vœux, ni reconnaissance. Mes amis, prions Dieu de nous apprendre à prier.

Mais à qui devons-nous adresser nos prières ?

La réponse vous semble bien facile, cependant écoutez la réponse d'un nouveau converti :

— Jadis, dans mes prières, je m'adressais à ma conscience si j'étais seul; à mes enfants, si j'étais en famille; aux étrangers si j'avais des visiteurs; mais aujourd'hui je comprends que c'est à Dieu lui-même qu'il faut penser et parler.

Jésus était parti seul pour ce lieu désert; ses disciples le cherchent, le trouvent, et aussitôt il leur dit : « Allons aux bourgades, afin que j'y prêche aussi. »

Oui, quand on a prié, on est disposé à agir; les forces qu'on vient de recevoir de Dieu, on éprouve le besoin d'en user sur les hommes. Rappelons-nous donc bien qu'après la prière, Jésus se mit immédiatement à l'œuvre. Lui ne dit pas comme le monde : « Qui travaille, prie; » mais il prie et travaille; les deux ne sont pas un, mais ils doivent se suivre.

Dans le reste de ce chapitre, Jésus fait encore deux choses : il guérit un lépreux et lui défend de le dire à personne. Je suis sûr que vous êtes plus étonnés de cette défense que de cette guérison. Savez-vous pourquoi? C'est que naturellement nous sommes disposés à douter et toujours prêts à chercher dispute à l'Évangile. Eh bien! j'essaierai de vous expliquer cette interdiction de Jésus; mais d'abord laissez-moi vous parler de la guérison de ce lépreux.

La lèpre est une maladie aussi rare de nos jours et dans nos contrées qu'elle était jadis fréquente en Orient. Elle se manifestait au dehors par de larges taches blanches qui allaient s'élargissant jusqu'à

couvrir tout le corps, ensuite ces taches gagnaient en profondeur dans les chairs, à tel point que les membres du malade tombaient en pourriture et se détachaient du corps! C'était horrible. Eh bien! la lèpre est une juste image du péché, plus horrible encore. Comme la lèpre couvre le corps de taches brillantes qui gagnent toujours plus, de même le péché forme des taches d'abord rares dans notre conduite; mais qui s'étendent, se multiplient jusqu'à couvrir notre vie. Comme la lèpre, le péché pénètre à l'intérieur, il corrompt le cœur, et nous ne sommes pas moins malades au dedans qu'au dehors. Comme la lèpre était mortelle, le péché donne la mort, et ce qui est pire, la mort pour l'éternité!

Mais pourquoi Jésus guérit-il ce lépreux-là et laisse-t-il souffrant tant d'autres lépreux dans le pays? — La raison en est simple : cet homme vient et dit au Sauveur : « Si tu le veux, tu peux me rendre net; » il est tout naturel que Jésus guérisse celui qui le lui demande, et non ceux qui ne le lui demandent pas. Celui qui l'implore montre par là qu'il a confiance en Lui; Jésus répond à ce doux sentiment par un bienfait. Ceux au contraire qui ne lui demandent pas de guérir leur lèpre témoignent par cela même qu'ils n'ont de confiance ni en son pouvoir ni en sa bonté. Il y a plus, ils se défont de lui, ils le regardent comme un imposteur; sans cela ne l'eussent-ils pas prié de les guérir? Et dès lors pourquoi Jésus guérirait-il

ceux qui l'insultent de leur défiance? Jésus venait de prêcher par toute la Galilée; il avait invité tous les Juifs à venir à lui, ceux qui s'y refusent n'ont donc pas raison de se plaindre : leur incrédulité volontaire seule les empêche d'être soulagés. Il faut bien se dire que Jésus ne contraint personne, et vous verrez plus tard que toutes ses guérisons sont précédées de la foi du malade.

Et maintenant j'en viens à ce qu'il vous tarde de savoir : Pourquoi Jésus a-t-il défendu à ce lépreux de rien dire à personne de sa guérison? Mes enfants, si je vous disais que je n'en sais rien, cela ne serait pas une preuve que Jésus eût mal fait. Il y a beaucoup de choses que je ne sais pas, et même qui me paraissent étranges dans ce monde, bien qu'elles viennent de Dieu. Un tremblement de terre, une inondation, les coups de la foudre peuvent détruire et les hommes et leurs biens; cependant tremblements de terre, inondation et foudre viennent du Créateur. Qui oserait dire à Dieu que tout cela n'est pas bien? Il faut donc pour l'Évangile, comme pour l'univers, savoir dire souvent sans surprise : « Je ne sais pas. » Néanmoins je vais essayer de vous donner une raison.

D'abord remarquez que Jésus n'est pas absolu dans sa défense au lépreux guéri, de se montrer. Au contraire, il lui commande d'aller se montrer au grand-prêtre et d'accomplir la purification ordonnée par la loi de Moïse. Jésus ne voulait donc pas cacher

la guérison; loin de là, il ordonne qu'elle soit reconnue par qui de droit. C'était comme si aujourd'hui, dans un port de mer où se trouveraient des pestiférés en quarantaine, on disait à un malade déjà guéri : ne vous arrêtez pas à causer avec personne; mais allez d'abord vous montrer au médecin qui constatera votre guérison, vous donnera un certificat, et vous pourrez alors parcourir la ville sans crainte d'être arrêté comme pestiféré et mis en prison.

Mais peut-être y avait-il un autre motif pour ne pas divulguer ce miracle; cette nouvelle répandue risquait d'attirer sur les pas du divin docteur tant et tant de malades, que Jésus ne serait plus libre dans ses mouvements. C'est précisément ce qui arrive : dès que cet homme a publié à tout passant sa guérison : les curieux viennent en si grand nombre que Jésus, nous est-il dit, ne peut plus entrer dans la ville, et qu'il est obligé de se réfugier dans les lieux déserts. Vous voyez par cet exemple que telle difficulté qui d'abord nous effrayait, s'explique quelquefois par un seul mot puisé dans l'Évangile lui-même.

QUATRIÈME DIMANCHE.

MARC II, 1 à 13.

Quelques jours après, Jésus revint à Capernaüm, et on ouït dire qu'il était dans la maison. Et aussitôt tant de gens s'y assemblèrent que l'espace qui était devant la porte ne les pouvait contenir; et il leur annonçait la Parole de Dieu. Alors il vint à lui des gens qui lui présentèrent un paralytique, porté par quatre hommes. Mais ne pouvant approcher de lui à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était; et l'ayant percé, ils descendirent le lit où le paralytique était couché. Alors Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, tes péchés te sont pardonnés. Et quelques scribes, qui étaient là assis, raisonnaient ainsi en eux-mêmes : Pourquoi cet homme prononce-t-il ainsi des blasphèmes? Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul? Et Jésus ayant connu d'abord, par son esprit, qu'ils raisonnaient ainsi en eux-mêmes, leur dit : Pourquoi avez-vous ces pensées dans vos cœurs? Lequel est le plus aisé, de dire à ce paralytique : Tes péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi, et emporte ton lit, et marche? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés, il dit au paralytique : Je te dis : Lève-toi, et emporte ton lit, et t'en va en ta maison. Et aussitôt il se leva, et s'étant chargé de son lit, il sortit, en la présence de tout le monde, de sorte qu'ils furent tous dans l'étonne-

ment, et qu'ils glorifièrent Dieu, disant : Nous ne vîmes jamais rien de pareil. Alors Jésus retourna du côté de la mer; et tout le monde venait à lui, et il les enseignait.

Dans le seul chapitre que nous ayons encore lu, nous avons eu déjà l'occasion de voir des fiévreux, des démoniaques, des lépreux, enfin des malades de tous genres; et le second chapitre commence par l'histoire d'un paralytique. En continuant vos lectures des Evangiles, vous verrez Lazare, couvert d'ulcères, à la porte du mauvais riche, Bartimée, aveugle, sur la route de Jéricho, et sous les portiques de Béthesda des malades, des aveugles, des paralytiques, non plus par unité, mais en multitude. Ne semble-t-il pas que le pays fût alors couvert d'infirmes? Cela n'est que trop vrai; et si de nos jours nous voyons moins de malades au dehors, c'est que ceux qui souffrent n'ont plus aujourd'hui de docteur divin à consulter dans nos rues; mais si nous prenions la peine d'entrer dans les maisons, de visiter les hôpitaux, si nous pouvions ensuite rassembler dans un désert tous les paralytiques, tous les fiévreux, tous les malades de notre époque, ah ! quelle foule immense, quel pénible spectacle, et comme nous nous sentirions pressés du désir de faire quelque chose pour soulager tant de souffrance !

Mais parce que tous ces misérables ne sont pas réunis sous nos yeux, parce qu'ils sont cachés dans leurs demeures et dans les hôpitaux, en sont-ils

es
la

J,
X,
de
ar
es
es,
sur
da
lus
que
que
de
ent
ter
en-
ous
; les
de
éni-
essés
it de

pas
ans
t-ils

Lazare couvert d'ulcères... p. 54.



mieux portants? Sont-ils moins dignes de nos sympathies? Hélas! parce que nous ne les voyons pas, nous n'y pensons pas! et même quand nous sommes conduits en leur présence, nous détournons la tête ou baissons les yeux; il semble que nous ayons peur d'être mis dans la nécessité de leur donner quelques soins; nous avons moins pitié d'eux qui souffrent, que de nous qui les voyons souffrir! Que nous sommes durs parfois! Pour le sentir, supposez que vous soyez dans un lit, incapables de vous servir, et que ceux qui passent devant vous, au lieu de vous adresser une parole ou de vous tendre la main, se hâtent de s'éloigner, silencieux, en détournant la tête pour courir dans le monde; combien vous en seriez peiné! Eh bien! mes enfants, voilà pour la plupart ce que nous faisons. Il y a des malades autour de nous, peut-être chez nous, et c'est précisément eux que nous fuyons. Quelle distance entre nous et ce Jésus qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés! et je vous soulagerai! »

Voici donc un paralytique qui sans doute avait entendu parler de Jésus et de ses invitations à venir vers lui pour être guéri. Il charge ses amis de le porter sur son lit auprès du Sauveur. Mais comme la maison est pleine d'auditeurs, et que la foule reflue jusque dans la rue, il lui est impossible d'entrer par la porte; soutenu par sa foi, le paralytique demande alors à ses porteurs de monter sur le sommet de la maison,

d'enlever les tuiles et de descendre son lit par des cordes dans la cour intérieure, juste devant le Seigneur! Quelle confiance il fallait à ce paralytique pour persévérer au milieu de telles difficultés! Aussi Jésus, touché de sa foi, la récompense à l'instant, et dit à cet homme : « Mon fils, tes péchés te sont pardonnés. »

Arrêtons-nous ici, car il me semble deviner que déjà plusieurs objections s'élèvent dans votre esprit. Un de vous s'est dit : Comment peut-on arriver sur les toits sans passer par la porte? Comment peut-on soulever, monter et descendre un lit de fer ou de bois avec son malade et sa literie? Surtout comment ensuite le paralytique sera-t-il assez fort pour soulever lui seul son lit tout d'une pièce, le mettre sur ses épaules, et retourner ainsi chargé dans sa maison? Enfin pourquoi Jésus, quand on vient lui demander une chose, en offre-t-il une autre, et donne-t-il le pardon de ses péchés à qui vient chercher la guérison de sa paralysie?

Voilà bien des difficultés. Eh bien! vous allez les voir tomber toutes par quelques mots d'explication. En Orient, à cette époque et de nos jours encore, les lits ne sont ni de fer ni de bois, mais de paille. Les pauvres gens surtout couchent tout simplement sur une natte tressée de joncs que la température élevée de ces contrées permet d'étendre sur la terre. Vous comprenez dès lors qu'une couche de ce genre put

être facilement saisie, montée et descendue par quelques hommes, alors même qu'elle était surchargée d'un malade; vous comprenez encore que cette couche vide ait pu être roulée et mise sur les épaules du paralytique guéri, et par lui portée jusque dans sa maison. Ainsi, mes enfants, quand vous rencontrerez dans la Bible d'autres obscurités, dites-vous qu'il suffirait, pour les faire disparaître, d'une simple explication, et en attendant que vous l'obteniez, gardez-vous de mettre en doute ce que vous ne comprenez pas.

Mais reste encore une de ces choses étranges, c'est que Jésus, au rebours de la prière qu'on lui adresse, pardonne les péchés au lieu de guérir la paralysie. Eh bien! cette étrangeté, quand on y réfléchit, devient un trait admirable de sagesse. Ecoutez.

Cet homme est en même temps paralytique et pécheur. Si Jésus lui accorde immédiatement ce qu'il demande, il sera bien portant et damné; bien portant dans cette courte vie, et damné pour l'éternité; si au contraire Jésus lui pardonne ses péchés sans guérir sa paralysie, ce malade aura bien à souffrir encore quelques jours, mais il sera bienheureux pendant la vie éternelle; quelques jours de paralysie sur la terre, et la félicité sans fin dans les cieux! De ces deux destinées, laquelle est préférable? Vous voyez donc que sans répondre exactement à la prière de cet homme, Jésus lui a donné plus et mieux qu'il ne

demandait. Que sa paralysie reste, que son mal redouble, qu'il en meure même, qu'importe? il est pardonné, sauvé, et pour toujours heureux!

Supposez maintenant que Jésus eût commencé par le guérir de sa paralysie, et qu'ensuite cet homme guéri, comme, hélas! le font tant de malades revenus à la santé, supposez que cet homme dispos et bien portant fût rentré dans le monde, n'était-il pas possible que le péché, si facile et si doux dans la prospérité, abondât dans sa vie plus encore qu'au temps où il était souffrant? n'est-il pas à craindre que cet impotent, qui se fait mettre aujourd'hui devant Jésus pour être guéri, devenu libre de ses membres, ne s'en serve pour courir au plaisir et qu'il ne revienne pas demain demander le pardon et la sainteté?

C'est tellement probable, que dans la multitude d'hommes que nous voyons dans les Evangiles venir chercher auprès de Jésus tour à tour des guérisons, du pain, des miracles, il n'en est pas un seul, non, pas même un seul, qui vienne implorer le pardon de ses fautes! Ainsi, Jésus est donc infiniment sage et miséricordieux de commencer par sauver l'âme que le pécheur oublie avant de guérir le corps, qui, bien portant, pousserait l'âme inconvertie dans le mal et sous la condamnation.

Supposez qu'un poitrinaire vienne demander à un médecin de le guérir d'un rhume, et que le médecin,

au lieu de lui donner une boisson pour calmer sa toux, envoie le phthisique dans un climat restaurateur des poumons et le guérisse, non de son rhume, mais de sa phthisie, le malade se plaindra-t-il et le docteur n'aura-t-il pas été sage et habile? Telles furent la sagesse et l'habileté de Jésus-Christ.

Et vous allez voir maintenant que cette conduite du Sauveur lui fournit encore un moyen de manifester qui il est. Les pharisiens, qui se trouvent au nombre de ses auditeurs, et qui savent fort bien que le pouvoir de pardonner les péchés n'appartient qu'à Dieu, disent en eux-mêmes, lorsqu'ils entendent Jésus offrir cette grâce : « Cet homme blasphème; » c'est-à-dire il prend la place de Dieu. Et comment Jésus leur prouvera-t-il qu'en effet il a ce droit et qu'il est le Fils de Dieu, Dieu lui-même? Il ne peut pas leur montrer son pardon ratifié dans le ciel, comme on montre un paralytique guéri sur la terre. Donc, pour prouver que son pardon est bien réel, Jésus opère un miracle, il dit à l'impotent : « Lève-toi, charge ton lit et t'en va dans ta maison. » Le malade se redresse, retrouve ses forces et marche plein de santé. Ce miracle est déjà éclatant, mais il en est un autre dont les pharisiens seuls ont conscience et que la foule ignore. Jésus, en leur disant pourquoi faites-vous ces raisonnements dans vos cœurs, leur montre qu'il lit dans leurs secrètes pensées, et que s'il a un pouvoir qui n'appartient qu'à

Dieu, de sonder les cœurs et les reins, il peut bien avoir aussi le droit de pardonner les péchés.

Ainsi Jésus, en pardonnant les péchés d'abord, pour ne guérir qu'ensuite la paralysie, a fait ce qu'il y avait de mieux, non-seulement pour sauver le croyant, mais encore pour convaincre l'incrédule. Mais, hélas ! l'incrédule ne se laisse pas convaincre si facilement, et nous retrouverons plus tard ces pharisiens élevant encore des objections.

Heureusement que le commun des hommes qui s'en rapportent à leurs yeux et à leurs cœurs, sont plus sages que les prétendus savants; et tandis que les scribes et les pharisiens restent endurcis, le peuple, à la vue de ce miracle, glorifie Dieu, s'écriant : « Jamais nous ne vîmes de tels prodiges ! » Et Jésus, profitant de ces heureuses dispositions, se porte sur le rivage de la mer pour annoncer encore l'Évangile à la foule grossissante, que la cour de la maison ne peut plus contenir.

Un jour, dans une maison de santé, je lisais ce même passage à quelques malades, parmi lesquels se trouvait un paralytique. Aussi longtemps que je ne parlai que du pardon des péchés, cet homme fut distrait; mais, dès que je dépeignis Jésus guérissant d'un seul mot le mal dont lui-même souffrait, cet homme, indifférent pour son âme, leva la tête, tendit l'oreille, comme si lui-même allait être guéri. Quand mon explication fut terminée et que je me fus efforcé de

faire sentir la supériorité du pardon des péchés sur la guérison de la paralysie, je m'adressai en particulier à ce malade, et lui dis : Si Jésus pouvait venir à l'instant dans cette salle, que lui demanderiez-vous ?

— De me guérir de ma paralysie, répondit le pécheur sans hésiter.

Eh bien ! cette réponse m'a été faite cent fois par des malades à qui je parlais du pardon des péchés. Toujours leur premier désir était, non d'être pardonné, mais d'être guéri !

Pourquoi cela ? Ah ! c'est que nous sentons bien plus vivement les souffrances du corps que les maladies de l'âme ; c'est que si nous redoutons la douleur, nous ne redoutons pas le péché ; nous l'aimons même ; non pas celui que nous avons commis, mais celui que nous voulons commettre ; et il nous tarde, quand nous sommes souffrants, de retrouver la santé, précisément pour courir dans le monde chercher le plaisir.

Ainsi, mes amis, n'attendez pas d'être malades pour songer à vos fautes. Quand le corps souffre, l'esprit n'est plus libre ; alors on renvoie à plus tard de s'occuper de son âme. Or plus tard, pour un malade, c'est souvent la mort ! Le meilleur moment pour demander le pardon, c'est aujourd'hui, c'est à présent.

Et voyez combien Jésus est bon ; c'est aujourd'hui,

c'est à présent qu'il veut en effet nous pardonner ! De même qu'il n'a pas commencé par guérir la paralysie, mais par sauver l'âme de cet homme, Jésus veut qu'avant toute autre faveur nous lui demandions son éternel pardon. Ceux qui n'en voudraient pas, ressembleraient aux scribes et aux pharisiens à qui Jésus dira plus tard : Malheur, malheur à vous !

Mais peut-être pensez-vous n'avoir pas besoin d'être pardonnés ? Peut-être vous dites-vous : Je n'ai point fait de mal ; au contraire, je suis sage, je vais à l'Ecole du dimanche, je fais ma prière matin et soir, je donne par fois un sou aux pauvres ; et grâce à Dieu, je ne suis pas comme ces petits vagabonds qui courent les rues, ni même comme quelques-uns de mes compagnons qui ne savent jamais bien leurs versets.

S'il en est ainsi, laissez-moi vous raconter une histoire.

Il y avait une fois à Jérusalem deux hommes qui montèrent le même jour au temple, qui était l'église des Juifs. L'un des deux était ce que nous appellerions aujourd'hui un monsieur, un honnête homme, et même un homme religieux, car il put dire devant Dieu :

— Je te rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères.

Et en montrant du doigt un homme qui était à l'autre bout du temple, il ajouta :

— Je ne suis pas même comme ce péager.

Voilà un homme dont la foi était orthodoxe, car, selon lui, tous les hommes sont pécheurs; il croit à la conversion par le Saint-Esprit, puisqu'il rend grâces à Dieu de l'avoir rendu plus saint que la pauvre humanité. Ce n'est pas tout : non-seulement cet homme évitait l'injustice, l'impureté, il jeûnait encore deux fois la semaine et donnait aux pauvres, non pas quelques sous comme vous, mais la dixième partie de son revenu ! Vous voyez que ce personnage, aussi bien que vous, se distinguait par sa conduite, des vagabonds de son temps; comme vous il fréquentait son église, comme vous faisait sa prière, comme vous répandait des aumônes. Cet homme était votre patron.

L'autre, le péager, méritait les mépris du premier; il l'avoue lui-même; il ne peut se vanter ni de ses vertus, ni de ses jeûnes; il est même obligé de reconnaître devant Dieu qu'il n'est qu'un misérable pécheur; il a fait tant de mal que sa conscience est bourelée de remords; aussi, se frappant la poitrine il s'écrie :

— O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !

Voilà donc un de ces vagabonds dédaignés par l'honnête homme. Eh bien ! maintenant que pense

Jésus, et de cet honnête homme et de ce vagabond ? Il nous le dit lui-même. Le vagabond retourna pardonné par Dieu dans sa maison, mais non pas l'honnête pharisien. Pourquoi ? Dieu aime-t-il donc mieux les vagabonds que les honnêtes gens ? Non, sans doute ; mais ce pharisien était redevable de toutes ses vertus à son orgueil ; le motif de sa conduite était de pouvoir se glorifier devant Dieu. Ce pharisien, au lieu d'aimer ses frères, les méprisait et mettait sa joie à les rabaisser au-dessous de lui ; il les disait ravis-seurs, injustes, adultères ; son orthodoxie était de la médisance et de la haine. Il était content de lui-même, fier de ses jeûnes et de ses aumônes. Ses actes extérieurs lui cachaient son mauvais cœur. En un mot, il était pécheur comme tous les autres ; mais il ne voulait pas l'avouer ; sa satisfaction de lui-même était devenue telle qu'elle avait fini par obscurcir sa conscience, et c'était avec une naïve vanité qu'il di-sait :

— Je ne suis pas comme les autres !

Mes enfants, n'en serait-il pas de vous comme de ce pharisien, votre patron ? C'est sincèrement que vous vous croyez meilleurs que d'autres ; mais votre sincérité ne serait-elle pas tout simplement un orgueil tellement grand qu'il vous aveugle vous-mêmes ? Examinez !

Mais qu'y avait-il donc dans le second de ces deux hommes qui fût digne d'approbation ? Pourquoi Dieu



Sois apaisé envers moi, pécheur... (p. 65).

pardonne-t-il ce péager, ce vagabond ? Tout simplement parce que ce péager avoue franchement qu'il est coupable; son regret d'avoir fait le mal est si cuisant, qu'il se frappe la poitrine; et le sentiment de son indignité est si profond, qu'il se tenait loin et les yeux baissés, disant :

— Sois apaisé envers moi, pécheur !

Le péager ne valait donc pas mieux que le pharisien, mais du moins il en convenait; au lieu de se croire meilleur, il se juge pire que ses semblables; il n'ose pas s'avancer et se mettre sur le même rang que le pharisien. Tous deux sont coupables, mais tandis que l'orgueilleux refuse de l'avouer, le péager, le vagabond, le dit avec larmes et avec repentir : aussi Dieu ne peut-il pas pardonner celui qui, ne sentant pas son péché, ne lui en demande pas le pardon. Mais il fait grâce tout naturellement à celui qui, confessant sa misère, implore sa pitié.

Mes amis, vous est-il jamais arrivé de vous frapper la poitrine comme le péager et de vous écrier :

— Je suis un pécheur, je ne puis être sauvé que par grâce; misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?

Si cela vous est arrivé, je n'ai plus qu'une question à vous faire : Avez-vous dit tout cela pour vous abaisser ? ou pour affecter des sentiments chrétiens ? Prenez garde, il peut y avoir de la prétention même à singier l'humilité. La gloriole humaine a tant d'attrait

pour notre cœur, que nous l'y laissons rentrer même après l'en avoir chassée; seulement, nous exigeons qu'elle revienne déguisée, et nous ne la recevons jamais avec plus de satisfaction que lorsqu'elle se présente sous un habit chrétien. On raconte que Diogène, dans une grande fête publique sur le mont Olympe, en voyant des Rhodiens magnifiquement vêtus, dit avec dédain :

— C'est encore de l'orgueil!

Et en rencontrant plus loin des Lacédémoniens couverts d'habits sales et troués, il ajouta en souriant :

— C'est encore de l'orgueil !

C'est ce qu'on pourrait répéter de l'humilité de certains chrétiens. Sondez donc bien votre cœur pour savoir si c'est sincèrement que vous dites :

— Je suis un misérable pécheur, je ne puis être sauvé que par la grâce de Dieu.

CINQUIÈME DIMANCHE.

MARC II, 14 à 22.

Et en passant, il vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau des impôts, et lui dit : Suis-moi. Et lui, s'étant levé, le suivit. Jésus étant à table dans la maison de cet homme, plusieurs péagers et gens de mauvaise vie se mirent aussi à table avec Jésus et ses disciples; car il y en avait beaucoup qui l'avaient suivi. Et les scribes et les pharisiens, voyant qu'il mangeait avec des péagers et des gens de mauvaise vie, disaient à ses disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il et boit-il avec les péagers et les gens de mauvaise vie? Et Jésus, ayant ouï cela, leur dit : Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ce sont ceux qui se portent mal; je suis venu appeler à la repentance non les justes, mais les pécheurs. Or, les disciples de Jean et des pharisiens jeûnaient souvent; et ils vinrent à Jésus, et lui dirent : D'où vient que les disciples de Jean et des pharisiens jeûnent, et que tes disciples ne jeûnent point? Et Jésus leur dit : Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux? Tout le temps que l'époux est avec eux, ils ne peuvent jeûner. Mais les jours viendront que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. Personne ne coud une pièce de drap neuf à un vieux habit; autrement la pièce de drap neuf, qui aurait été mise, emporterait une pièce de vieux drap, et la déchirure en serait pire. De même, personne ne met le vin nouveau dans de vieux vaisseaux; autrement le vin nouveau rompt

les vaisseaux, et le vin se répand, et les vaisseaux se perdent; mais le vin nouveau doit être mis dans des vaisseaux neufs.

Lévi, le péager dont nous allons lire l'histoire, est le même que Matthieu l'apôtre et l'évangéliste. Avant d'aller plus loin, je dois vous dire ce qu'était un péager. Ce nom lui-même vous l'indique déjà; c'était un homme placé à l'entrée de la ville pour recevoir le péage, le droit d'entrée sur les denrées, tel que nos préposés de l'octroi; ou, si vous voulez encore, c'était une espèce de douanier. Comme cette classe d'hommes a souvent affaire à des contrebandiers, c'est-à-dire à ceux qui cherchent à faire entrer les marchandises en fraude, ils deviennent parfois comme leurs adversaires, habiles, rusés, menteurs. De là leur mauvaise réputation, et c'est ce qui vous explique comment, dans le passage que nous étudions, le mot de péager est l'équivalent de gens de mauvaise vie.

Lévi, ou Matthieu, était donc un de ces hommes. Un jour, assis au lieu du péage, il entend Jésus lui dire : « Suis-moi. » Et à l'instant même, s'étant levé, il le suivit. Cette prompte obéissance rappelle celle de Simon, de Jean et de leurs frères, qui, aussitôt appelés par Jésus sur les bords du lac de Génésareth, se lèvent et le suivent. Par contraste, cette prompte obéissance me rappelle aussi ces enfants que leurs parents appellent et qui répondent : J'y vais, mais

qui ne bougent pas; ces enfants qui obéissent lentement, à regret, en murmurant. Mais j'aime à croire que ces enfants ne sont pas ici nombreux, et je ne m'y arrête pas plus longtemps.

Il paraît que Lévi, tout joyeux d'être appelé, offrit un festin à Jésus et à ses apôtres, car nous les trouvons tous à table dans la maison de ce péager. Nous y voyons même arriver de toute part des curieux, des étrangers qui, invités ou non, prennent place autour du Sauveur; il est à supposer que c'étaient des compagnons de Matthieu, puisqu'ils sont comme lui désignés sous le nom de péagers et de gens de mauvaise vie.

En voyant Jésus choisir pour son apôtre un péager, n'en avez-vous pas été surpris? Instruire les ignorants, prêcher la repentance aux pécheurs, cela se conçoit; mais choisir pour son apôtre, pour son représentant, un homme de mauvaise vie, mes amis, cela doit vous étonner de la part de Jésus parfaitement saint. Pourquoi donc le Seigneur a-t-il fait un tel choix? Pour le comprendre, supposez que Jésus eût pris pour son apôtre un homme comme Socrate, dont la sagesse vous est connue, et qu'il l'eût envoyé dans le monde prêcher l'Évangile; qu'aurait-on pensé en entendant cet apôtre parler avec éloquence sur la vertu, et le voyant tenir une conduite exemplaire? On aurait dit : « Jésus a fait des choix habiles; ces hommes vertueux lui ont été d'un grand secours. Ce sont les disciples

aussi bien que le Maître qui ont converti le monde; ce Jésus n'était donc guère plus qu'un d'entre eux. »

Mais quand Jésus choisit des hommes de mauvaise vie tels que Lévi, et quand il les transforme si complètement, que ces péagers deviennent bien supérieurs à Socrate et à Platon en dévouement et en sainteté, alors il est évident que la conversion du monde n'est pas l'œuvre de ceux-ci, mais celle de Jésus-Christ. On voit clairement alors que ces apôtres eux-mêmes, d'abord égoïstes et vaniteux et plus tard purs, saints et dévoués, ont dû être régénérés par leur Maître qui, dès lors, est bien comme il le dit, le Fils de Dieu seul saint par lui-même et dont les hommes tirent leur sainteté.

L'étonnement des pharisiens était bien plus étrange que le vôtre : ils demandent comment Jésus a pu consentir seulement à se mettre à table avec de telles gens? Pour comprendre la réponse de Jésus, supposez que le Sauveur ne se fût jamais abaissé jusqu'à s'asseoir à côté des péagers; supposez que ses apôtres, imitant leur Maître, ne fussent jamais allés vers les gentils et qu'ils se fussent orgueilleusement renfermés dans le sanctuaire du temple de Jérusalem. Supposez enfin que les hommes vertueux, déjà si rares dans le monde, se fussent tenus renfermés chacun dans son cabinet, sans vouloir se mêler aux vagabonds de leur temps pour les instruire; qu'en serait-il résulté? Que l'im-

mense majorité des hommes seraient restés dans le mal, devenant toujours pires, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, irrité contre la société d'aujourd'hui comme jadis contre Sodome, lançât du ciel ses foudres pour nous anéantir, tandis que quelques sages satisfaits resteraient paisibles et heureux, si possible, en présence de la ruine du genre humain !

Voilà précisément ce que Jésus n'a pas voulu. Non-seulement il a quitté le ciel pour la terre, mais sur cette terre même il a cherché les plus misérables, les plus mauvais pour les instruire; et a voulu que tous les hommes pussent être sauvés. Et d'ailleurs, mes amis, il y a une si petite différence entre les meilleurs et les plus mauvais, que tous, les uns pour leur orgueil, les autres pour leurs souillures, tous ont besoin d'être guéris.

Jésus va plus loin, et affirme que c'est précisément les pires qui doivent recevoir les premiers sa visite, car ils sont dans un danger plus pressant. « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, dit-il, qui ont besoin de médecins, mais ceux qui se portent mal; » en d'autres termes : « Je ne suis pas venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs. »

Eh bien ! mes amis, nous avons un exemple ici dont nous pouvons tous profiter. Sans doute aucun de nous n'est semblable à Jésus, et personne ne peut dire dans le même sens qu'il est venu pour sauver les pécheurs, mais tous, même le plus petit enfant dans

une Ecole du dimanche est capable de faire quelque chose pour instruire de plus ignorants que lui. Vous trouvez chaque jour dans nos rues des enfants pauvres, vagabonds, ignorant toute religion; vous vous croisez avec eux sans vous parler, sans vous regarder, presque sans vous voir; il semble en vérité que vous apparteniez à deux races différentes : les uns bien vêtus, sachant lire, vont à l'église, un Nouveau Testament à la main; les autres, en guenilles, ignorant même le nom d'Ecole du dimanche, vont, les mains vides, sans savoir où, chercher l'occasion de s'amuser à quelque sottise.

Pourquoi ne feriez-vous pas aussi quelque chose pour ces jeunes péagers? pourquoi ne donneriez-vous pas à l'un un traité, à l'autre une bonne parole, à tous de bons exemples, de bons conseils sans pédanterie, avec cordialité?

Ah! si l'on avait moins de silence, de dédain, d'oubli, d'indifférence et de coupable abandon pour des gens de mauvaise vie, ils seraient moins nombreux. Ce sont les orgueilleux qui parfois font les péagers. Soyons plus humbles, plus compatissants, et quelques nouveaux Lévis deviendront, par nos soins, des disciples de Jésus, nos frères et nos amis.

Au reste, il est probable que ce n'était pas tant pour leur vie débauchée que pour la bassesse de leur rang que les pharisiens méprisaient les péagers. Si ces derniers, au lieu de percevoir les impôts à la porte

de la ville, avaient perçu les dîmes à la porte du Temple, les pharisiens n'auraient pas été choqués d'un genre de rapines qu'eux-mêmes exerçaient.

Ce qui dégrade c'est le vice, et il dégrade le grand comme le petit. Mais le dévouement; alors même qu'il nous pousse vers les humbles de ce monde, au contraire, nous ennoblit. Vous sentirez mieux cette vérité après avoir entendu l'histoire que je vais vous raconter.

A l'époque où l'immortel général Washington lut-tait pour l'indépendance des Etats-Unis, un caporal fut chargé de diriger quelques hommes qui portaient une énorme poutre au sommet d'une position mili-taire. Les soldats avec tous leurs efforts ne pouvaient que bien juste soutenir la pièce de bois. Un petit se-cours leur eût été très-nécessaire. Le caporal les aidait à sa manière en leur criant :

— Courage ! up ! elle y est !

Et tout en commandant ainsi, il allait, venait, ma-jestueux comme un empereur, autour de ses hommes épuisés. Un officier en habit bourgeois survient et lui demande pourquoi il ne donne pas un coup d'épaule à ces soldats.

— Moi ? reprend l'autre, je suis caporal !

— Caporal ! dit l'officier *incognito*, oh ! je ne savais pas ! pardon, excuse !

Et ce disant, le nouveau venu se met au nombre des ouvriers, déploie son énergie au point que de grosses gouttes de sueur tombent de son front.

La poutre mise en place, notre homme dit au caporal :

— Quand vous aurez encore besoin de moi pour un coup de main, faites demander votre général en chef, je serai toujours à votre service.

C'était Washington ! mes enfants.

Où était la vraie noblesse de conduite ? Est-ce dans le caporal qui reste superbement inactif devant ses soldats épuisés ? ou bien dans le général qui se fait manœuvre pour soulager ses subordonnés ?

Mais les pharisiens ne s'étonnaient pas seulement de ce que Jésus mangeait avec les gens de mauvaise vie, ils s'étonnaient même de ce qu'il mangeait seul ou avec ses disciples à certains jours et à de certaines heures. A leurs yeux c'était un grand péché que de ne pas jeûner !

Vous voyez que ces Juifs étaient stricts sur certains détails de moral et de religion : ils ne voulaient pas se mettre à la table des gens indignes et ils observaient soigneusement les abstinences. Ils faisaient bien plus encore : jamais ils ne prenaient leurs repas sans se laver les mains jusqu'au coude ! jamais ils ne passaient une semaine sans laver leurs ustensiles et leurs meubles ! Ils avaient grand soin de payer la dîme des herbes qui croissaient dans leurs jardins, telles que la menthe et le cumin. Ils classaient leurs serments en catégories bien définies, et quand ils avaient fait une promesse par l'offrande posée sur l'autel, ils

ne la violaient jamais. Voilà des hommes qui se montrent bien moraux et bien religieux.

Mais chose étrange ! ces hommes qui ne voulaient pas manger avec des gens de mauvaise vie, étaient eux-mêmes une race perverse et adultère ; ces hommes qui jeûnaient deux fois la semaine cherchaient les premières places dans les festins et dévoraient les maisons des veuves, ces Juifs si scrupuleux, qu'ils n'auraient pas voulu prendre un repas avec des mains non lavées, passaient leur vie entière avec un cœur souillé de mauvais désirs, de pensées coupables, de projets meurtriers. Ils payaient la dîme de la menthe et du cumin, herbes de senteur inutile, mais ils gardaient leur argent et refusaient même d'aider leurs parents dans leurs besoins. Ils tenaient certains serments, et ils ne se croyaient pas obligés par certains autres ; en sorte que lorsqu'un prêteur, par exemple, n'avait pas le soin de leur faire prendre un engagement par l'or du temple, ils avaient soin de ne jurer que par le temple, et sans trouble de conscience ils niaient un dépôt !

Pour me servir d'une expression de Jésus lui-même, je dirai que ces scrupuleux hypocrites en buvant dans leur coupe écartaient le moucheron, insecte impur ; mais, s'il leur eût été possible, ils eussent avalé un chameau, animal plus impur encore.

Il en est souvent ainsi, mes enfants. On trouve dans tous les siècles des hommes attentifs à l'obser-

vation des devoirs faciles; mais oublieux des vertus qui exigent du renoncement. Pour se donner plus de liberté sur un point, ils se rendent esclaves sur d'autres, et croient acheter ainsi le droit de pécher.

Voilà ce que Jésus ne voulait pas, et voilà pourquoi il condamne les ablutions, les jeûnes et toutes les vaines cérémonies. Jésus hait tout ce qui est purement extérieur; il veut que le cœur soit en harmonie avec la conduite.

Si vous êtes profondément affligés de vos péchés, il est tout naturel que vous jeûniez, car dans un tel moment la nourriture, loin de répondre à l'appétit, soulève la répugnance. Mais si pour l'heure vous êtes joyeux à la pensée que le Sauveur est avec vous, qu'il vous aime et vous pardonne, oh ! qu'alors votre joie éclate, chantez les louanges de Dieu et ne craignez pas, même un jour de fête, de prendre des aliments que, dans sa bonté, le Créateur vous a donnés pour en jouir avec actions de grâce. C'est au jour du pardon que le père de l'enfant prodigue lui donne un grand festin égayé par les accords d'harmonieux instruments. L'important, c'est que vous chantiez et mangiez d'un cœur pur et reconnaissant.

Vous voyez donc que Jésus ne blâme pas le jeûne quand il est une expression sincère de nos sentiments, mais lorsqu'il contraste avec nos vraies dispositions.

Maintenant vous comprendrez la réponse de Jésus. On vient lui dire :

— Pourquoi, tandis que les disciples des pharisiens jeûnent, les tiens ne jeûnent-ils pas?

Jésus répond :

— Peut-on jeûner au milieu d'une fête alors qu'on est heureux? Les invités d'une noce peuvent-ils jeûner quand ils sont en compagnie du nouveau marié, lui-même si joyeux? Non, il y aurait contraste entre ce jeûne de la bouche et cette joie du cœur. Puisqu'on est dans l'allégresse, il ne faut pas prendre un air sombre.

Or comme dans cette comparaison Jésus prend le rôle de l'époux et donne à ses apôtres celui d'amis invités au festin, ce que je viens de vous dire prend dans sa bouche la forme que voici :

« Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux? »

Et ensuite, en songeant à sa mort, Jésus ajoute :

« Les jours viendront que l'époux leur sera ôté, et en ces jours ils jeûneront. »

En effet, dans ces jours de deuil, les apôtres devaient jeûner tout naturellement; la privation de nourriture ne devait être alors qu'une simple expression de leur profonde douleur.

Cette comparaison si claire ne suffit pas pour porter la lumière dans l'intelligence ténébreuse des Juifs. Jésus en ajoute donc une seconde qui a le même sens,

le même but; celui de montrer qu'il doit y avoir harmonie entre les choses qu'on assemble, entre les sentiments au dedans et la conduite au dehors, entre la joie et le festin, comme entre la tristesse et le jeûne. Il dit donc :

« Personne ne coud du drap neuf à un vieux vêtement; personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres. »

Ces choses ne vont pas plus ensemble que le jeûne avec la joie, que le festin avec la tristesse. Soyez donc toujours et en tout parfaitement sincères; que votre figure reflète vos sentiments, que vos paroles soient en accord avec vos pensées.

Et quelle doit être, mes enfants, l'expression habituelle de vos traits pour être en harmonie avec les dispositions qu'inspire l'Évangile? Celle de la joie, celle du bonheur, car vous avez pour ami un Dieu, pour Sauveur Jésus-Christ, pour patrie le ciel, et pour vie l'éternité! Ne voilà-t-il pas de puissants motifs de se réjouir? Oui, mais de se réjouir en Dieu, c'est-à-dire dans l'amour et la sainteté.

SIXIÈME DIMANCHE.

MARC II, 23 à III, 6.

Et il arriva, comme il passait par les blés un jour de sabbat, que ses disciples, en marchant, se mirent à arracher des épis. Et les pharisiens lui dirent : Regarde, pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis dans les jours de sabbat? Mais il leur dit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, quand il fut dans la nécessité et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui? Comment il entra dans la maison de Dieu, du temps d'Abiathar, souverain sacrificateur, et mangea les pains de proposition, qu'il n'était permis de manger qu'aux sacrificateurs, et en donna même à ceux qui étaient avec lui? Puis il leur dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat. Ainsi le Fils de l'homme est maître même du sabbat. Jésus entra une autre fois dans la synagogue, et il y avait là un homme qui avait une main sèche. Et ils l'observaient pour voir s'il le guérirait au jour du sabbat, afin de pouvoir l'accuser. Alors il dit à l'homme qui avait la main sèche : Lève-toi et tiens-toi là au milieu. Puis il leur dit . Est-il permis de faire du bien dans les jours de sabbat, ou de faire du mal? de sauver une personne, ou de la laisser périr? Et ils se turent. Alors les regardant tous avec indignation, et étant affligé de l'endurcissement de leur cœur, il dit à cet homme : Etends ta main. Et il l'étendit, et sa main devint saine comme l'autre. Alors les pharisiens, étant sortis, tinrent d'abord conseil avec les hérodiens contre lui pour le faire périr.

Mes enfants, peut-être êtes-vous étonnés que je réunisse dans une même étude la fin d'un chapitre et le commencement du chapitre suivant. Je suis bien aise d'avoir cette occasion de vous dire que la division de la Bible, en chapitres et en versets, n'est pas l'ouvrage des auteurs sacrés; elle a été imaginée beaucoup plus tard par les théologiens pour faciliter l'indication de tel ou tel passage. Supposez que tout l'Évangile selon saint Marc, que nous parcourons dans ce moment, n'eût qu'un seul chapitre et que ce chapitre n'eût qu'un seul verset, commençant au premier mot de ce livre pour finir au dernier, comment me serait-il possible dans ce verset, long de quinze à vingt pages, de vous désigner le point précis que nous devons étudier ensemble? Vous le voyez, cette division était donc utile; mais elle n'a pas toujours été bien faite. On a parfois séparé ce qu'il aurait été bon de laisser ensemble. C'est ici le cas : à la fin du chapitre second, il s'agit de la violation du sabbat judaïque par les apôtres; au commencement du chapitre troisième de la même violation par Jésus-Christ; évidemment c'est le même sujet, nous faisons donc bien de rapprocher les deux faits.

Cette division de la Bible a un autre inconvénient contre lequel je dois vous mettre en garde. On cite souvent un verset comme s'il faisait un tout, comme si c'était un article du code; on coupe la parole

à l'écrivain sacré et on l'empêche ainsi de s'expliquer lui-même.

Supposez que dans ce moment je vous lise le chapitre quatorzième de Job, où se trouve ces paroles : « L'insensé dit en son cœur il n'y a point de Dieu, » et qu'au milieu de ma citation arrive quelqu'un qui n'entende que cette partie finale de ma phrase : « il n'y a point de Dieu ; » cette personne aurait-elle raison de dire que j'ai déclaré que Dieu n'existe pas ? Non, sans doute ; cet arrivant tardif aurait dû venir plus tôt entendre le commencement de ma citation ; alors il aurait su que ce n'était pas comme la mienne, mais comme celle de l'insensé que je citais cette opinion.

Ainsi en coupant un récit, on risque d'en tirer le contraire de ce qui s'y trouve. N'isolez donc jamais un passage avant de vous être assurés, par la lecture, de ce qui le précède et de ce qui le suit, que cet isolement n'en change pas le sens.

Maintenant j'en viens à l'étude de nos deux récits sur l'observation du sabbat.

Le mot sabbat signifie repos. Au jour du sabbat, qui était le samedi, les Juifs devaient donc se reposer. Mais remarquez que c'étaient leurs travaux journaliers qu'ils devaient suspendre et non pas toutes espèces d'actions. Dieu avait dit dans le Décalogue : « Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. » Il y avait donc quelque chose à faire pendant ce repos, c'était de le sanctifier, de le rendre saint par la prière, par

la lecture de la loi, par l'offrande des sacrifices. Ainsi comprenez-le donc bien, le sabbat était une suspension de tout travail et non pas de toute action. C'était au contraire pour faire place à des actions saintes que le travail journalier devait être mis de côté.

Les Juifs ne l'avaient pas ainsi compris; ils voulaient bien se reposer des pénibles travaux de la semaine, mais ils ne voulaient pas se fatiguer par de saintes actions. Ils trouvaient plus commode de ne s'occuper de rien, ni du bien, ni du mal, ni de leur corps, ni de leur âme; et ce qu'ils aimaient mieux encore, c'était de considérer ce repos absolu comme un mérite devant Dieu.

Toutefois, il fallait bien forcément agir. Par exemple, prendre ses repas, monter au Temple; et dès lors les Juifs furent contraints d'établir des distinctions. Ils consentaient à se servir de feu, mais d'un feu allumé la veille; à parcourir une certaine distance, mais une distance juste de mille pas, un kilomètre, pas un mètre de plus. Ils se permettaient d'écrire des mots isolés, mais pas des mots réunis. Ils en vinrent même à poser ce cas de conscience :

— Peut-on tracer deux lettres, deux caractères le jour du sabbat ?

— Distinguons, répondaient leurs profonds casuistes. Oui, l'on peut tracer ces deux lettres, si elles sont sans rapport l'une avec l'autre; mais non, on ne le peut pas, si ces deux lettres sont les initiales d'un nom!

Oh ! comme on reconnaît bien à de telles subtilités ces scribes, c'est-à-dire ces écrivains qui placent la religion dans une discussion qui, au lieu d'obéir aux préceptes de Moïse, tracent les paroles de la loi sur leurs vêtements ou la première lettre du nom de Dieu sur leur front ! Voyez à quoi cette religion d'homme de plume les conduisit. Ils faussèrent si complètement l'esprit du peuple sur la sanctification du sabbat, qu'une fois leurs ennemis firent de ces préjugés un moyen de ruiner la nation : ils attaquèrent leur ville un jour de sabbat, pensant que les Juifs, pour ne pas travailler, s'abstiendraient de la défendre. Ils avaient compté juste ; la ville fut attaquée, elle ne fut pas défendue ; c'est vous dire qu'elle fut prise.

Telle est l'observation minutieuse que Jésus voudrait changer en une véritable sanctification. Etudions les deux récits où se développe la pensée du Sauveur.

Un jour de sabbat, les apôtres étaient partis de la maison sans prendre de nourriture ; pressés par la faim, ils arrachèrent en passant sur la route quelques épis de blé ; les froissant entre leurs doigts, ils essayaient de tromper leur appétit par ce maigre aliment. Aussitôt, les pharisiens, qui épiaient toujours le Maître et les disciples, crient au scandale, ils disent que les apôtres ont violé le sabbat pour avoir ainsi pressés leurs mains l'une contre l'autre.

Jésus leur répond en leur citant leur propre histoire, et leur dit :

— David, votre roi, pressé par la faim, n'a-t-il pas, même avec le consentement du grand-prêtre, mangé le pain sacré mis sur l'autel, lorsqu'il n'était permis à personne de s'en nourrir ? Apprenez par cet exemple d'un homme approuvé de Dieu que dans un cas de nécessité il est loisible de sortir de l'observation minutieuse de la règle, pourvu qu'on en observe l'esprit. Dieu regarde au cœur avant de regarder aux mains. Ce qu'il désire de la part des hommes, c'est qu'ils soient émus de miséricorde les uns envers les autres, et non pas seulement qu'ils offrent des sacrifices sur l'autel. Les sacrificateurs eux-mêmes ne violent-ils pas le repos dans le temple en se livrant, le samedi, aux devoirs de leur profession ? Sans doute. Comprenez donc que Dieu ne demande la suspension des travaux serviles que pour donner plus de temps aux exercices de la prière et des bonnes œuvres. L'homme n'est pas créé pour contempler le sabbat en restant plongé dans l'immobilité ; c'est au contraire le sabbat qui a été créé pour l'usage de l'homme qui a besoin de temps pour s'occuper de son âme.

Tel est le sens de la réponse de Jésus, que vous trouverez plus complète dans l'Évangile selon saint Matthieu, au commencement du chapitre XII.

Les pharisiens ne surent que répondre, mais ils continuèrent à suivre le Sauveur, l'épiaient et cherchant ma-

tière pour l'accuser. Ils espéraient le surprendre dans ce même jour de sabbat occupé de quelque œuvre. Pour cela ils entrèrent après lui dans la synagogue. Là se trouvait justement un impotent; les pharisiens savaient que Jésus ne laissait jamais échapper une occasion de faire une guérison. Ils se réjouissaient donc d'avance à la pensée qu'ils allaient avoir une bonne occasion de le dénoncer au sanhédrin.

Oh! mes amis, quelle chose horrible que de désirer le moyen de faire du mal à son frère! Mais combien plus horrible encore est le désir que ce frère tombe dans le péché! Je ne connais rien de plus hideux, si ce n'est ce que font encore ici ces mêmes hypocrites, d'appeler mal ce qui est bien et de pervertir ainsi la loi de Dieu pour la faire servir à leurs machinations.

Jésus, non moins indigné de leur conduite que touché de compassion pour le paralytique, dit à cet homme :

— « Lève-toi et te place au milieu. »

Puis il dit aux pharisiens :

— « Est-il permis de faire du bien le jour du sabbat ou de faire du mal; de sauver une personne ou de la tuer ? »

C'était comme si Jésus leur avait dit : Est-il permis le jour du sabbat de rendre à un estropié la santé et la vie, ou bien de chercher à faire mourir un homme comme vous cherchez dans ce moment un prétexte pour me faire mourir ?

Les pharisiens, découverts dans leur pensée secrète, gardent le silence, mais ils ne quittent pas la place, ils tiennent leurs regards fixés sur le pauvre malade et le divin Docteur; ils désirent encore que la faute soit commise.

Alors Jésus, que la crainte de leur haine ne saurait empêcher de faire une bonne action, dit à celui dont la main était sèche :

— « Etends ta main. »

Et cette main devient subitement libre comme l'autre.

Voilà précisément ce qu'attendaient les pharisiens. Aussi sortent-ils à l'instant; ils s'en vont joyeux, non pas d'avoir vu un miracle opéré ou un malade guéri, mais joyeux de ce que maintenant ils ont une accusation à porter contre un innocent !

Quel frappant exemple, mes enfants, de la triste union de la méchanceté et du formalisme ! Voilà des hommes qui croient défendre la cause de Dieu en tendant un piège, préparant un meurtre ! Ah ! si au lieu de mettre l'observation de la loi dans quelques actes extérieurs, ils l'avaient placé dans la conservation d'un cœur pur, dans l'effusion de sentiments affectueux, certes alors ils n'auraient pas pu se tromper eux-mêmes; ils auraient bien vite reconnu que la sanctification du sabbat s'accordait mieux avec la guérison d'un malade qu'avec le meurtre de son bienfaiteur.

Vous voyez, mes amis, que pour le sabbat comme pour le jeûne, comme pour les ablutions, les Juifs plaçaient toujours leur piété dans de vaines observances, sans s'inquiéter du motif qui les inspirait; au contraire, Jésus regarde d'abord à l'intention et ensuite aux actes qui en découlent. Vous verrez dans nos lectures suivantes que telle est toujours la grande opposition qui se manifeste entre la religion de Jésus-Christ et celle des pharisiens; pour le moment, tenons-nous-en au sabbat.

Vous savez que les chrétiens comme les Juifs ont un jour de repos; seulement tandis que les seconds le placent au samedi, les premiers le mettent au dimanche. Cette différence vous montre déjà que le christianisme, qui est esprit, s'est plus attaché à sanctifier un jour sur sept qu'à se reposer tel ou tel jour. Ensuite le chrétien ne s'inquiète pas tant de savoir s'il agit le jour du dimanche que de savoir ce qu'il fait. C'est faire quelque chose que de franchir une ou deux lieues pour se rendre à l'église; c'est faire quelque chose que de préparer un remède pour un malade; c'est faire quelque chose que d'écrire une lettre de consolation à un affligé; mais tout cela ce n'est pas travailler, c'est sanctifier le dimanche.

Je dois ici vous mettre en garde contre une manière particulière de violer le sabbat qui se pratique chez les chrétiens comme chez les Juifs, parmi les enfants et au milieu des grandes personnes. On s'i-

Imagine volontiers que le dimanche est donné pour en faire ce qu'on veut, et surtout pour se reposer. Ainsi ce jour-là l'on se lève tard, on fait sa toilette lentement, on se laisse entraîner à toute distraction, on lit un livre frivole, on va se promener à la recherche de quelque curiosité, et pourvu qu'on ait assisté au culte public, on s'imagine avoir sanctifié le saint jour. Les enfants surtout croient que le sabbat consiste à supprimer la tâche de la semaine et à s'amuser. A leurs yeux le dimanche est un autre jeudi.

Oh ! mes amis, il n'en doit pas être ainsi. Le dimanche doit être consacré à la prière, à la méditation, aux pieuses lectures et aux bonnes œuvres. Une âme immortelle mérite qu'on s'en occupe. Si vous donnez six jours au travail, à l'étude, qui n'ont que la terre en vue, sera-ce trop que d'en donner un à la recherche du ciel ?

Je sais bien, chers amis, que de telles pensées ne touchent guère certains enfants ; mais ce n'est là qu'une preuve de plus que ces enfants ont plus besoin que les autres d'employer leur dimanche à étudier un Evangile qu'ils connaissent et qu'ils aiment si peu.

Mais que faire ce jour-là ? me direz-vous. On ne peut pas prier du matin au soir. Moi je vous demande que faites-vous dans la semaine quand vous êtes libres ? Vous lisez un livre amusant ; eh bien ! le dimanche lisez le Livre de Dieu. Vous étudiez ce qui se

rapporte à l'histoire, à la géographie du monde entier; eh bien ! lisez ce qui se rapporte à l'histoire et à la géographie des lieux où Jésus a vécu. Vous allez chercher un camarade pour jouer avec lui; allez plutôt en compagnie de votre père, de votre mère visiter un malade ou un pauvre. Vous enseignez à d'autres les jeux que vous avez appris; enseignez à lire à cet enfant qui pendant la semaine ne peut pas se rendre à l'école. Vous chantez des paroles légères; chantez des cantiques, et quand à tout cela vous aurez joint vos prières, votre Ecole du dimanche, le culte public, soyez certains que votre journée sera complètement employée. Vous vous retirerez le soir sans fatigue, sans remords et fortifiés dans votre âme, pour remplir les devoirs de la semaine et jouir de la paix que Dieu donne à ses enfants.

Pour trouver quelque bonne action à faire le dimanche, il ne faut dédaigner aucune occasion comme trop petite. Vous surtout, mes enfants, vous n'avez pas le droit de dire : cela n'en vaut pas la peine.

Je vous disais tout-à-l'heure que vous pouviez, le dimanche, lire la Bible à un vieillard ou enseigner à lire à un enfant. Voilà qui peut-être vous semble une tâche bien humble; eh bien ! c'est précisément pour cela qu'elle vous convient. De plus grands que vous l'ont acceptée. Ecoutez quelques histoires à ce sujet :

Sous le règne de saint Louis, roi de France, on

surprit un jour un personnage de la cour instruisant un jeune marmiton. On lui demanda comment il pouvait s'abaisser à une telle occupation ?

— Le plus humble des hommes, dit-il, a une âme aussi précieuse que la mienne, une âme pour laquelle a coulé le sang de Jésus-Christ.

Or, savez-vous, mes amis, quel était ce grand personnage instruisant un marmiton ? C'était Sa Majesté Louis IX. Or, si le roi de France n'a pas jugé indigne de lui d'enseigner un enfant, vous pouvez bien, vous qui n'êtes ni monarques, ni princes, vous contenter des mêmes fonctions, et dans l'occasion instruire même un balayeur des rues.

Cette anecdote m'en rappelle une autre.

Elliot, missionnaire dévoué, qui avait épuisé ses forces dans des voyages pénibles, des prédications incessantes au milieu des Indiens de l'Amérique, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, fut trouvé un jour, comme le roi de France, enseignant l'alphabet à un jeune Indien. On lui demanda pourquoi, après tant de fatigues, il ne prenait pas quelque repos ?

— J'ai demandé à Dieu, répondit-il, de me rendre utile aussi longtemps que possible dans ma sphère de missionnaire. Aujourd'hui, je n'ai plus la force de prêcher, mais Dieu me laisse celle d'enseigner les lettres de l'alphabet à ce pauvre petit enfant. Cette faveur de sa part est donc une réponse à ma prière.

Mais peut-être n'est-ce pas la crainte de vous abais-

ser qui vous retient ? peut-être craignez-vous au contraire de ne pas trouver des œuvres assez petites pour qu'elles soient à votre portée ? Dans ce cas, sachez qu'il n'y a pas d'œuvre, si humble qu'elle soit, indigne du plus grand chrétien, quand elle est accomplie dans un bon esprit. Jésus a dit

« Quiconque aura donné seulement un verre d'eau froide à un de ces petits à cause de moi, n'en perdra pas la récompense. »

Un jour Agrippa, dénoncé par un de ses esclaves comme ayant prononcé avec mépris le nom de l'empereur Tibère, fut condamné à être exposé, chargé de chaînes, à la porte du palais. Le temps était chaud. Des heures passées sous un soleil ardent vinrent ajouter le tourment de la soif à celui de la honte. Un serviteur de Caligula passe devant le supplicié, une cruche d'eau sur l'épaule. Le patient l'appelle et le supplie de lui donner à boire. Le serviteur y consent et verse ainsi dans le cœur d'Agrippa un sentiment de reconnaissance. A la mort de Tibère, Caligula couronné fit d'Agrippa un roi de Judée, et Agrippa, en souvenir du verre d'eau, fit de l'esclave obligeant l'intendant de son palais.

Mes enfants, Jésus récompense encore mieux qu'Agrippa. Ne craignez pas de donner un simple verre d'eau, c'est-à-dire de faire les petites choses, car ce sont celles qui se présentent tous les jours devant vos pas et sous vos mains.

SEPTIÈME DIMANCHE.

MARC III, 7 à 35.

Alors Jésus se retira avec ses disciples vers la mer, et une grande multitude de peuple le suivait de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et de delà le Jourdain. Et ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu parler des grandes choses qu'il faisait, vinrent à lui en grand nombre. Et il dit à ses disciples qu'il y eût une petite barque toute prête auprès de lui, à cause de la multitude, de peur qu'elle ne le pressât trop. Car il en avait guéri plusieurs, de sorte que tous ceux qui étaient affligés de quelque mal, se jetaient sur lui pour le toucher. Et quand les esprits immondes le voyaient, ils se prosternaient devant lui, et s'écriaient : Tu es le Fils de Dieu ! Mais il leur défendait, avec menace, de le faire connaître. Il monta ensuite sur une montagne, et appela ceux qu'il jugea à propos, et ils vinrent à lui. Et il en établit douze pour être avec lui, pour les envoyer prêcher. et pour avoir la puissance de guérir les maladies et de chasser les démons. Le premier fut Simon, à qui il donna le nom de Pierre; puis Jacques fils de Zébédée, et Jean frère de Jacques, auxquels il donna le nom de Boanerges, c'est-à-dire enfants du tonnerre; et André, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Cananite, et Judas Iscariote, qui fut celui qui le trahit. Puis ils retournèrent à la maison; et une multitude s'y assembla encore, de sorte qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas. Et

quand ses parents eurent appris cela, ils sortirent pour le prendre; car on disait qu'il tombait en défaillance. Et les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : Il est possédé de Béelzéboul, et il chasse les démons par le prince des démons. Mais Jésus, les ayant appelés, leur dit par des similitudes : Comment Satan peut-il chasser Satan ? Car si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne saurait subsister; et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne saurait subsister; de même, si Satan s'élève contre lui-même et est divisé, il ne peut subsister; mais il est près de sa fin. Personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller son bien, s'il n'a auparavant lié cet homme fort; et alors il pillera sa maison. Je vous dis en vérité, que toutes sortes de péchés seront pardonnés aux enfants des hommes, et toutes sortes de blasphèmes par lesquels ils auront blasphémé; mais quiconque aura blasphémé contre le Saint-Esprit, il n'en obtiendra jamais le pardon; mais il sera sujet à une condamnation éternelle. Jésus parla ainsi, parce qu'ils disaient : Il est possédé d'un esprit immonde. Ses frères et sa mère arrivèrent donc, et se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler; et la multitude était assise autour de lui. Et on lui dit : Voilà, ta mère et tes frères sont là dehors qui te demandent. Mais il leur répondit : Qui est ma mère, ou qui sont mes frères ? Et jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.

Du verset 7 au verset 12, nous voyons Jésus guérir les malades et chasser les esprits immondes. Comme nous avons déjà traité ces deux sujets, à l'occasion des premiers chapitres, je n'en dis rien ici. Je compte éviter ainsi les répétitions jusqu'à la fin de cet Evangile, en sorte que lorsqu'un passage ne sera pas

expliqué vous ferez bien de consulter tel autre où se trouve des faits semblables. Pour cela je mettrai à la fin de ce volume une table de matières.

Je ne vous dirai non plus qu'un mot sur l'appel des apôtres, car nous en avons déjà parlé à la rencontre des pêcheurs du lac de Génézareth.

Jésus ne choisit que douze apôtres, douze envoyés chargés de répandre la religion dans le monde. Ces douze hommes sont quatre pêcheurs de poisson, un receveur à l'octroi, — un esprit disposé au doute, — un autre à l'avarice, — et les cinq derniers sont à peu près inconnus. C'est avec ce petit bagage de fortune, de science et de force, ou plutôt c'est avec ces nullités que Jésus se propose de conquérir le monde à son obéissance. Ce petit nombre et cette faiblesse sont d'autant plus remarquable que Jésus aurait pu lever une armée dans le peuple. La foule lui offrit un jour de le faire roi; mais Jésus s'enfuit.

Jésus aurait pu choisir, pour accomplir ses desseins, parmi les docteurs et les princes de sa nation; il y avait autour de lui des scribes instruits, des grands-prêtres influents, tous irrités contre leurs maîtres les Romains; et, comme le firent tant d'autres, Jésus aurait pu mettre en œuvre ces forces terrestres pour fonder son empire. Eh bien! non, il n'emprunte aucune force humaine; au contraire, il veut que ses aides soient bien pauvres, bien faibles, bien timides, bien ignorants. Pourquoi? Pour qu'il devienne évident à

tous les yeux que si ces douze hommes « stupides » réussissent à transformer le monde des esprits, ce ne sera pas par eux seuls, mais par le secours de Dieu.

Mes enfants, supposez qu'on choisisse dans une Ecole du dimanche douze élèves des plus grands; supposez même qu'on choisisse dans cette école douze moniteurs, et qu'on envoie ces douze hommes dans douze capitales, à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Madrid, jusqu'à Pékin; croyez-vous que vos douze personnages, un dans chaque royaume, parviendraient à persuader à des millions d'hommes d'abandonner leur religion, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs intérêts, leurs plaisirs, pour recevoir en échange de tout cela une espérance illusoire de bonheur après la mort? Les douze fous qui entreprendraient cette tâche seraient bientôt tournés en ridicule, mis de côté, et ils mourraient avant d'avoir converti le plus petit village. Pourquoi? Parce que douze hommes qui n'ont pas pour eux la vérité ne peuvent, par la simple persuasion, transformer tout un monde bouillant de violentes passions. Comment donc les apôtres de Jésus-Christ y ont-ils réussi? Parce qu'ils avaient pour eux la vérité et le secours de Dieu.

Mais voici un fait non moins étrange : non-seulement Jésus n'a pas pour lui les docteurs et les grands-prêtres, mais il n'a pas même ses propres parents.



Laissez venir à moi ces petits... (p. 97).

Arrivent sa mère et ses frères, qui s'inquiètent de ce que Jésus se mêle de prêcher; comme Festus le dit de Paul, ils disent du Sauveur : il est fou! et ils veulent le ramener à la maison. La foule est si compacte que ses parents ne peuvent parvenir jusqu'à lui. Ils prient quelques personnes de l'assemblée de faire parvenir de bouche en bouche, jusqu'à Jésus que sa mère et ses frères sont à la porte et le demandent.

— « Qui est ma mère et qui sont mes frères, » répond-il.

Et se tournant vers ses disciples, il étend ses mains sur leur tête et ajoute :

— « Voici ma mère et mes frères ! car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

Et ce même Jésus qui laisse dehors ses parents que la foule lui annonce, fait un bon accueil aux enfants étrangers amenés par leurs mères et repoussés par ses apôtres.

— « Laissez venir à moi ces petits enfants, dit-il, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Quiconque deviendra humble comme un petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

Quelle admirable doctrine, mes amis, que celle qui tient compte de la parenté, non de la chair, mais de l'âme, et proclame enfant de Dieu l'imitateur de Dieu ! L'homme ne choisit pas sa famille, mais sa conduite, et il serait non moins absurde de lui faire un tort

d'être le fils d'un mendiant que de le louer pour être né fils de roi; tandis qu'il est également juste de lui reprocher ses vices et de le féliciter pour ses vertus. Ainsi, d'après Jésus, nous sommes tous égaux devant Dieu; tous destinés à être parents de Dieu, saints comme Dieu, heureux comme Dieu; nous pouvons devenir un être plus grand que le fils d'un monarque dominant durant un siècle l'univers; nous sommes appelés à nous asseoir sur un trône céleste pour y régner une éternité; et frères de Jésus-Christ, nous sommes les fils de Dieu.

Plus tard, la mère et les frères de Jésus, selon la chair, furent éclairés, convertis et crurent en lui. Marie, sa mère, vécut auprès de Jean l'Évangéliste; Jacques, un de ses frères, devint son fidèle disciple; c'est lui qui écrivit l'épître qui porte son nom, et qui se qualifie humblement lui-même de serviteur de Jésus-Christ, lorsqu'il aurait pu se vanter d'être son frère, montrant ainsi qu'il estime plus d'être son disciple que son parent.

Les scribes descendus de Jérusalem vont encore plus loin que Marie et ses fils dans leurs tristes suppositions à l'égard de Jésus : ils ne disent pas il est fou; mais ce qui est pire, ils disent :

— Il a Béalzéboul, et c'est son maître Satan qui lui donne la puissance de chasser les démons.

A cette accusation, Jésus fait une réponse bien simple :

— Personne n'agit contre ses propres intérêts, encore moins les démons que les hommes. Comment donc supposer que Satan emploie un de ses serviteurs à chasser ses autres serviteurs ? Comment admettre qu'il détruise d'une main ce qu'il construit de l'autre ? Ou bien encore, comment croire qu'un homme pille son ennemi avec son consentement ? C'est absurde ! Si l'un dévalise l'autre, c'est après l'avoir lié, vaincu et jeté dans un coin. Eh bien ! de même si j'arrache à Satan les hommes dont il s'est emparé, ce ne peut être qu'après l'avoir lié et vaincu lui-même. Comment supposez-vous donc que je sois son serviteur, moi qui le chasse de sa possession ?

Cette réponse de Jésus n'est pas difficile à comprendre. Mais Jésus y ajoute une réflexion qui demande un mot d'explication. A propos des scribes qui l'accusent d'être un émissaire de Satan en accomplissant ces prodiges, Jésus répond :

— « En vérité, je vous dis que toutes sortes de péchés seront pardonnés aux enfants des hommes et même toutes sortes de blasphèmes; mais quiconque aura blasphémé contre le Saint-Esprit n'aura jamais de pardon, mais il sera soumis à une condamnation éternelle. »

On peut, sans trop d'effort, comprendre que Jésus appelle blasphème contre le Saint-Esprit le tort d'attribuer à Satan un miracle de Dieu, car cela revient à qualifier de diabolique une œuvre sainte; au fond c'est

appeler Dieu Satan. Mais pourquoi ce blasphème est-il impardonnable, tandis que tout autre peut être pardonné? Le voici : le miracle opéré par Jésus devant les scribes, ou plutôt l'action du Saint-Esprit sur leurs cœurs, avait pour but de les convertir; y résister, c'était donc repousser le pardon; c'était se fermer la porte du ciel; en un mot, c'était s'opposer au seul moyen de salut qui restât pour des pécheurs. Dieu ne voulait pas même convertir les scribes malgré eux : la conversion est un mouvement spirituel et non corporel. Dieu pourrait sans doute contraindre notre main à faire une aumône, mais il ne peut contraindre notre âme à un mouvement de charité. Sans cela nous ne serions pas des êtres libres, mais des machines. Il ne nous presse donc que par la douce et persuasive action du Saint-Esprit, et si nous lui résistons, il ne lui reste qu'à nous abandonner à nous-mêmes.

Ainsi le blasphème contre le Saint-Esprit, c'est finalement le refus du pardon; il n'est donc pas étonnant qu'il ne puisse pas être pardonné. Vous allez le sentir encore mieux par une comparaison.

Deux criminels marchent au supplice. Un courrier apporte à tous deux la grâce du monarque; l'un l'accepte et tient son titre à la main; l'autre la refuse en disant :

— Cette pièce n'a pas la signature du roi, mais d'un faussaire.

Il déchire la lettre de grâce, et continue à mar-

cher au supplice. Est-il étonnant qu'il y trouve la mort ?

Que restait-il à faire pour lui ? Son roi pouvait-il lui accorder plus que son pardon ? Fallait-il le lier de chaînes pour l'empêcher de monter sur l'échafaud ? Et l'eût-on lié, contraint, pouvait-il, avec son cœur endurci, être heureux au milieu des citoyens paisibles ? Non. De même un pécheur qui refuse le pardon de Dieu et qui veut absolument rester dans l'impénitence, ne pourrait pas aller jouir dans le ciel d'un amour et d'une sainteté qui ne sont pas de son goût. Dieu offre la grâce, mais il ne l'impose pas. Dieu appelle, invite, prie et supplie le pécheur ; mais il ne contraint personne.

Ah ! mes amis, quand on est sincère on ne demande rien de plus que le pardon ; c'est ce qui répond le mieux au cœur fatigué du poids de ses péchés. Ni nos œuvres, ni nos douleurs ne peuvent apaiser notre conscience. Le pardon, le pardon de Jésus-Christ peut seul nous rendre la paix et nous sanctifier. C'est ce qu'on sent, d'autant mieux qu'on a plus horreur du péché. Ecoutez une anecdote à ce sujet.

Un Indou, adonné depuis de longues années aux vices de l'ivrognerie, du mensonge et du vol, avait fini par se détester lui-même. Effrayé à la pensée de la mort, il eut l'idée d'aller demander conseil aux mandarins. Ceux-ci lui répondirent que lorsqu'un homme en était venu à son degré d'abrutissement,

tout espoir avait disparu. D'autres lui conseillèrent de prendre certains remèdes; d'autres d'accomplir telle pénitence; mais rien ne put calmer ses remords. Enfin il se soumit à un châtement terrible, celui de parcourir, avec son corps couché sur la terre, l'espace qui le séparait d'une ville sainte. Depuis plusieurs années il était ainsi occupé à s'étendre sur la route, plaçant sa tête où avaient touché ses pieds, se relevant pour recommencer, juste comme un arpenteur qui mesure avec sa chaîne métrique la longueur du grand chemin. Un jour le pénitent rencontre un missionnaire prêchant l'Évangile en plein air. Encore couché, il entend sortir de la bouche du prédicateur ces paroles :

— Par Christ vous avez le pardon de tous vos péchés.

Etonné, il se relève, vient se joindre à la foule et entend de nouveau le mot de pardon des péchés, de tous les péchés, le pardon offert à l'instant, pour toujours, sans condition, le pardon jusque dans le ciel et pour l'éternité!

— Le pardon! s'écria le martyr; le pardon! mais voilà juste ce qu'il me faut.

Dès lors il abandonne son pèlerinage de vermisseau, rampant dans la poussière, et à l'exemple de son maître, il va de lieu en lieu dans le monde, faisant du bien.

Mes enfants, si vous sentez vos péchés, vous direz avec la même joie :

— Le pardon, voilà ce qu'il me faut, le pardon pour tout sans doute, mais le pardon cela me suffit.

Le refuser, c'est refuser la ressource suprême, c'est se fermer la porte du ciel, c'est repousser le Saint-Esprit nous sollicitant à la conversion.

Voilà, mes amis, l'explication bien simple du blasphème ou du péché contre le Saint-Esprit.

Ce péché impardonnable vous ne l'avez pas encore commis, mes enfants; mais songez-y, il ne s'ensuit pas que vous ne le commettrez jamais. Chaque jour Dieu parle à votre âme par son Saint-Esprit; prenez garde de ne pas résister à ses douces persuasions. Cette résistance n'est pas toujours vive et accomplie dans un seul instant; mais elle est sourde, lente, cachée, et dure quelquefois toute la vie. L'Esprit saint ne nous pousse pas avec violence; non, il se tient à la porte du cœur et il frappe doucement. — Hélas! on peut refuser d'ouvrir! On peut s'habituer à l'entendre appeler sans lui répondre! Puis on cligne les yeux, on se bouche les oreilles et l'on s'endort dans une obscurité et dans un silence volontaires. On finit par avoir des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. On devient tellement insensible qu'on en vient à dire même en face d'un miracle : c'est l'œuvre du démon. Ces mêmes scribes qui, dans leur âge mûr, blasphémaient contre le Saint-Esprit, avaient été aussi de jeunes enfants, enseignés dans les synagogues à lire, écrire et méditer les saintes Écritures, et cependant vous voyez comment ils ont fini!

Il faut bien vous le dire, tous les âges ne sont pas également favorables à la conversion : le meilleur, c'est l'enfance; le pire, c'est la vieillesse. Aussi n'y a-t-il que peu de vieillards qui se tournent vers Dieu. Un serviteur de Christ, après un long ministère, affirmait qu'il n'avait pas vu plus de trois hommes se convertir après l'âge de cinquante ans.

On s'habitue si bien au mal, qu'avec le temps la conscience durcie finit par ne plus le sentir. Un pirate, condamné à mort pour ses crimes, dit au jour de son exécution.

— Après mon premier meurtre, il me semblait porter l'enfer dans mon cœur. Mais insensiblement j'en vins à piller un vaisseau, massacrer son équipage et à dormir paisible sur le pont, dans une mare de sang, comme un enfant dans son berceau.

Au contraire, lorsqu'on est sensible à ses reproches, cette conscience devient plus puissante et finit par se faire obéir. Ecoutez à ce sujet l'histoire intéressante d'un Indien de l'Amérique du Nord :

Cet enfant de la nature, visitant un jour les blancs de son voisinage, leur demanda un peu de tabac; un de ceux-ci mit la main à la poche et lui en offrit une poignée. Le lendemain, l'Indien revint à la recherche du donateur, et l'ayant découvert, lui remit une pièce de monnaie trouvée dans le tabac. Comme on lui fit remarquer qu'il aurait pu garder l'argent, puisque le tout lui avait été donné,

— Non, répondit-il en plaçant la main sur sa poitrine; j'ai là un homme bon et un homme mauvais. L'homme bon m'a dit :

— Cela ne t'appartient pas; il faut le rendre à son propriétaire.

L'homme mauvais a murmuré :

— Puisqu'il te l'a donné, c'est à toi.

L'homme bon a répondu :

— Ce n'est pas juste; le tabac est tien, mais non l'argent.

Le mauvais homme a repris :

— Qu'importe! tu l'as, garde-le et achète de l'eau-de-vie.

L'homme bon s'est écrié :

— Non, non; tu ne dois pas faire ça!

» Et ainsi je ne savais que faire. Je suis allé me coucher; mais voilà que les deux hommes, le bon et le mauvais, se sont mis à se disputer et m'ont empêché de dormir. Pour retrouver la paix je vous rapporte l'argent, et je sens que cela est bien. »

Mes enfants, comme cet Indien, cédez au premier avis de votre conscience, n'attendez pas que le mauvais homme se fortifie et tue le bon. Ce serait là vraiment le péché irrémissible. Tandis que votre ouïe morale est encore sensible, écoutez le cri de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs, acceptez le pardon de Jésus, aimez celui qui vous a aimés jusqu'à mourir, afin de vous sauver. Si vous n'appréciez pas un tel dévouement,

aucun autre ne remuera votre âme, et vous mourrez dans vos péchés. Vous aurez refusé de vous convertir : voilà le péché contre le Saint-Esprit qui ne peut être pardonné ni dans ce monde ni dans le monde à venir.

HUITIÈME DIMANCHE.

MARC IV, 1 à 34.

Jésus se mit encore à enseigner près de la mer, et une grande multitude s'étant assemblée auprès de lui, il monta dans une barque où il s'assit, et tout le peuple était à terre sur le rivage. Il leur enseignait beaucoup de choses par des similitudes, et il leur disait dans ses instructions : Ecoutez . Un semeur s'en alla pour semer; et il arriva qu'en semant, une partie de la semence tomba le long du chemin, et les oiseaux vinrent et la mangèrent toute; une autre partie tomba sur des endroits pierreux, où elle avait peu de terre; et elle leva d'abord, parce qu'elle n'entraît pas profondément dans la terre; mais quand le soleil fut levé elle fut brûlée, et parce qu'elle n'avait pas de racine, elle sécha; une autre partie tomba parmi les épines; et les épines crûrent et l'étouffèrent, et elle ne rapporta point de fruit; et une autre partie tomba dans une bonne terre et rendit du fruit qui monta et crût, en sorte qu'un grain en rapporta trente, un autre soixante, et un autre cent. Et il leur dit : Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende. Et quand il fut en particulier, ceux qui étaient autour de lui avec les douze apôtres l'interrogèrent touchant le sens de cette parabole. Et il leur dit : Il vous est donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour ceux qui sont de dehors, tout se traite par des paraboles; de sorte qu'en voyant, ils voient et n'aperçoivent point; et qu'en entendant, ils entendent et ne

comprennent point; de peur qu'ils ne se convertissent et que leurs péchés ne leur soient pardonnés. Et il leur dit : N'entendez-vous pas cette similitude ? Et comment entendrez-vous les autres ? Le semeur, c'est celui qui sème la parole; ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux en qui la parole est semée; mais aussitôt qu'ils l'ont ouïe Satan vient et enlève la parole qui avait été semée dans leurs cœurs; de même ceux qui reçoivent la semence dans des endroits pierreux, sont ceux qui, ayant ouï la parole, la reçoivent d'abord avec joie; mais ils n'ont point de racine en eux-mêmes, et ils ne sont que pour un temps, de sorte que l'affliction ou la persécution survenant pour la parole, ils sont aussitôt scandalisés. Et ceux qui reçoivent la semence parmi les épines, ce sont ceux qui écoutent la parole; mais les soucis de ce monde, la séduction des richesses et les passions pour les autres choses survenant, étouffent la parole, et elle devient infructueuse; mais ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la parole, qui la reçoivent, et qui portent du fruit, un grain trente, un autre soixante, et un autre cent. Il leur disait encore : Apportez-on une chandelle pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur un chandelier ? Car il n'y a rien de secret qui ne doive être manifesté, et il n'y a rien de caché qui ne doive venir en évidence. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. Il leur dit encore : Prenez garde à ce que vous entendez. On vous mesurera de la même mesure dont vous aurez mesuré, et on ajoutera encore davantage pour vous qui écoutez. Car on donnera à celui qui a; mais pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. Il dit encore : Il en est du royaume de Dieu comme si un homme avait jeté de la semence en terre : soit qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit où le jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le grain tout formé dans l'épi. Et quand le fruit est dans sa maturité, on y met aussitôt la faucille, parce que la moisson est prête. Il disait

encore : A quoi comparerons-nous le royaume de Dieu, ou par quelle similitude le représenterons-nous ? Il en est comme du grain de montarde, lequel, lorsqu'on le sème dans la terre, est la plus petite de toutes les semences que l'on jette en terre ; mais après qu'on l'a semé, il monte et devient plus grand que tous les autres légumes, et pousse de grandes branches, en sorte que les oiseaux du ciel peuvent demeurer sous son ombre. Il leur annonçait ainsi la parole par plusieurs similitudes de cette sorte, selon qu'ils étaient capables de l'entendre. Et il ne leur parlait point sans similitude ; mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples.

Jésus parlait souvent en paraboles ou similitudes. Mais comme ces deux mots, qui n'ont qu'un même sens, ne vous sont peut-être pas bien intelligibles, laissez-moi vous en donner une courte explication.

Parabole vient du grec et désigne l'accord de deux choses qui vont bien ensemble ; *similitude* vient du latin et désigne l'harmonie de deux objets semblables. Aller bien ensemble ou être semblable sont deux expressions de la même idée ; c'est toujours une ressemblance ; en sorte que lorsque vous dites parabole ou similitude, c'est comme si vous disiez ressemblance. Or entre une ressemblance, ou, si vous voulez, entre un portrait et l'être représenté, il y a une grande distance ; le portrait est une feuille de papier, une toile, un marbre ; tandis que l'objet représenté est une réalité, un être vivant. De même il y a dans les paraboles, les similitudes, c'est-à-dire les ressem-

blances de Jésus, une grande distance entre le portrait et l'objet lui-même; le portrait est matériel, l'objet est spirituel; le portrait est pris sur la terre, l'objet est dans le ciel. Ainsi un grain de blé est l'emblème d'un sentiment; un père de famille figure Dieu le créateur. De même qu'un portrait ou dessin ne sert qu'à rappeler une personne, à faire comprendre ce qu'elle est; de même la parabole terrestre, humaine, matérielle, ne sert qu'à faire comprendre l'objet céleste, divin, spirituel. Le portrait, la similitude n'est donc qu'un moyen d'élever notre pensée vers l'être représenté.

Mais pourquoi Jésus-Christ employait-il des paraboles pour parler soit aux pharisiens, soit à ses disciples ? Pour deux raisons qui semblent d'abord opposées, mais qui, en réalité, n'en font qu'une. Il parle en paraboles aux pharisiens de telle sorte qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point; ainsi ils ne se convertissent pas, et leurs péchés ne leur sont pas pardonnés. A ses disciples, au contraire, Jésus parle en paraboles de telle manière qu'ils comprennent sa pensée. Les paraboles sont donc inintelligibles pour les uns et comprises par les autres.

Pourquoi cette différence ? Pourquoi Jésus ne parle-t-il pas à tous de telle sorte que tous soient subjugués ? Le voici : c'est afin que chacun soit libre d'accepter ou de refuser. Les paraboles sont assez

claires pour que ceux qui le désirent puissent en sentir la vérité; et assez obscures pour que l'incrédule obstiné puisse résister à leur évidence. En un mot, les paraboles sont une lumière assez vive pour quiconque ouvre les yeux, mais trop pâle pour quiconque les tient fermés. Les paraboles sont des expositions qui respectent la liberté de tout le monde. Dieu veut un peuple de franche volonté, et non pas un peuple de col roide qu'il faille conduire à coups d'aiguillon. Voilà donc ce qui dans les paraboles est parfaitement semblable et pour les pharisiens et pour les apôtres, c'est qu'en les entendant, les uns et les autres restent libres de suivre leur propre désir.

Quand donc il est dit : « Afin qu'en voyant ils ne voient point, » cela ne signifie pas que telle fut l'intention de Jésus; mais seulement que tel fut le résultat de ses paraboles, et cela parce que les pharisiens le voulaient ainsi. Ce n'est pas Jésus qui ferme leurs paupières, ce sont les pharisiens qui clignent les yeux. Ce n'est pas le Sauveur qui bouche les oreilles, mais ce sont les Juifs qui appesantissent leur ouïe; ils ne voient ni n'entendent, parce que, selon l'expression d'Esaië, ils ont engraisé leur cœur. C'est l'image d'un homme qui, à force de manger, acquière des joues si pleines qu'elles cachent ses yeux et l'empêchent de voir; aveuglement coupable, car la cause première en est volontaire.

Voici une comparaison qui vous fera comprendre

ce qu'était une parabole pour les disciples de Jésus et pour les pharisiens. Vous rappelez-vous cette colonne de nuées que Dieu faisait marcher devant son peuple au désert pour le diriger la nuit comme le jour? D'un côté elle était brillante, de l'autre elle était obscure. Pendant la nuit, la colonne présentait aux Israélites sa face éclairée; pendant le jour, sa face ténébreuse. Si bien qu'elle était toujours visible et qu'elle remplissait un but à la fois double et unique.

Maintenant supposez que quelques Israélites, au lieu de suivre la colonne, fussent passés devant elle; de cette nouvelle place, ils auraient eu devant les yeux sa clarté pendant le jour et ses ténèbres pendant la nuit; ainsi ils n'auraient vu la colonne ni jour ni nuit : en plein midi son éclat se serait confondu dans celui du soleil, et le soir sa face obscure se serait perdue dans les ténèbres de la nuit.

Et qu'aurait-il fallu pour que ces Israélites allassent se placer devant la colonne au lieu de marcher à sa suite? Seulement qu'ils eussent le désir de retourner en Egypte et non en Canaan; qu'ils préférassent le pays de l'idolâtrie à celui désigné par le vrai Dieu. Alors ils auraient pu dire avec vérité : Nous ne voyons point de colonne devant nous; nous avons donc le droit de marcher comme bon nous semble. C'était vrai, alors ils n'auraient rien vu ; mais pourquoi? Parce que leur désir de faire le mal leur aurait fait fuir la clarté.

Telles sont les paraboles, brillantes d'un côté, obscures de l'autre. Pour les voir, les comprendre, il faut les regarder du bon côté; c'est ce que font les apôtres quand ils en demandent l'explication. Mais les pharisiens qui préfèrent l'Egypte, le monde, le péché, à la Canaan céleste, au devoir, à la sainteté, se tournent du côté de leur préférence. Est-ce la faute de Dieu? Non, mais bien celle des pharisiens qui ferment les yeux que ce Dieu leur a donnés, par crainte de voir et d'être obligés de se convertir. Ils regardent la terre et disent : Nous ne voyons point d'étoiles. Je le crois bien ! mais levez la tête, et vous en découvrirez des milliers.

Une anecdote vous fera comprendre comment la même parole peut produire deux effets tout différents. Une femme pieuse avait un mari débauché, recevant dans la demeure commune la visite de tristes compagnons. Pour se fortifier contre le danger d'entendre leurs conversations scandaleuses, l'humble chrétienne eut l'idée de prendre sa Bible et de la lire à demi voix dès que les amis de son mari entraient. A la vue du livre divin et à l'ouïe des paroles saintes, les visiteurs se retirèrent bien vite. La même Bible, odeur de vie pour cette femme, était donc odeur de mort pour ces impies. A qui la faute? A la Bible ou à ceux qui la fuyaient?

Vous le voyez, mes enfants, il y a de nos jours, comme au temps de Christ, des auditeurs attentifs

qui profitent, et des auditeurs dédaigneux qui ne gagnent rien. Où sont ces derniers? A Jérusalem, à Rome ou bien autour de ce livre? Je ne sais; je vous fais seulement remarquer cette parole finale de Jésus : « Quiconque a des oreilles pour ouïr, qu'il entende! »

Et maintenant que vous êtes prémunis contre le danger d'avoir des oreilles pour ne pas entendre, écoutez la parabole du semeur.

Comme Jésus voyait dans la foule d'auditeurs qui l'écoutaient, les uns attentifs, les autres distraits; ceux-ci s'attacher à ses pas non-seulement pour l'entendre, mais encore pour le servir; ceux-là ne l'écouter que par curiosité et s'en retourner ensuite se moquant de sa doctrine, et même lui préparant des pièges; Jésus alors leur parle des diverses manières dont ils écoutent ses discours. Il leur dit qu'un semeur (le Sauveur lui-même) avait répandu du bon grain (la Parole de Dieu) sur quatre points différents : sur la grande route (le cœur durci des incrédules); dans un terrain pierreux (les cœurs faibles et lâches); parmi les épines (les mondains); — enfin dans une bonne terre (les âmes bien disposées). Vous voyez que pour ces quatre lieux, ces quatre classes d'hommes, le semeur est le même, la semence la même, comme dans ce moment mes paroles sont les mêmes pour tous ceux qui les lisent. Mais ce qui varie, c'est l'attention plus ou moins grande de ceux qui les écoutent.

Parabole du semeur... (p. 114).



Parmi ces auditeurs, il y a quatre classes; de ces quatre classes une seule, l'entendez-vous bien? une seule écoute à salut! L'attention des trois autres est nulle ou insuffisante; en sorte que d'après la proportion indiquée par Jésus, il y a les trois quarts des lecteurs de ces lignes qui n'en profitent pas! il y a les trois quarts des enfants réunis dans une Ecole du dimanche qui, tôt ou tard, oublie la parole qu'ils entendent aujourd'hui! Il y a les trois quarts d'entre vous... Oh mes amis, que cette pensée est propre à nous rendre sérieux, à nous faire rentrer en nous-mêmes pour voir comment nous écoutons: « Qui-conque a des oreilles pour ouïr, qu'il entende!

Parlant du même sujet, Jésus ajoute: Une lumière ne se met pas sous un boisseau, mais sur un chandelier, c'est-à-dire, mes paroles ne sont pas seulement une semence, elles sont aussi un flambeau destiné à vous éclairer; regardez donc bien, et que tout ce qui jusqu'à ce jour est resté obscur pour votre intelligence vous soit enfin manifesté, mis en évidence. Prenez garde comment vous écoutez, cela servira de mesure à la manière dont vous profiterez de mes paroles, car à celui qui a déjà acquis quelque connaissance par un peu d'attention, plus de connaissance sera donnée; tandis qu'à celui qui, faute d'attention, n'a rien reçu, la science même qu'il n'a pas lui sera ôtée.

Mais comment peut-on, direz-vous, ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas? Voici, mes enfants, un

exemple de ces paroles qui peuvent être bien ou mal comprises, selon qu'on les écoute avec une bonne ou une mauvaise disposition. Le pharisien disputeur dira : on ne peut pas enlever à quelqu'un ce qu'il ne possède pas; mais l'humble lecteur pensera : celui qui n'a rien peut cependant s'imaginer qu'il a quelque chose. Cela est surtout vrai de l'intelligence; en sorte que les orgueilleux, par exemple, sont ceux qui savent le moins et qui croient savoir le plus. On ne leur ôtera donc pas la science qu'ils n'ont pas, mais on leur ôtera l'illusion qui leur persuade qu'ils en ont; ils perdront, non leur savoir, mais leurs prétentions, et eux-mêmes seront obligés de reconnaître que les yeux et les oreilles dont ils sont si fiers aujourd'hui, n'auront servi qu'à les empêcher de voir et d'entendre, parce que dans leur présomption ils pensent déjà savoir. Oh! mes amis, *défez-vous de vous-mêmes*, c'est là le grand secret pour apprendre.

Ce qui suit n'est pas, comme on pourrait le croire après une lecture inattentive, un sujet différent, mais le développement de ce qui précède.

Jésus vient de parler de celui qui n'a rien, qui croit avoir, et à qui l'on retranche même sa fausse sécurité. Maintenant il revient à celui qui a réellement reçu quelque chose, ne fût-ce qu'un seul grain, et il va montrer par une nouvelle parabole comment ce grain, fût-il unique, fût-il aussi petit qu'une semence de moutarde, peut se développer jour et nuit, germer,

sortir de terre, devenir d'abord une herbe tendre, ensuite une tige, et finalement porter des fruits abondants. Vous le voyez, c'est toujours la même pensée indiquée dans la parabole du semeur. Seulement ici Jésus s'attache surtout à faire ressortir que la semence jetée par Dieu dans un terrain bien préparé, dans un cœur humble et sincère, ne peut manquer de sanctifier la vie.

Et ne croyez pas que je veuille dire dans un cœur déjà sanctifié; non, mais dans un cœur qui seulement souffre de son péché.

Une seule parole de l'Évangile, un seul grain peut produire d'abord le remords, ensuite le repentir, et finalement amener la conversion. En voici un bel exemple :

Un jour Wesley est arrêté par un voleur qui lui demande sa bourse. Le missionnaire la lui donne et lui dit : Écoute un seul mot :

— Si jamais vient le temps où tu regrettes la vie que tu mènes, rappelle-toi cette parole : « Le sang de Christ purifie de tous péchés. »

Il n'en dit pas davantage, et laissa le voleur. Bien des années plus tard, au sortir d'une église où il venait d'annoncer l'Évangile, Wesley rencontre un homme qui lui dit :

— Vous rappelez-vous avoir été arrêté et volé à telle époque, dans tel lieu?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! je suis le coupable. La parole que vous m'avez jetée est tombée sur ma conscience et y a si bien germé, que j'ai fini par quitter ce métier détestable pour m'attacher au Sauveur et mener une vie paisible et honnête.

N'allez pas croire non plus mes enfants que cette parole n'a d'action que sur des criminels et lorsqu'elle est prononcée par un grand orateur. Voici la preuve du contraire.

Avant que la Bible fût traduite en indou, un missionnaire de Madras avait pris l'habitude de traduire de courts passages, de les écrire sur des bouts de papier et de les distribuer aux passants.

Vingt ans plus tard, sur un point éloigné de cette ville, un autre missionnaire visitait un jour un pauvre malade qui, au grand étonnement du ministre de Christ, lui cita plusieurs fois la Bible avec intelligence.

— Comment savez-vous tout cela, lui dit-il, vous, qui, m'avez-vous dit, n'avoir jamais vu une Bible ni entendu un seul chrétien ?

Le malade se souleva faiblement, et tirant de dessous son traversin des lambeaux de papier :

— Voilà, dit-il, où j'ai puisé mes connaissances. Un étranger à Madras distribuait ces écrits à sa porte; je les ai pris, lus, et mon cœur a été changé par ces petits morceaux de papier.

Il y a plus, mes amis, cette parole sainte agit même sur des esprits prévenus contre elle, comme si Dieu

voulait en montrer la divinité en la faisant recevoir même de ses adversaires. Ecoutez-en un exemple :

Un pauvre étudiant allemand obligé de mettre en gage sa Bible hébraïque et son Nouveau Testament grec pour payer les frais d'un voyage, les porta chez un Juif qui, bien que faisant peu de cas de ces livres, consentit à lui prêter sur ce dépôt une petite somme d'argent.

Pendant l'absence de l'étudiant, l'Israélite voulut parcourir l'Évangile pour y chercher des objections contre les chrétiens, et comme ce volume avait une traduction allemande à côté du texte original, la lecture lui en fut facile. Mais, à son grand étonnement, cette étude produisit sur lui un effet tout contraire à ce qu'il en attendait, et plus d'une fois il fut sur le point de s'écrier : Jésus serait-il le Messie ?

Effrayé d'un tel résultat, il se dit qu'il ne rouvrirait plus ce livre; mais ensuite il pensa qu'il valait mieux le lire encore pour y découvrir le mal qu'il n'avait pas d'abord aperçu. Il n'y réussit pas mieux; loin de là, la sublimité des doctrines, la pureté de la morale, tout l'impressionnait chaque jour davantage. Enfin il résolut de lire le Nouveau Testament une troisième fois; celle-ci, l'histoire, les paroles, les promesses de Jésus vainquirent son opposition et soumièrent son âme.

Un jour il fondit en larmes et résolut enfin de se déclarer chrétien.

Mes enfants, les paroles que vous venez d'entendre, celles que vous lisez chaque jour dans l'Évangile, sont aussi des semences jetées dans votre cœur. Mais ce cœur est-il bien ou mal préparé? Vous le reconnaîtrez à ceci, que ces paroles seront oubliées ou conservées; ennuyeuses ou agréables; mises de côté dans la mémoire pour être récitées le dimanche ou mises en pratique pendant la semaine dans votre conduite. Je me borne à vous répéter : Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il entende!

NEUVIÈME DIMANCHE.

MARC IV, 35 à V, 20.

Ce jour-là quand le soir fut venu, il leur dit : Passons de l'autre côté de l'eau. Et après avoir renvoyé le peuple, ils emmenèrent Jésus avec eux dans la barque où il était, et il y avait aussi d'autres petites barques qui l'accompagnaient. Alors un grand tourbillon de vent s'éleva, et les vagues entraient dans la barque, en sorte qu'elle commençait à s'emplir. Mais il était à la poupe, dormant sur un oreiller; et ils le réveillèrent et lui dirent : Maître, ne te soucies-tu point que nous périssions? Mais lui, étant réveillé, parla avec autorité aux vents, et il dit à la mer : Tais-toi, sois tranquille. Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Puis il leur dit : Pourquoi avez-vous peur? Comment n'avez-vous point de foi? Et ils furent saisis d'une fort grande crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Mais qui est celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent? Ils arrivèrent de l'autre côté de la mer, dans la contrée des Gadaréniens. Et aussitôt que Jésus fut descendu de la barque, un homme qui était possédé d'un esprit immonde sortit des sépulcres, et vint au-devant de lui. Il faisait sa demeure dans les sépulcres, et personne ne le pouvait tenir lié, pas même avec des chaînes; car souvent ayant eu les fers aux pieds et ayant été lié de chaînes, il avait rompu les chaînes et brisé les fers; et personne ne le pouvait dompter. Et il demeurait continuellement, nuit et jour, sur les montagnes et dans les sépulcres, criant, et se

meurtrissant avec des pierres. Quand il eut vu Jésus de loïn, il accourut et se prosterna devant lui. Et il dit, criant à haute voix : Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? Je te conjure, par le nom de Dieu, de ne me point tourmenter. Car Jésus lui disait : Esprit immonde, sors de cet homme. Et Jésus lui demanda : Comment t'appelles-tu ? Et il répondit : Je m'appelle Légion; car nous sommes plusieurs. Et il le pria fort de ne le pas envoyer hors de cette contrée. Or il y avait là, vers les montagnes, un grand troupeau de pourceaux qui paissait. Et tous ces démons le priaient en disant : Envoie-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. Et aussitôt Jésus le leur permit. Alors ces esprits immondes étant sortis, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita avec impétuosité dans la mer, et ils se noyèrent dans la mer; or, il y en avait environ deux mille. Et ceux qui paissaient les pourceaux s'enfuirent et en portèrent les nouvelles dans la ville et par la campagne. Alors le peuple sortit pour voir ce qui était arrivé; et ils vinrent vers Jésus, et virent celui qui avait été possédé de la Légion, assis, habillé et dans son bon sens; et ils furent remplis de crainte. Et ceux qui avaient vu cela leur racontèrent ce qui était arrivé au démoniaque et aux pourceaux. Alors ils se mirent à le prier de se retirer de leurs quartiers. Et quand il fut entré dans la barque, celui qui avait été possédé le pria de lui permettre d'être avec lui. Mais Jésus ne le lui permit pas, il lui dit : Va-t'en dans ta maison vers tes parents, et raconte-leur les grandes choses que le Seigneur t'a faites, et comment il a eu pitié de toi. Et il s'en alla, et se mit à publier dans le pays de Décapolis les grandes choses que Jésus lui avait faites; et ils étaient tous dans l'admiration.

Le soir venu, Jésus et ses apôtres montèrent dans une barque pour traverser le lac, et tandis que les disciples veillaient inquiets sur les vagues que les vents furieux poussaient dans la nacelle, le Maître

sommeillait paisiblement sur un oreiller. La tempête épouvanta les navigateurs, car Jésus leur dit : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs? »

Quand un calme miraculeux leur est rendu, les navigateurs sont-ils rassurés? Non; à la vue du prodige, ils sont saisis d'une nouvelle épouvante. Pourquoi ces terreurs, avant comme après le danger? Le reproche de Jésus va nous l'expliquer.

— « Comment n'avez-vous point de foi? » dit-il aux apôtres.

En effet, s'ils s'étaient dit : Le Dieu qui nous a créés et qui en même temps a déchaîné ces vents et soulevé ces flots, est aussi bon que puissant; celui qui nous a mis sur la terre sait que nous y sommes; celui qui nous a donné la vie nous aime; rien ne peut arriver sans sa volonté; les vents, ses ministres, ne peuvent que lui obéir, et dût la tempête nous jeter au fond de la mer, ce Dieu saura nous en tirer vivants pour ce monde ou vivants pour l'éternité; ayons donc une confiance sans bornes au Dieu dont la puissance et la bonté sont sans limite aussi. Mais non, loin d'être raffermis par de telles pensées, le cœur des apôtres est agité comme les flots. Il est vrai qu'ils ne connaissaient ce Dieu créateur qu'imparfaitement; d'ailleurs ils étaient tellement habitués au spectacle de ses bienfaits, qu'ils n'en étaient plus frappés.

Mais lorsque Jésus calme la mer, tance les vents,

alors au moins les apôtres n'auraient-ils pas dû se rassurer? Hélas! même à la vue du miracle, même en la compagnie du Fils de Dieu, ils montrent qu'ils sont gens de petite foi!

Quelques jours plus tard, dans une circonstance toute semblable, les apôtres dans une barque voient venir, au milieu des ténèbres, Jésus marchant sur les eaux; ils sont encore tellement effrayés que le Maître est obligé de leur dire :

— « C'est moi, n'ayez pas peur. »

Toujours le manque de foi.

Un autre jour, Jésus avance sur les eaux; Pierre, émerveillé, demande la faveur d'aller le rejoindre; le Sauveur lui répond :

— « Viens. »

Pierre descend sur la surface de la mer, mais bientôt le doute le saisit, et l'incrédule s'enfonce dans les flots. Toujours, toujours le manque de foi.

N'est-il pas étrange de voir ainsi défaillir la foi au milieu des témoignages de la bonté toute puissante de Dieu dans l'univers et dans l'Évangile? Aussi Jésus en fait-il un reproche aux apôtres.

— « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs, leur dit-il; comment n'avez-vous point de foi? Pourquoi as-tu douté? répète-t-il à Pierre. »

Et ce défaut de foi que nous blâmons, mes enfants, ne se retrouve-t-il pas en nous? avons-nous plus raison de douter que les apôtres? Depuis que nous vi-

vons, Dieu nous a-t-il abandonnés; avons-nous manqué de pain, de vêtements ou d'abri? Notre incrédulité n'est-elle pas de l'ingratitude? Remarquez que Jésus ne défend pas aux apôtres de ramer; il ne reproche pas à Pierre de descendre de la barque et de marcher; en un mot Dieu ne nous interdit pas d'agir, mais il nous défend de craindre; il veut que nous ayons confiance en lui et que nous soyons persuadés que, quoi qu'il arrive, fût-ce le naufrage, tout sera pour notre bien si nous nous confions en Celui qui a créé l'univers, qui conserve les hommes et ressuscite les morts.

Mes enfants, il faut l'avouer, si vous-mêmes étiez témoins d'un miracle, si par exemple à cette heure Jésus nous apparaissait dans les nues descendant sur cette terre, vous auriez peur! Pourquoi? Ou parce que vous avez commis des péchés, ou parce que vous désirez en commettre. Oh! si vous voulez rester dans le mal, vous avez bien raison d'avoir peur; ce n'est pas moi, c'est Satan qui pourrait vous rassurer, afin de mieux vous perdre. Mais si votre crainte vient de vos péchés passés, pourquoi donc n'écoutez-vous pas cette douce parole de Jésus : « C'est moi, c'est votre Sauveur, n'ayez point de crainte; venez à moi et vous trouverez le repos de vos âmes; mon sang est répandu pour la rémission des péchés de plusieurs? »

Ah! mes amis, si vous preniez ces paroles pour vous, pour vous-mêmes, certes, vous n'auriez pas

peur de celui qui s'est donné pour vous acquérir le pardon. Vous éprouveriez au contraire les doux effets de la reconnaissance, et vous deviendriez les serviteurs dévoués de Celui qui vous aurait sauvés. Oui, la reconnaissance, voilà ce que Dieu veut réveiller dans votre cœur; car ce mobile seul est à la fois pur, doux et tout puissant; il agit même sur les païens. Vous allez en juger.

Une ville d'Espagne était assiégée par les Romains. Un des principaux en sort pendant la nuit et vient se rendre à l'ennemi. Ses compatriotes pour le punir placent, sur la brèche de la muraille où les assiégeants doivent donner l'assaut le lendemain, la femme et les enfants du transfuge, afin qu'ils soient les premiers massacrés. Mais à cette vue le général romain, mis dans la nécessité de faire périr la famille de son nouvel allié, préféra abandonner le siège et se retira sans combattre. Les Espagnols, de leur côté, touchés de cette noble et généreuse conduite, mirent bas les armes et se rendirent au conquérant que jusqu'alors ils avaient repoussé.

Voilà l'effet de la générosité; elle produit la reconnaissance. Eh bien ! mes amis, vous étiez sur la brèche de l'enfer; Dieu, irrité de vos péchés, allait vous y précipiter, lorsque Jésus s'est placé entre vous et votre juge; il a calmé sa colère, en sacrifiant sa propre vie, et à cette heure, le juge irrité, transformé en père compatissant, vous ouvre ses bras et offre

son pardon. Ne l'accepterez-vous pas? Ne serez-vous pas émus de reconnaissance? Ne vous donnerez-vous pas à lui? Ah! si vous m'avez compris et si vous sentez vos fautes, je n'ai pas besoin d'insister plus longtemps!

Voici l'histoire d'un autre démoniaque. Mais comme nous avons déjà parlé sur ce sujet, nous n'en dirons ici que peu de mots. Légion est-il tourmenté par un démon ou seulement par une maladie? Si c'est par un démon, pourquoi ne voit-on plus de démoniaques de nos jours? Telle est la question qui se présente naturellement à l'esprit, et voici ce qu'on peut y répondre : Il ne suffit pas qu'une chose n'existe plus pour en conclure qu'elle n'a jamais existé; autrement on pourrait dire aujourd'hui : nous ne voyons plus de miracles, donc il n'y en a jamais existé. De même les Anciens auraient pu dire : deux hommes séparés par mille lieues de distance ne peuvent pas causer ensemble et se répondre dans la même minute, donc on ne le pourra jamais. Et cependant, de nos jours, le télégraphe électrique met en communication instantanée deux hommes placés aux deux bouts de l'univers!

Laissons donc le présent, et voyons ce que l'Évangile dit du passé.

Voici un homme qui se dit possédé de plusieurs démons; voici un peuple qui prétend avoir vu bien d'autres démoniaques. L'Évangéliste et Jésus eux-

mêmes parlent comme si le démon était là. Le Sauveur lui adresse la parole : « Sors de cet homme, » lui dit-il; « et il sortit, » ajoute saint Marc. Jésus et l'Évangéliste auraient-ils parlé de la sorte, si vraiment le démon n'eût pas été présent ?

— Oui, répondent quelques théologiens, tout cela pouvait avoir lieu sans qu'il y eût un démon dans cet homme. Ce récit nous prouve seulement qu'à cette époque on croyait aux possessions de l'homme par des esprits immondes. C'était alors une erreur générale. Il n'est pas étonnant que ce malade, ce fou la partageât. Si Jésus parle comme si le démon était là, c'est qu'en parlant autrement il n'aurait pas été compris. Les plus illustres savants se conforment au langage du vulgaire. Jamais Herschell, Arago, Humboldt, ne se sont avisés de dire : Notre hémisphère s'est incliné aujourd'hui sous l'astre du jour, à six heures du matin; mais ils ont toujours dit : Le soleil s'est levé ce matin à six heures. Et cependant Herschell, Arago et Humboldt savaient fort bien que ce n'est pas le soleil, mais la terre qui tourne. Pourquoi donc ont-ils ainsi parlé? Comme Jésus, pour se faire comprendre de la foule ignorante qui les écoutait. Si Jésus avait dit : Cet homme n'a pas de démon, mais une simple maladie, les Juifs ne l'auraient pas compris; ou peut-être encore auraient-ils répondu : Jésus nie les démons parce qu'il est un démon lui-même. Quant à l'Évangéliste, il ne dit pas ce qu'il pense, il raconte ce

qui s'est passé, et lors même qu'il serait établi que saint Marc croyait aux possessions, cela ne prouverait pas qu'elles aient eu lieu. Jésus n'a pas révélé à ses disciples tous les mystères du monde des esprits, il ne leur a donné que les lumières nécessaires à leur salut et à leur sanctification.

De ces deux opinions, quelle est la bonne? Mes amis, pour la première fois, je veux vous laisser juges. Si vous ne réussissez pas à choisir, vous apprendrez du moins une science bien rare; c'est de savoir dire : Je ne sais pas. Je ne sais pas si Légion était un malade, un démoniaque ou un fou. L'important, c'est de savoir que dans tous les cas Jésus l'a guéri miraculeusement.

Ici se présente une autre question. Pourquoi Jésus a-t-il permis à cet homme, fou ou démoniaque, de se jeter sur cette troupe de porceaux, en sorte que ces deux mille animaux ont péri? N'est-ce pas un grand dommage fait à leur propriétaire, et en cela Jésus n'a-t-il pas été injuste?

Non, mes amis. La loi de Moïse, qui était la loi du pays, défendait de se nourrir de la viande de porcs, malfaisante dans les pays chauds. La perte de ce troupeau n'était donc qu'une juste punition de désobéissance à la loi. Par exemple, vous avez entendu dire que les Européens vendent aux Chinois un poison agréable qu'on appelle opium. L'empereur du Céleste-Empire a interdit l'entrée de cette drogue dans

ses Etats, en sorte que la loi de Dieu et la loi des hommes se réunissent pour condamner ce commerce homicide. Eh bien! trouveriez-vous injuste que la foudre du ciel vint mettre le feu aux magasins qui contiennent ce poison? Non, sans doute; et vous seriez au contraire disposés à dire que c'est un châtiement mérité.

Il y a plus et mieux à dire. Ces animaux précipités dans le lac nagent dans tous les sens, abordent ou périssent sur divers points, et vont ainsi porter aux habitants des rives comme aux navigateurs au sein des flots, le premier éveil sur le miracle qui vient d'avoir lieu. Dès lors chacun s'informe de la cause de ce désastre, et chacun apprend que Jésus a fait un prodige. La curiosité s'élève, les peuplades accourent pour voir, entendre l'auteur du prodige, et Jésus les instruit à salut. Ainsi, des animaux immondes périssent, mais des âmes immortelles sont sauvées.

Le but de Jésus fut atteint pour l'homme guéri qui s'en alla raconter en Décapolis, la contrée des dix villes, les grandes choses qui lui avaient été faites; les gardiens des pourceaux, de leur côté, portèrent la nouvelle dans les environs, et ceux qui furent ainsi informés vinrent vers Jésus et furent saisis de crainte. Mais, hélas! alors comme aujourd'hui, les efforts du Sauveur pour les convertir ne réussirent pas auprès de tous ses auditeurs : bon nombre regrettèrent les pourceaux, bon nombre eurent peur d'un envoyé de

Dieu, et pour n'avoir rien à changer à leur vie, ils le prièrent de se retirer de leurs contrées. Oh ! comme cet endurcissement de cœur est triste ! Qu'il est pénible de voir des hommes préférer leurs jouissances pécheresses de quatre jours à la joie éternelle du salut dans la sainteté ! Oui, c'est un spectacle bien triste ; mais ce qui le serait plus encore, ce serait de voir ceux qui condamnent les Gadaréniens à les imiter ! Prenez donc garde, mes amis, de ne pas faire vous-mêmes ce que vous désapprouvez chez autrui.

Mais j'aime à croire qu'au lieu d'imiter les Gadaréniens, vous auriez volontiers fait comme l'homme guéri, vous auriez voulu accompagner Jésus dans ses voyages. C'est bien ; mais Jésus ne le lui a pas permis. Il a voulu qu'il allât raconter ailleurs ce qui lui était arrivé. Ainsi, mes enfants, il ne s'agit pas pour vous de choisir comment vous aimeriez le mieux servir le Seigneur, mais bien d'accepter la manière que lui-même a déjà choisie pour vous ; c'est de le servir où vous êtes, dès à présent, sans bruit, dans une profonde humilité.

Combien d'enfants qui disent : Oh ! quand je serai grand, je ferai du bien à tout le monde ! Quand je serai riche, je donnerai à tous les pauvres ! Quand je serai maître, je traiterai bien tous mes serviteurs. — C'est bien, mes amis ; mais en attendant que vous fassiez toutes ces choses quand vous serez grands, riches et maîtres, vous pouvez en accomplir de toutes aussi

grandes, enfants faibles et pauvres, en allant à l'école. Un exemple vous le fera comprendre.

Dans une Ecole du dimanche, tandis que le maître était occupé d'un côté, un jeune garçon s'amusait de l'autre à tourmenter sa petite sœur; il venait de la frapper sans motif de son poing fermé sur la tête. La jeune fille, souffrante et irritée, lève à son tour la main pour se venger. Au même instant le maître, qui avait entendu le coup donné par le frère, regarde la sœur, et comme pour la calmer, lui dit avec douceur : Marie! — L'enfant s'arrête indécise. Le maître lui répète encore avec un mélange de compassion et de bonté : « Marie! » La jeune fille sourit, mais tient toujours la main levée. Evidemment un combat se livrait dans son cœur entre la colère et le devoir. Enfin le maître ajoute : La Parole de Dieu dit : « Surmontez le mal par le bien ; » et aussitôt de son bras tendu, la petite fille entoure le cou de son frère et lui donne un baiser.

Voilà, mes enfants, une œuvre d'enfant, mais en même temps une œuvre magnanime. « Celui qui est maître de son cœur, a dit un grand roi, vaut mieux que celui qui prend des villes. » Tel est, mes amis, le genre d'œuvre que vous pouvez accomplir chaque jour.

DIXIÈME DIMANCHE.

MARC V, 21 à VI, 6.

Jésus étant repassé dans la barque à l'autre bord, une grande foule de peuple s'assembla auprès de lui, et il était près de la mer. Et un des chefs de la synagogue, nommé Jairus, vint, et l'ayant vu, il se jeta à ses pieds. Et il le pria instamment, disant : Ma petite fille est à l'extrémité; je te prie de venir lui imposer les mains, et elle sera guérie, et elle vivra. Et Jésus s'en alla avec lui; et il fut suivi d'une grande foule qui le pressait. Alors une femme, malade d'une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qui avait dépensé tout son bien sans en avoir reçu aucun soulagement, et qui était plutôt allée en empirant, ayant ouï parler de Jésus, vint dans la foule, par-derrière, et toucha son habit. Car elle disait : Si je touche seulement ses habits, je serai guérie. Et au même instant sa perte de sang s'arrêta; et elle sentit en son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers la foule, disant : Qui a touché mon habit? Et ses disciples lui dirent : Tu vois que la foule te presse, et tu dis : Qui est-ce qui m'a touché? Et il regardait tout autour, pour découvrir celle qui avait fait cela. Alors la femme effrayée et tremblante, sachant ce qui avait été fait en sa personne, vint et se jeta à ses pieds, et lui dit toute la vérité. Et Jésus lui dit : Ma fille, ta foi t'a sauvée; va-t'en en paix, et sois guérie de ta maladie.

Comme il parlait encore, des gens du chef de la synagogue vinrent lui dire : Ta fille est morte; ne donne pas davantage de peine au Maître. Aussitôt que Jésus eut ouï cela, il dit au chef de la synagogue : Ne crains point, crois seulement. Et il ne permit à personne de le suivre sinon à Pierre, à Jacques et à Jean, frère de Jacques. Etant arrivé à la maison du chef de la synagogue, il vit qu'on y faisait un grand bruit, et des gens qui pleuraient et qui jetaient de grands cris. Et étant entré, il leur dit : Pourquoi faites-vous ce bruit, et pourquoi pleurez-vous? Cette petite fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui; mais les ayant tous fait sortir, il prit le père et la mère de la jeune fille, et ceux qui étaient avec lui, et il entra dans le lieu où elle était couchée. Et l'ayant prise par la main, il lui dit : Thalita cumi; c'est-à-dire : Petite fille, lève-toi, je te le dis. Incontinent la petite fille se leva et se mit à marcher, car elle était âgée de douze ans. Et ils en furent dans un grand étonnement. Et il leur commanda fortement que personne ne le sût : et il dit qu'on donnât à manger à la fille. Jésus étant parti de là, vint en sa patrie, et ses disciples le suivirent. Et quand le sabbat fut venu, il commença à enseigner dans la synagogue; et plusieurs de ceux qui l'entendaient, s'étonnaient et disaient : D'où viennent toutes ces choses à cet homme? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et d'où vient que de si grands miracles se font par ses mains? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon? Ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? Et ils se scandalisaient à son sujet. Mais Jésus leur dit : Un prophète n'est méprisé que dans son pays, parmi ses parents et ceux de sa famille. Et il ne put faire là aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit quelque peu de malades, en leur imposant les mains. Et il s'étonnait de leur incrédulité; et il parcourut les bourgades des environs, en enseignant.

Voici l'histoire d'un enfant à peu près de votre

âge, malade comme vous l'avez été; bien-aimé de ses parents comme vous l'êtes, et morte comme un jour vous le serez; mais, ce qui vous intéresse plus encore, un enfant ressuscité comme vous devez vous relever sinon sur cette terre, du moins dans les cieux. Ecoutez donc avec attention une histoire qui est en quelque sorte la vôtre.

On vient prier Jésus de se rendre auprès d'une jeune fille malade; bien qu'elle soit près de sa fin, le Sauveur, en se hâtant, pourrait encore la trouver vivante. Mais non, Jésus ralentit sa marche pour entretenir une femme sur la route, et laisse ainsi mourir l'enfant qu'on lui demandait de guérir. Pourquoi? Ce n'est pas tout. Quand Jésus est arrivé et qu'il se propose de ressusciter celle qu'il aurait pu rétablir, il expulse de la chambre de la défunte tous les assistants, excepté les parents de l'enfant et trois de ses propres apôtres. Encore ici je dis pourquoi priver de la vue du prodige cette foule qui pleure la jeune fille et se rit de Jésus? Enfin pourquoi, quand l'enfant est rendu à la vie, Jésus défend-il d'en répandre la nouvelle? Cette conduite, en apparence étrange, s'explique par un sage principe que je vais faire ressortir du récit.

D'abord Jésus se retourne pour parler à la femme qui vient d'être guérie en touchant le vêtement du Sauveur, et que lui dit-il?

— Ta foi t'a sauvée.

Jésus ne s'arrêtait pas pour guérir cette femme, elle était guérie; il ne s'arrêtait pas pour connaître qui l'avait touché ou de quel mal cette personne avait été soulagée, car sans se retourner il sentit qu'une vertu curative était sortie de lui. Non; Jésus s'arrête uniquement pour dire à cette femme, en présence de ses apôtres et de la foule :

— Ma fille, ta foi t'a sauvée.

Ainsi, la foi de cette femme, voilà ce qui retarde Jésus sur la route, quand il aurait dû, ce nous semble, se hâter pour trouver l'enfant respirant encore.

Et pourquoi Jésus laisse-t-il à cette enfant le temps de mourir? Nous pouvons en juger par une autre histoire. Quand on vient annoncer au Sauveur que Lazare est malade, au lieu de se rendre immédiatement à Béthanie, il reste deux jours sur le point où il se trouve, laisse expirer son ami, et n'arrive que pour le ressusciter. Or nous voyons, par les détails du récit, que le but de cette résurrection était de fortifier la foi de ceux qui devaient en être témoins.

— Je me réjouis de ce que je n'étais pas là, dit Jésus aux apôtres, afin que vous croyiez.

Donc, de même que le Sauveur a laissé mourir Lazare pour augmenter la foi de ses disciples par la résurrection d'un mort, nous devons croire qu'il a laissé mourir cette jeune fille pour fortifier la foi de ses parents par la résurrection de leur enfant. Le

même principe, la nécessité de la foi en Jésus-Christ, explique donc aussi la mort de cette jeune fille.

Ensuite pourquoi Jésus expulse-t-il de la chambre funéraire la foule qui pleure sur la morte et se moque du Sauveur ? Précisément encore parce que ces pleurs comme ces moqueries montrent que cette foule ne croit pas en lui. Jairus qui est venu l'implorer n'est pas exclu ; Pierre, qui le regarde comme le Messie, n'est pas exclu ; Jean, qui se repose sur son sein, n'est pas exclu. La cause qui les fait admettre dans la chambre de la défunte, est la même qui fait repousser les moqueurs ; c'est toujours la nécessité de la foi en Jésus-Christ.

Enfin, pourquoi Jésus, après avoir opéré la résurrection, défend-il d'en répandre la nouvelle ? Par analogie avec tout ce qui précède, nous devons supposer que Jésus voulait que le privilège de connaître ce miracle ne fût accordé qu'à ceux qui avaient cru en Lui. En parler aux incrédules, ce n'était pas les porter à la foi, c'était plutôt leur faire haïr Jésus-Christ. On le vit bien à la résurrection de Lazare ; là aussi se trouvent des curieux venus chez Marthe et Marie pour les consoler, et au sépulcre pour pleurer avec elles ; ils sont témoins du miracle dans le cimetière public, d'où Jésus ne put pas les exclure comme d'une chambre privée. Eh bien ! crurent-ils après avoir vu le prodige ? Non ; ils allèrent le raconter aux phari-

siens, ennemis du Sauveur. De même, les curieux venus pour pleurer chez Jaïrus, auraient pu voir la résurrection de sa fille sans croire en Jésus-Christ. A plus forte raison en auraient-ils entendu parler sans se convertir. Eux aussi seraient allés narrer le miracle aux pharisiens ou bien, comme leur père en incrédulité, ils l'auraient attribué à la puissance de Satan.

Voilà donc tout ce récit, toutes ces difficultés expliqués par une seule pensée : la nécessité de la foi en Jésus-Christ. Les biens les plus précieux, la vie éternelle, le pardon des péchés, les vertus chrétiennes sont accordés à quiconque croit, se confie au Sauveur. Mais, remarquez-le, tous les biens qui nous sont promis et que je viens de nommer sont des biens spirituels. Nulle part Jésus ne dit : croyez en moi et je vous enrichirai, croyez en moi et je vous donnerai la santé. Non, mais il dit : Quiconque croit au Fils a la vie éternelle; et vous vous rappelez que lorsque Jésus vit la foi du paralytique, au lieu de le guérir, il commença par lui pardonner ses péchés. Retenez donc bien ceci, ce que Jésus offre à la foi, ce sont les biens spirituels : le pardon de nos fautes, les dons de son Esprit, enfin la vie éternelle. Cela vous explique pourquoi il y a tant de gens qui ne croient pas en Jésus-Christ, c'est que Jésus leur offre ce qu'ils ne veulent pas, et leur refuse ce qu'ils désirent. Oh! si Jésus leur avait promis non la grâce, mais de l'or, non la

vie dans le ciel, mais la vie sur la terre, soyez sûrs que tous ces incroyables auraient cru en Jésus-Christ. Si Jésus, au lieu de donner le pardon des péchés dans le passé, avait octroyé l'autorisation d'en commettre de nouveaux à l'avenir, tous les impénitents l'auraient pris pour Sauveur. Sachez-le donc, vous ne serez disposés à croire en Lui que lorsque vous aurez commencé par avoir horreur du mal, lorsque vous sentirez vos misères et que vous en gémirez comme le péager s'écriant : « O Dieu ! aie pitié de moi, pécheur. » Alors comme lui, sur l'heure, vous retournerez justifiés dans vos maisons.

Remarquez un détail de ce récit :

Après avoir ressuscité cette jeune fille, Jésus lui dit : « Lève-toi ; » aussitôt elle marche, et Jésus ordonne à ses parents de la faire manger.

Ainsi, après l'action de Jésus vient celle de l'enfant et celle des parents ; il faut qu'elle-même marche, mange, agisse enfin. Eh bien ! de même après avoir cru vous devez marcher, c'est-à-dire agir. Il ne suffit pas de dire je crois. La jeune fille ressuscitée n'est pas restée couchée sur son lit. Vous ne devez pas non plus vous reposer sur votre foi comme sur un oreiller de paresse. Si votre foi est réelle, elle agira. La foi vivante est comme un corps vivant ; la foi qui n'agit pas est morte, c'est un cadavre. C'est donc à ceci que vous reconnaîtrez que vous avez été pardonnés et sauvés par votre foi en Jésus-Christ : si

vous agissez pour Jésus-Christ, si vous l'aimez, si vous faites sa volonté, si vous l'imitiez.

Une femme qui pendant quelque temps avait suivi les instructions du missionnaire établi dans une contrée peuplée de sauvages, se présente un jour à lui pour obtenir le baptême. Après l'avoir questionnée sur sa foi, le pasteur lui dit : — Vous sentiriez-vous capable de renoncer à tous vos ornements pour l'amour de Christ? Péniblement frappée par ce coup inattendu, la femme d'abord ne répondit rien. Le missionnaire lui fit remarquer l'opposition qu'il y avait entre l'esprit de l'Évangile et la vanité du luxe. Elle regarda à plusieurs reprises à son brillant collier, finit par le saisir d'un air à la fois modeste et résolu, l'enleva de son cou et dit : « Oui, j'aime Christ plus que ceci. »

Eh bien ! mes amis, c'est à cela qu'on reconnaîtra si vous avez véritablement la foi en Jésus-Christ, si tous, mettant la main sur votre péché favori, vous l'arrachez de votre cœur et pouvez dire avec sincérité : j'aime Christ plus que ceci.

Après avoir vu ce que peut la foi, voyons ce que produit l'incrédulité; ce sera un moyen de confirmer ce que je viens de vous dire.

Jésus vient dans son pays au milieu de ses parents; il y enseigne le jour du sabbat avec cette même sagesse qui faisait dire à d'autres : « Jamais homme ne parla comme cet homme; » et cependant avec toute cette sagesse, cette grâce, cette autorité, les

cœurs lui restent fermés dans son propre pays et dans sa propre famille. Au lieu de l'admirer, on dit avec mépris : « Ce Jésus n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? » Et ces mêmes personnes, ces voisins, ces amis, ces parents qui se scandalisent de Jésus ont cependant vu ses prodiges et entendu ses discours. Comme cela nous montre bien que pour arriver à la foi il ne sert de rien d'être voisin, parent de ceux qui croient. Aussi Jésus dit-il : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, parmi ses parents et ceux de sa famille. » Les géants engendrent des géants, les nains engendrent des nains ; mais les croyants n'engendrent pas de croyants. La foi est un don de Dieu que tous peuvent également recevoir ; vous, mes enfants, aussi bien que les apôtres ; mais c'est un don que vous pouvez repousser aussi bien que les voisins du Sauveur.

Et voulez-vous savoir quelle fut la conséquence de ce refus de croire ? Ce fut d'empêcher Jésus de manifester sa puissance : « Il ne put faire là aucun miracle, est-il dit, à cause de leur incrédulité. » La foi provoque les prodiges, l'incrédulité les empêche ; ces deux faits se complètent l'un l'autre et établissent la même vérité. Peut-être êtes-vous étonnés que Jésus refuse des miracles en faveur de ceux qui en ont le plus besoin, les incrédules. Vous auriez raison, mes

enfants, si les miracles suffisaient pour donner la foi; mais les miracles sont impuissants à faire croire ceux qui ne veulent pas croire. Je vous l'ai déjà dit : plutôt que de céder à l'évidence, les pharisiens attribuèrent œux de Jésus à Satan.

La véritable cause de l'incrédulité, c'est la volonté; on ne veut pas être converti, parce qu'on ne veut pas faire le bien, et finalement la cause première de l'incrédulité, c'est l'amour du péché. Ah! si l'on pouvait voir tout ce qui se passe au fond du cœur des incrédules, on sentirait bien mieux la vanité des raisons qu'ils allèguent pour ne pas croire. L'un veut amasser de l'argent, et repousse l'Évangile parce qu'il condamne l'avarice; l'autre veut passer pour un grand esprit, et refuse d'accepter une religion qu'accepte le vulgaire. Mais tous sont misérables au fond de l'âme, et leurs souffrances dissimulées pendant leur vie se trahissent parfois, à leur mort, d'une manière effrayante. Voulez-vous savoir, par exemple, comment est mort le fameux incrédule Voltaire? Une petite anecdote va vous en donner une idée.

Il y a quelques années, un étranger tomba malade à Paris; son docteur lui recommanda une garde-malade. Il l'envoya chercher; mais avant de se décider à se rendre à son poste, cette femme posa cette question :

— La personne qu'il s'agit de soigner est-elle incrédule?

— Pourquoi cette demande ? lui répondit-on.

— Parce que, dit la garde-malade, je me suis promis de ne plus assister à la mort d'un impie.

— Et pour quelle raison ?

— J'ai soigné M. de Voltaire à son agonie, et je l'ai vu mourir. Oh ! c'était horrible. Ses cris, ses blasphèmes, tout me jetait la terreur dans l'âme, et rien au monde aujourd'hui ne me ferait accepter d'être de nouveau témoin d'un aussi épouvantable spectacle.

Voilà ce que le respectable évêque de Calcutta a entendu de la bouche même de la personne dont le père demandait des soins. Quel contraste présente une telle mort, par exemple, avec le martyr d'Etienne tombant sous une grêle de pierres, et disant pour ses bourreaux : « Seigneur ! ne leur impute point ce crime. »

Soyez-en sûrs, mes enfants, qu'ils le disent ou qu'ils ne le disent pas, les incrédules en mourant regrettent de n'avoir pas cru, et s'ils n'acceptent pas la foi à la dernière heure, c'est qu'ils pensent qu'il n'en est plus temps.

Oh ! chers amis, n'attendez pas, n'attendez pas, pour accepter Christ comme Sauveur, le jour où vous diriez vous-mêmes : il est trop tard !

ONZIÈME DIMANCHE.

MARC VI, 7 à 29.

Alors il appela les Douze, et il commença à les envoyer deux à deux, et leur donna pouvoir sur les esprits immondes; et il leur ordonna de ne rien prendre pour le chemin, sinon un bâton seulement; de n'avoir ni sac, ni pain, ni monnaie dans leur ceinture; mais de ne prendre que leurs souliers, et de ne porter pas deux habits. Il leur dit aussi : En quelque maison que vous entriez, demeurez-y jusqu'à ce que vous sortiez de ce lieu-là. Et lorsqu'il se trouvera des gens qui ne vous recevront pas, et qui ne vous écouteront pas, en parlant de là, secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. Je vous dis en vérité, que ceux de Sodome et de Gomorrhe seront traités moins rigoureusement au jour du jugement que cette ville-là. Etant donc partis, ils prêchèrent qu'on s'amendât; et ils chassèrent plusieurs démons, et oignirent d'huile plusieurs malades, et ils les guérirent. Or, le roi Hérode entendit parler de Jésus, car son nom était fort célèbre, et il dit : Ce Jean qui baptisait est ressuscité d'entre les morts; c'est pour cela que les puissances du ciel agissent en lui. D'autres disaient : C'est Elie; et d'autres disaient : C'est un prophète, ou un homme semblable aux prophètes. Mais Hérode en ayant ouï parler dit : C'est ce Jean que j'ai fait décapiter; il est ressuscité d'entre les morts. Car Hérode avait envoyé prendre Jean, et l'avait fait lier dans la prison, à cause d'Hérodias, femme de Philippe, son frère, parce

qu'il l'avait épousée. Car Jean disait à Hérode : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. C'est pourquoi Hérodiadès lui en voulait, et elle désirait de le faire mourir, mais elle ne pouvait en venir à bout; parce qu'Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint; il le considérait; il faisait même beaucoup de choses selon ses avis, et il l'écoutait avec plaisir. Mais un jour vint à propos, auquel Hérode faisait le festin du jour de sa naissance aux grands de sa cour, aux officiers de ses troupes et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiadès étant entrée et ayant dansé, et ayant plu à Hérode et à ceux qui étaient à table avec lui, le roi dit à la jeune fille : Demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai. Et il le lui jura, disant : Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, jusqu'à la moitié de mon royaume. Et étant sortie, elle dit à sa mère : Que demanderai-je ? Et sa mère lui dit : Demande la tête de Jean-Baptiste. Et étant incontinent rentrée avec empressement vers le roi, elle lui fit sa demande, et lui dit : Je voudrais que tout-à-l'heure tu me donnasses, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. Et le roi en fut fort triste; cependant, à cause du serment qu'il avait fait, et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la refuser. Et il envoya incontinent un de ses gardes, et lui commanda d'apporter la tête de Jean. Le garde y alla et lui coupa la tête dans la prison; et l'ayant apportée dans un bassin, il la donna à la jeune fille, et la jeune fille la présenta à sa mère. Et les disciples de Jean l'ayant appris, vinrent et emportèrent son corps, et le mirent dans un sépulcre.

Jusqu'ici les douze apôtres ont suivi Jésus, contemplé ses miracles, écouté ses discours; ils peuvent maintenant aller eux-mêmes publier partout la bonne nouvelle du salut que leur Maître leur a fait connaître. Jésus les envoie donc en mission. Mais remarquez la tendre précaution qu'il prend de donner à chacun un

compagnon, en les envoyant deux à deux. Si chacun des douze était parti seul, il risquait de succomber devant les difficultés, telles que la froideur du monde, les séductions du mal, le découragement de l'insuccès. Mais Jésus, comme son Père, sait qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, il donne donc à chacun de ses envoyés un compagnon. Deux à deux ils se sentiront plus forts : l'un confirmera ce que dira l'autre ; celui-ci relèvera le courage de son ami abattu ou tenté. Ils se raconteront mutuellement ce qu'ils auront senti et pensé ; ils se conseilleront et agiront en commun. Les joies et les peines seront partagées, et, par une heureuse dispensation de notre nature, partager les joies, c'est les doubler, partager les peines, c'est les alléger. Etant deux, ils apprendront à s'aimer ; or s'aimer, c'est la fin de la loi, c'est le but de l'Évangile.

Jésus donne à ses envoyés le pouvoir de chasser les démons, et plus loin nous voyons les disciples chasser les démons et guérir les malades, ce qui pourrait nous faire croire que ces deux expressions désignent un même fait. Remarquez que le pouvoir de faire des prodiges, exercé par Jésus et donné aux apôtres, a toujours pour résultat de soulager ceux qui souffrent, tandis que les faux prodiges racontés dans d'autres livres, ont pour but d'étonner le lecteur. Cette différence témoigne bien de la divinité de l'Évangile.

On a remarqué que tandis que Jésus, dans le récit

de saint Matthieu, défend à ses apôtres allant en mission de ne prendre aucunes provisions ni d'or, ni d'argent, ni de bâton, ni de souliers; dans celui de saint Marc il ordonne de prendre souliers et bâton. Mais cette différence n'est qu'apparente, on peut avoir un bâton et une paire de souliers sans avoir provisions ni de l'un ni des autres, et c'est précisément la pensée qui se trouve dans les deux Evangélistes : N'ayez avec vous que le strict nécessaire.

En interdisant à ses apôtres d'amasser des biens d'aucune espèce, Jésus avait probablement plusieurs buts ; d'abord, en se présentant pauvres, les apôtres montraient plus clairement qu'ils n'usaient d'aucunes ressources terrestres pour faire des disciples à leur Maître ; ils donnaient ensuite aux convertis l'occasion d'exercer envers eux la charité, et enfin ils se débarrassaient eux-mêmes des soins absorbants des richesses ; ils étaient ainsi à l'abri de l'avarice, de l'orgueil, et, sentant mieux leur dépendance du Seigneur, ils avaient plus d'occasion d'exercer et de fortifier leur foi. — Avez-vous manqué de rien ? leur dit Jésus au retour de ces missions. — De rien, répondent-ils ; et cependant ils étaient partis sans provisions. C'était pour eux un bien doux sentiment que celui d'avoir été soutenus, non par leur argent, mais par Dieu. C'est ainsi que la pauvreté enrichit le chrétien d'une confiance plus précieuse que l'or.

En arrivant dans une ville, les apôtres devaient

faire de deux choses l'une : rester dans la première maison où ils étaient entrés, si cette ville accueillait bien leur enseignement ; se retirer si on ne les recevait pas favorablement. Ces deux ordres sont dictés par le même esprit, bien qu'ils soient en apparence différents. Quand le salut est accepté dans une maison, l'hospitalité, même prolongée pour celui qui l'a fait connaître, ne peut pas peser sur le cœur de celui qui vient d'être sauvé. Comment l'élu de Dieu regretterait-il de donner quelques bouchées de pain à l'apôtre qui vient de lui annoncer la vie éternelle ? Non, Jésus sait que la conversion ouvre l'âme au dévouement, et il veut laisser à l'hôte converti l'occasion de témoigner sa reconnaissance. Mais quant à la ville dont pas un seul habitant ne veut écouter l'Évangile, il en est tout autrement, Jésus ne veut pas que ses disciples insistent, importunent ; il désire laisser libres même ses adversaires : l'Évangile ne s'impose pas, il se présente ; l'homme a la triste force de le repousser ! Les apôtres devaient offrir un dernier avertissement en sortant de la ville, en secouant la poussière de leurs pieds, comme pour dire : nous n'emportons rien de vous, pas même la poudre de vos rues ; mais rappelez-vous qu'au dernier jour vous aurez à gémir d'avoir refusé le salut.

Mes enfants, c'est une pensée bien sérieuse que celle-ci : Dieu n'importune personne, ne force personne ; tous sont libres de refuser sa grâce ; et après

nous l'avoir offerte un certain nombre de fois, si nous persistons dans notre endurcissement, Jésus secoue la poussière de ses pieds contre nous, et, quoiqu'il nous laisse jouir de ce monde, cela n'empêche pas qu'un jour nous puissions être condamnés.

Mes amis, tandis que vous êtes jeunes, n'endurcissez pas vos cœurs. Sachez que la conversion d'un vieillard est beaucoup plus rare que celle d'un enfant, et que d'ailleurs il y a bien des enfants qui ne seront jamais vieillards!

Mais pourquoi Sodome et Gomorrhe, villes infâmes, seront-elles traitées moins rigoureusement au dernier jour que les villes qui auront simplement refusé d'écouter les apôtres? Parce que Sodome et Gomorrhe n'avaient pas reçu les mêmes avertissements, vu les mêmes miracles ni même entendu parler du Sauveur. Chacun est jugé selon les lumières qu'il a reçues. Combien donc nous, venus beaucoup plus tard, nous, enseignés chaque jour depuis des années, nous, témoins de la conversion du monde et même des païens, combien plus avons-nous reçu de secours et de lumières que les villes parcourues par les apôtres, et ainsi combien plus sévèrement serons-nous traités au jugement si nous ne nous convertissons pas aujourd'hui!

En effet, c'est à cela que se réduisait l'œuvre des apôtres en mission : *Ils prêchaient qu'on se convertît.* Ils ne perdaient pas leur temps à traiter de petites

questions curieuses, amusantes ; ils voulaient qu'on se tournât vers Dieu, qu'on changeât de vie à l'ouïe de cette bonne nouvelle : Jésus est venu pour vous sauver, vous qui étiez perdus.

Ainsi, mes enfants, vous ne devez pas non plus perdre votre temps à étudier des questions curieuses, mais uniquement la grande question de votre conversion ; et si vous examinez dans ce moment avec moi les petits détails de l'Évangile, ce doit être pour les ramener toujours à votre conversion. Eh ! que vous servirait-il de savoir s'il y eut jamais des démoniaques dans ce monde, si vous devenez vous-mêmes la proie des démons dans l'éternité ? Que vous servirait-il de savoir si Jésus reviendra un jour sur la terre pour y régner, si après avoir passé votre vie à discuter sur sa seconde venue, vous oubliez qu'il n'em mènera avec lui dans le ciel que les convertis sanctifiés ? La science théologique vous servira-t-elle beaucoup dans les ténèbres sous les grincements de dents ? Non, mes enfants, croyez en Jésus votre Sauveur, vivez purement ; en un mot, convertissez-vous, et tout le reste vous sera donné par-dessus.

A cette heure, ce n'est plus Jésus seul qui parcourt la Galilée, opérant des miracles ; ce sont aussi ses douze apôtres qui, partis deux à deux et se dirigeant de divers côtés, guérissent les malades, prêchent l'Évangile, et portent ainsi au loin la renommée de leur Maître. Parmi leurs auditeurs, les uns se disent :

« Ce Jésus est Elie; » les autres : « C'est un prophète, ou comme un prophète ; » et enfin le roi Hérode dit : « Non, c'est Jean-Baptiste que j'ai fait décapiter et qui est ressuscité des morts. » Remarquez cette diversité d'opinions ; cependant bien qu'ils eussent en quelque sorte épuisé les suppositions, aucun n'a rencontré la vérité, personne n'a dit c'est le Messie. Pourquoi cela ? La parole d'Hérode va nous l'expliquer. Hérode a fait mourir un innocent; depuis lors la pensée de son crime l'accompagne partout, et dès que survient quelque événement extraordinaire, ce grand coupable y voit la main de Dieu levée pour le châtier. Certes, si Jean-Baptiste fût mort naturellement, Hérode ne l'eût jamais supposé ressuscité. Hérode fait donc une supposition en rapport avec les pensées qui occupent habituellement son esprit. Nous pouvons juger des autres par lui : ces Juifs étaient probablement préoccupés, l'un d'Elie, parce que son retour avait été prédit, l'autre de Moïse, parce qu'il était le plus grand des serviteurs de Dieu, et ainsi de suite chacun donnait à Jésus précisément le nom auquel il songeait déjà. Aussi chacun se trompait.

C'est là, mes amis, un précieux avertissement. Nous aussi nous risquons de juger de tout ce qui se passe dans le monde et de tout ce qui se trouve dans la Bible, par ce qui se trouve dans notre propre esprit. Nous avons, plus ou moins, la sotte prétention de ramener ce que nous ignorons à la mesure de ce que

nous savons, et plutôt que de suspendre notre jugement, nous expliquons les plus grands mystères à la lueur de notre ignorance.

Cependant à côté de tous ces hommes qui se trompent, il en est un qui trouve la vérité, c'est l'apôtre Pierre qui dit à Jésus :

— « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. »

Eh bien ! Pierre, découvrant la vérité, vient à l'appui de ce que je vous ai dit, que par lui-même l'homme est incapable de savoir qui est Jésus-Christ, car le Sauveur répond à l'apôtre :

— « Simon, ce n'est ni la chair ni le sang, c'est-à-dire ce n'est ni toi ni aucun homme qui ta révélé cela; mais c'est mon Père qui est aux cieux. »

Il n'y a donc que Dieu, mes enfants, qui puisse nous faire connaître la vérité en religion. Tenons-nous donc en garde contre nos propres pensées et contre toutes les vaines suppositions qui nous viennent des hommes, allons à la source unique de la vérité, à Dieu qui nous instruira par son Esprit et par sa Parole. Pour cela prions notre Père céleste, et lisons son Evangile.

Mais la supposition d'Hérode mérite une attention particulière. Le roi pense que ce Jean qu'il a fait mourir est ressuscité. Comme cela nous montre bien la force d'une conscience bourrelée de remords ! Voilà un homme à qui tout le monde obéit dans une vaste contrée; qu'il commande un meurtre ou un festin, il

trouve des mains pour le servir ; qu'il appelle auprès de lui les grands seigneurs ou la femme d'un monarque, femme et seigneurs arrivent ; tout se plie à ses désirs, tout, excepté sa conscience !

En vain fête, danse, banquet, se renouvellent dans son palais, rien ne peut effacer de sa mémoire ce sanglant souvenir. Le glaive qui a tranché la tête de Jean-Baptiste déchire le cœur d'Hérode ; non pendant une minute dans un cachot, mais pendant des années, à table, sur sa couche, sur son trône, partout. Le remords le poursuit jusqu'à le rendre fou et lui faire dire : Ce Jésus, c'est Jean ; ce vivant, c'est un mort ressuscité. Oh ! mes enfants, quel horrible supplice que celui d'une conscience écrasée sous le poids du péché ! C'est bien là le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point dans la vie à venir, mais qui peut mourir et s'éteindre dans celle-ci par notre repentir sincère et le pardon de Jésus-Christ.

En m'écoutant à cette heure, mes amis, vous pensez sans doute qu'il y a une grande distance entre vous, jeunes enfants, et Hérode, meurtrier. Mais prenez-y garde, Hérode Antipas, à votre âge, aurait également pu se dire : Quelle distance entre moi et mon père qui fit mourir les innocents de Bethléem ! Et cependant, plus tard, Antipas en vint non-seulement à décapiter Jean-Baptiste, mais encore à chercher la mort de Jésus et à se moquer du Sauveur. Comment le jeune enfant qui avait peut-être frémi à la

pensée du massacre de Bethléem, a-t-il pu en venir à l'imiter? C'est par une pente insensible sur laquelle il suffit de se placer pour glisser jusqu'au fond. Vous allez en juger. Suivez Hérode pendant la journée qu'il termine par un crime.

Le matin il ordonne une grande fête, convoque à sa table seigneurs, capitaines et principaux de la Galilée. Tout cela paraît bien permis; mais là se trouve déjà le piège de la sensualité. Le festin commence, on apporte des mets nombreux et délicats, des boissons variées et enivrantes. Sans doute chacun pourrait choisir ce qui convient le mieux à son appétit, mais chacun veut goûter à tout, et l'ivresse s'en suit. A cette heure on pourrait encore quitter la salle, mais une jeune fille entre, elle danse et les convives en sont ravis. Le roi lui-même, le roi le premier laisse échapper une parole qui ne trahit que trop bien l'effet des boissons :

— Jeune fille, s'écrie-t-il, demande tout ce que tu voudras, je te donnerai jusqu'à la moitié de mon royaume!

Cette parole légère signifiait sans doute je t'accorderai des bijoux, des habits précieux pour orner ta gracieuse personne. Mais la jeune fille conseillée par sa mère coupable, demande la tête de Jean-Baptiste! Horreur! Le roi devrait, pourrait refuser sans doute. Mais il a promis jusqu'à la moitié de son royaume, promis avec serment et en présence des grands de la

nation. S'il ne tient pas sa parole, personne ne comptera sur lui à l'avenir.

Voilà ce que pense le roi, ivre de danse et de boissons; il fait un signe d'acquiescement, et la tête tranchée est apportée sur un plat comme un mets de la table! Voilà le crime auquel peut conduire une pente qui est invisible quand on la regarde du sommet où l'on pense se maintenir, mais qui épouvante quand on relève la tête de l'abîme où l'on est tombé.

Mes enfants, n'avez-vous jamais remarqué que sur une grande route une côte paraît douce à celui qui la descend, et rude à celui qui la remonte? Telle est la fidèle image du mal : à la descente on ne s'en aperçoit pas, on glisse naturellement, sans effort. Parvenu au fond de la vallée, on s'épouvante à la seule pensée de remonter.

Ecoutez une autre comparaison. Posez au sommet de cette pente une boule, poussez-la légèrement; elle se met en route avec peine; mais bientôt son mouvement s'accélère et finit par devenir si rapide que vous seriez incapables de courir vous-mêmes assez vite pour aller l'arrêter. Si elle rencontre un obstacle, elle bondit, retombe et roule toujours plus furieuse, jusqu'à ce qu'elle arrive au fond, souillée de boue et meurtrie des pierres du chemin. Si le globe est de verre, il vole en éclats et disparaît. Telle est notre âme sur la pente du péché. D'abord nous abordons le mal avec timidité; bientôt nous nous familiarisons

avec sa pensée, nous y portons la main; le démon nous saisit et nous entraîne; nous allons toujours, toujours plus vite, et comme nous sommes aussi fragiles que le verre, nous arrivons brisés au fond! Que faire donc pour éviter une catastrophe inévitable une fois sur cette pente? Tout simplement ne pas y mettre le pied!

Pour échapper au crime, fuyons même une mauvaise pensée; le crime c'est le fruit amer, et la pensée c'est la semence; pour arriver de la semence au fruit, il ne faut que du temps; entre le désir et la faute, il ne faut pas toujours, comme à Hérode, une journée entière!

D'ailleurs, ne vous y trompez pas, on s'habitue au mal, la conscience se durcit, et l'on fini par n'être même plus accessible au repentir.

Gibbs, fameux pirate de l'Amérique du Sud, avant de monter sur l'échafaud avoua que son premier meurtre lui avait coûté d'horribles remords et que pendant un temps il lui semblait avoir le feu de l'enfer allumé dans son sein. Mais, après des années de brigandage, il en vint à massacrer un équipage sans le moindre scrupule, et à dormir paisiblement, comme un enfant dans son berceau, sur les cadavres de ses victimes! Oh! n'attendez pas cet horrible moment, et dès aujourd'hui jetez-vous dans les bras de Jésus pour être pardonnés et sauvés.

DOUZIÈME DIMANCHE.

MARC VI, 30 à 56.

Les apôtres se rassemblèrent auprès de Jésus, et lui racontèrent tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : Venez-vous-en à l'écart, dans un lieu retiré, et prenez un peu de repos. Car il allait et venait tant de monde qu'ils n'avaient pas même le temps de manger. Ils s'en allèrent donc dans une barque, à l'écart et dans un lieu retiré. Mais le peuple les ayant vus partir, plusieurs le reconnurent; et ils y accoururent par terre, de toutes les villes, et ils arrivèrent avant eux, et s'assemblèrent auprès de lui. Alors Jésus étant sorti, vit là une grande multitude; et il fut touché de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger; et il se mit à leur enseigner plusieurs choses. Et comme il était déjà tard, ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : Ce lieu est désert, et il est déjà tard; renvoie-les, afin qu'ils aillent dans les villages et dans les bourgs des environs, et qu'ils s'achètent du pain; car ils n'ont rien à manger? Et il leur dit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. Ils lui répondirent : Irions-nous acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger? Et il leur dit : Combien avez-vous de pains? Allez et regardez. Et l'ayant vu, ils dirent : Nous en avons cinq et deux poissons. Alors il leur commanda de les faire tous asseoir en diverses troupes sur l'herbe verte. Et ils s'assirent par rangées, par centaines et par cinquantaines.

Et Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il rendit grâces et rompit les pains, et il les donna à ses disciples, afin qu'ils les missent devant eux; il leur distribua aussi à tous les deux poissons. Et tous en mangèrent et furent rassasiés; et on emporta douze paniers pleins des morceaux de pain et quelque reste des poissons. Or ceux qui avaient mangé de ces pains étaient environ cinq mille hommes. Aussitôt après, il obligea ses disciples d'entrer dans la barque, et de passer avant lui de l'autre côté de la mer, vers Bethsaïde, pendant qu'il congédierait le peuple. Et quand il l'eut congédié, il s'en alla sur la montagne pour prier. Le soir étant venu, la barque était au milieu de la mer, et il était seul à terre. Et il vit qu'ils avaient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur était contraire; et environ la quatrième veille de la nuit il vint à eux marchant sur la mer; et il voulait les devancer. Mais quand ils le virent marchant sur la mer, ils crurent que c'était un fantôme, et ils s'écrièrent. Car ils le voyaient tous et ils furent troublés; mais aussitôt il leur parla et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez point de peur. Alors il monta dans la barque vers eux, et le vent cessa; et ils furent encore plus dans l'étonnement et dans l'admiration. Car ils n'avaient pas fait assez d'attention au miracle des pains, parce que leur esprit était appesanti. Et quand ils eurent traversé la mer, ils vinrent en la contrée de Génésareth, et ils abordèrent. Et dès qu'ils furent sortis de la barque, ceux du lieu le reconnurent. Et ils coururent dans toute cette contrée, et commencèrent à apporter de tous côtés sur de petits lits ceux qui étaient malades, partout où ils entendaient dire qu'il était. Et en quelque lieu qu'il entrât, dans les bourgs, ou dans les villes, ou dans les villages, on mettait les malades dans les places publiques, et on le priait qu'au moins ils pussent toucher le bord de son habit; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

Après avoir parcouru la contrée deux à deux en prêchant l'Évangile, les douze apôtres se réunissent et viennent raconter à leur Maître ce qu'ils ont fait et enseigné. Remarquez la tendresse de Jésus; il leur dit aussitôt :

— « Venez-vous-en à l'écart, dans un lieu retiré, et vous reposez un peu. »

Jésus, comme son Père qui nous a donné le repos du septième jour, veut donc qu'après une longue fatigue nous nous reposions un peu.

Vous admettez cela sans peine, mes enfants; mais remarquez que Jésus dit « un peu! » non pas longtemps mais « un peu. » Remarquez ensuite qu'il ne conduit pas ses apôtres prendre ce repos dans un lieu de distraction ou de délices, mais dans un désert où rien ne risque de distraire l'âme, d'énerver le courage, d'éveiller les sens. Enfin observez quelles provisions ils emportent pour eux tous : « cinq pains et deux poissons! » Certes, il n'y avait pas là la nourriture succulente du festin d'Hérode. Aussi n'y eut-il à la suite du repas ni la danse de Salomé, ni le crime du roi. Au reste, ce repos était bien légitime, car les apôtres, harcelés par le peuple venu pour entendre Jésus, n'avaient pas même le temps de manger.

Mes amis, quand vous serez tellement occupés que vous n'en aurez pas le temps de prendre vos repas,

alors, comme les apôtres, vous aurez le droit de vous reposer « un peu. »

Jésus et les apôtres entrent donc dans une nacelle et traversent le lac de Génésareth. Mais le peuple, qui jusque-là les avait entourés, s'apercevant qu'ils sont partis et ne pouvant les suivre par la même voie, s'élançe de toutes parts, tourne l'extrémité du lac, et court avec un tel empressement qu'il arrive à pied sur l'autre rive avant Jésus et les apôtres partis dans la nacelle; en sorte que le Sauveur, en débarquant, au lieu d'être dans un lieu désert, se trouve entouré de cinq mille personnes. La foule veut voir ses miracles, entendre ses discours, contempler sa personne ; et tumultueuse, elle se presse autour de lui. Jésus n'est pas moins tendre pour ces étrangers que pour ses disciples : « Il est ému de compassion envers eux, » nous est-il dit. Ah ! c'est qu'il n'y a pas d'étranger sur la terre pour Jésus; il s'intéresse au passant comme à son compagnon de voyage; aux mendiants sur la route comme aux prophètes sur le Thabor. Passants et mendiants ont des âmes immortelles; cela suffit à Celui qui est venu sauver précisément ceux qui étaient perdus. Certes, si le pieux roi David eût encore été sur la terre à côté du péager se frappant la poitrine, ce n'est pas au roi triomphant, c'est au pécheur pénitent que Jésus eût tendu la main.

Aussi le Sauveur, à la vue de la foule pauvre, ignorante, délaissée, qu'il compare à un troupeau sans

conducteur, oublie qu'il est venu dans ce lieu retiré pour prendre du repos, et il se met à enseigner. Il le fait même si longtemps que la nuit survient et qu'il faut songer à se retirer, ne fût-ce que pour aller prendre un repas dans les villages d'alentour. Les apôtres engagent leur Maître à congédier l'assemblée, mais Jésus leur répond :

— « Donnez-leur à manger. »

Remarquez bien cet ordre donné aux apôtres; remarquez aussi qu'en effet Jésus, ayant terminé ses enseignements, aurait pu renvoyer ses auditeurs chercher de la nourriture, et alors vous comprendrez mieux le but du miracle qui va s'opérer.

Jésus dit aux apôtres d'apporter toutes leurs provisions; ceux-ci arrivent avec cinq pains et deux poissons; les cinq mille auditeurs s'assoient sur l'herbe par bandes de cinquante et de cent; ces quelques miettes de nourriture leur sont distribuées; et, ô prodige! ces pains, ces poissons se multiplient dans les mains du Sauveur et sous les yeux de la foule.

Evidemment ce que Jésus voulait, ce n'était pas tant de satisfaire leur faim par ces aliments que de fortifier leur foi par la vue de ce miracle. Tous venaient d'entendre ses discours, leurs cœurs en étaient déjà échauffés, leurs esprits éclairés; mais au moment de la séparation, comme clôture de son entretien, le divin Prédicateur veut frapper un grand coup, empreindre profondément dans les âmes ce qu'il vient

de dire; mettre le cachet de la divinité sur la lettre qu'il vient de déposer dans leur mémoire, et alors il opère un prodige éclatant. Cette multiplication des pains n'a donc pas pour but d'étonner les esprits, ni même en première ligne de nourrir les corps; mais avant tout de sauver les âmes! Rien n'est petit dans l'histoire de Jésus-Christ; tout y grandit à la mesure de l'éternité.

Tel est le caractère des miracles de Jésus, c'est de viser au salut des âmes. Pour mieux sentir cette vérité, mettez en présence de ces prodiges ceux que l'Eglise romaine s'est toujours plu à fabriquer. Par exemple, celui-ci, que Luther nous raconte :

« J'ai vu, dit le grand Réformateur, dans le monastère Isenach, une statue de la vierge Marie portant l'enfant Jésus. Quand un fidèle se présentait, l'enfant détournait les yeux vers sa mère. Si le suppliant déposait une offrande, l'enfant ramenait son regard sur lui; et s'il promettait de donner encore, le petit Jésus ouvrait les bras comme pour le recevoir, et les tenait ainsi en croix. »

Vous l'avez deviné, cette statue était creuse, des rouages faisaient mouvoir ses membres, et les moines poussaient les ressorts!

Règle générale : Jésus donne, donne tout, et le miracle et le salut; tandis que les faux miracles aboutissent toujours à quelque paiement.

Mais ce qui peut d'abord paraître étrange, c'est que

Celui qui vient de multiplier les pains ordonne après le repas d'en ramasser les débris. Serait-ce pour les utiliser? Oui, sans doute; mais c'est aussi pour donner à la foule une leçon d'économie. Jésus consent bien à faire des miracles quand ils sont nécessaires, mais il ne permet pas qu'on les lui impose; il veut que chacun déploie toute son énergie, comme s'il était seul chargé de pourvoir à ses besoins. Voyez ce qu'il arriverait si Dieu fournissait ainsi chaque jour à notre nourriture, à notre vêtement, sans que nous eussions à lever seulement le petit doigt : le laboureur ne retournerait pas la terre, le tisserand ne tramerait pas nos habits, le maçon ne bâtirait pas nos demeures; et comme nous n'aurions besoin de rien, nous ne songerions pas à nous instruire; nous serions comme les bêtes brutes dans les bois. Si les souffrances qui nous menacent de toutes parts suffisent à peine pour surmonter notre paresse naturelle, que serait-ce s'il n'y avait pour nous ni souffrances ni nécessités dans une complète inaction? Ce n'est pas tout. Si le pain, le vêtement, l'habitation, si toutes les choses indispensables à la vie nous étaient données toutes préparées et en abondance, nous tomberions bien vite dans l'intempérance et nous ruinerions notre corps dans les plaisirs sensuels qui ne coûteraient rien. Nous serions au-dessous de la brute qui n'a pas nos passions. Nous passerions nos loisirs en occupations vaines, en disputes d'amour-

propre, comme, hélas! nous n'en voyons déjà que trop d'exemples chez ceux que la fortune laisse désoccupés.

Oui, il est bon que Dieu nous oblige au travail, à l'économie, c'est le seul moyen de développer nos facultés. C'est donc pour notre plus grand bien que Dieu nous oblige à travailler.

Je pourrais vous faire remarquer ici que Jésus, capable de faire de tels miracles, se retire cependant pour prier Dieu; je devrais aussi vous parler de sa marche sur les eaux; mais comme j'ai déjà traité les mêmes sujets dans ce qui précède, je préfère, pour éviter les répétitions, passer aux versets suivants.

Quand Jésus est remonté dans la barque et que les flots tumultueux se sont calmés en sa présence, les apôtres s'étonnent de ce nouveau prodige, « car, nous dit l'Évangéliste, ils n'avaient pas bien fait réflexion au miracle des pains, parce que leurs cœurs étaient stupides. » Voilà une accusation bien grave contre les apôtres : leurs cœurs étaient stupides! Et ce n'est pas un de leurs adversaires qui porte cette accusation, c'est au contraire leur ami, saint Marc l'Évangéliste, qui même, dit-on, écrivit sous la direction de l'apôtre Pierre; nous avons ainsi un bel exemple de la naïveté des écrivains sacrés; des hommes assez sincères pour nous dire du mal d'eux-mêmes sont dignes d'être crus quand ils nous disent du bien de Jésus-Christ.

Remarquez que l'Évangéliste ne dit pas : *esprits*

stupidés, mais *cœurs stupides*. En effet, les yeux des apôtres ont vu, leurs mains ont touché le miracle ; mais le miracle n'a pas touché leurs cœurs. Ils n'ont pas été moralement changés ; la confiance en Jésus n'avait pas pénétré dans leur âme, et quand ils sont sur les flots agités, ils ont peur ! Vous voyez que la foi n'entre pas par les sens, ne s'adresse pas à l'intelligence ; la foi en Jésus-Christ est un sentiment. Si votre cœur est ouvert, vous croirez ; si votre cœur est fermé, vous ne croirez pas, alors même que vous verriez une nouvelle multiplication des pains.

Mais ce n'est pas assez de savoir que nous croyons du cœur et non pas de l'esprit ; il faudrait aussi savoir ce qui empêche le cœur de croire. Demandons-le à Jésus-Christ.

Dans une circonstance toute semblable, c'est-à-dire quand les apôtres avaient en quelque sorte oublié, non-seulement une première multiplication des pains, mais encore une seconde, Jésus les appelle « gens de petite foi. » Qu'ont-ils fait pour mériter ce nom ? Ils se sont imaginé que Jésus voulait leur reprocher l'oubli du pain ordinaire, tandis qu'il désirait les prémunir contre la doctrine des pharisiens. Ainsi leurs pensées étaient tournées vers les choses matérielles, quand elles auraient dû s'élever aux choses spirituelles. Voilà donc ce qui empêche les cœurs de croire, c'est de s'occuper de la terre plus volontiers que du ciel.

Une autre fois Jésus dit aux deux disciples d'Emaüs gémissant sur la mort du Sauveur qu'ils ne veulent pas croire ressuscité :

— « Cœurs tardifs à croire. »

Pourquoi les apôtres avaient-ils tant de peine à croire que Jésus, mort sur la croix, fût le Messie promis? Pour la même raison. C'est-à-dire qu'ils s'étaient persuadé selon leurs désirs que le Messie serait leur roi sur la terre et qu'il rendrait leur nation triomphante de leurs ennemis, lorsqu'ils auraient dû porter leurs pensées à la hauteur d'un Messie qui règne dans les cieux, qui triomphe de leurs passions, d'un Messie dont « le règne n'est pas de ce monde » et qui n'est roi ici bas que pour « rendre témoignage à la vérité. » Encore ici donc ce qui empêche les disciples de croire comme ils l'auraient dû en Jésus-Christ, c'est toujours parce que leurs désirs, leurs affections sont tournés vers la terre et non vers les cieux, vers le monde matériel et non vers le monde des esprits. Ainsi nos goûts charnels, voilà finalement ce qui nous empêche de croire, et non pas le manque de miracles. Chaque année, Dieu multiplie les pains sur nos champs en tirant d'abondantes moissons de quelques grains de semence, et malgré ce miracle permanent, combien n'y a-t-il pas d'incrédules dans la foule de ceux mêmes que ce prodige nourrit ! Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui méprisent, blasphèment et nient le Dieu qui les a créés et qui les conserve !

N'est-il pas évident que ce n'est pas la manifestation de la main divine qui fait défaut pour convaincre leur esprit? Sans doute, et s'ils ne croient pas, c'est que leur cœur est stupide, et il est stupide à l'égard du ciel, parce qu'il aime la terre; il ne comprend pas Dieu, parce que ses pensées sont tournées vers les hommes. Vous voyez ici une nouvelle preuve de ce que je vous ai déjà dit : l'incrédulité est coupable parce qu'elle prend sa source dans l'amour du péché. Naimbana, prince nègre, venu en Angleterre à la fin du siècle dernier, y fut converti à l'Évangile. On lui demanda un jour quelle était sa principale raison pour admettre la divinité de la Bible. Écoutez sa candide réponse :

— « Quand j'ai vu, dit-il, que tous les hommes de bien s'occupaient de ce livre et l'estimaient comme divin, tandis que tous les méchants le dédaignaient, je me suis senti convaincu dès lors que la Bible était en effet ce que les hommes de bien la nommaient, c'est-à-dire la Parole de Dieu. Les méchants avaient de bonnes raisons pour se persuader le contraire. »

TREIZIÈME DIMANCHE.

MARC VII, 1 à 23.

Alors des pharisiens et quelques scribes, qui étaient venus de Jérusalem, s'assemblèrent vers Jésus. Et voyant que quelques-uns de ses disciples prenaient leur repas avec des mains souillées, c'est-à-dire qui n'avaient pas été lavées, il les en blâmaient. Car les pharisiens et tous les Juifs ne mangent point sans se laver les mains jusqu'au coude, gardant en cela la tradition des anciens; et lorsqu'ils reviennent des places publiques, ils ne mangent point non plus sans s'être lavés. Il y a aussi beaucoup d'autres choses qu'ils ont reçues pour les observer, comme de laver les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain et les lits. Là-dessus les pharisiens et les scribes lui demandèrent : D'où vient que tes disciples ne suivent pas la tradition des anciens, et qu'ils prennent leur repas sans se laver les mains ? Il leur répondit : Hypocrites, c'est de vous qu'Esaië a prophétisé, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres; mais leur cœur est bien éloigné de moi. Mais c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. Car en abandonnant le commandement de Dieu, vous observez la tradition des hommes, lavant les pots et les coupes, et faisant beaucoup d'autres choses semblables. Il leur dit aussi : Vous annulez fort bien le commandement de Dieu, pour garder votre tradition. Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère; et : Que celui qui maudira son père ou sa mère soit puni de

mort. Mais vous, vous dites : Si quelqu'un dit à son père ou à sa mère : Tout ce dont je pourrais t'assister est corban, c'est-à-dire un don consacré à Dieu, vous ne lui permettez plus de rien faire pour son père ou pour sa mère; et vous anéantissez ainsi la Parole de Dieu par votre tradition, que vous avez établie; et vous faites beaucoup d'autres choses semblables. Alors ayant appelé toute la multitude, il leur dit : Ecoutez-moi tous et comprenez ceci : Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans lui ne le peut souiller; mais ce qui sort de lui, voilà ce qui souille l'homme. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre qu'il entende. Quand il fut entré dans la maison après s'être retiré d'avec la multitude, ses disciples l'interrogèrent sur cette parabole. Et il leur dit : Etes-vous aussi sans intelligence? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui entre de dehors dans l'homme ne le peut souiller? Parce que cela n'entre pas dans son cœur, mais qu'il va au ventre, et qu'il sort aux lieux secrets avec tout ce que les aliments ont d'impur. Il leur disait donc : Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. Car du dedans, c'est-à-dire du cœur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les larcins, les mauvais moyens pour avoir le bien d'autrui, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'œil envieux, la médisance, la fierté, la folie. Tous ces vices sortent du dedans et souillent l'homme.

Au milieu de ces foules accourues de toutes parts pour voir Jésus, écouter ses discours, contempler ses prodiges et profiter de ses guérisons miraculeuses, se trouvaient des pharisiens et des scribes, c'est-à-dire des Juifs religieux et savants, venus de Jérusalem pour juger ce nouveau docteur. Ils en avaient si souvent entendu parler dans le peuple, qu'ils se décidèrent



Vous offrez des sacrifices... (p. 175.)

enfin à faire ce voyage. Ils s'attendent sans doute à trouver en Jésus et ses apôtres des saints, des prophètes, des docteurs selon leurs propres idées. Or leurs notions de sainteté étaient celles-ci : Pour être saint il faut, avant de prendre son repas, avoir bien soin de se laver les mains et les bras jusqu'aux coudes ! pour être saint il faut, quand on revient du marché, rincer ses pots, ses plats, ses ustensiles de ménage, et ainsi du reste. Vous comprenez quel est l'étonnement de ces pharisiens et de ces scribes, lorsque croyant rencontrer de tels saints, ils trouvent dans Jésus et ses apôtres des hommes qui se mettent à table avec des péagers, gens du bas peuple ; des hommes qui ne jeûnent pas quand ils ont faim ; des hommes enfin qui ne se lavent pas les coudes toutes les fois qu'ils ont à prendre un repas. Les apôtres arrivent, fatigués d'un long voyage, leurs forces sont épuisées ; ils rompent le pain, et ne se lavent pas les mains ! Quel crime ! Aussi les pharisiens en sont-ils scandalisés !

— « Hypocrites, leur dit alors Jésus, vous honorez le Seigneur de vos lèvres, mais votre cœur est loin de lui. Vous suivez les règles inventées par les hommes, et vous négligez la loi de Dieu. Vous dites à votre père ou à votre mère dans le besoin : « Corban, corban ; » c'est-à-dire ce que tu me demandes est déjà consacré, et vous vous croyez dès lors dispensés de secourir vos parents. Vous offrez des sacrifices de menthe et de

cumin sur l'autel du Seigneur, et vous négligez la miséricorde envers vos frères.

Pour bien saisir la portée de cette réponse de Jésus, il faut connaître l'étrange moyen que les anciens docteurs juifs avaient imaginé pour se dispenser de rendre un service. Ils avaient posé en règle que tout objet consacré à Dieu ne pouvait être donné à personne, mais on pouvait le garder soi-même un jour, un mois, un an, indéfiniment. Ainsi on avait le droit de dire : Je consacre ma maison à Dieu, mais je ne la céderai qu'après ma mort. Les docteurs venus à la suite des anciens avaient perfectionné cette doctrine; ils disaient : Puisqu'on peut livrer plus tard l'objet consacré aujourd'hui, on a le droit de le garder aussi longtemps qu'on en aura besoin, et si l'on en a toujours besoin on le gardera toujours. Il suffira de dire : Cet objet est consacré, il est *corban*, pour se dispenser de le donner à personne et le garder légitimement soi-même. Mon père et ma mère, nus et affamés, viennent-ils me demander un vêtement et de la nourriture? Je me contente de leur répondre en leur montrant le manteau suspendu dans ma chambre et le pain posé sur ma table : ce manteau est *corban*, ce pain est *corban*, je ne peux vous les donner; « allez-vous-en en paix, chauffez-vous et vous rassasiez; » il ne m'est plus permis de rien faire pour vous!

Voilà les hypocrites qui se lavaient religieusement

les mains. Vous comprenez maintenant pourquoi ils étaient si scrupuleux dans l'observation de la loi, c'est qu'ils avaient commencé par ôter de cette loi tout ce qui leur était incommode ou tout qui leur imposait un sacrifice, pour y substituer ce qui leur était facile ou ne leur coûtait rien. C'est ainsi qu'ils observaient le sabbat pour se reposer, mais non pour le sanctifier; ainsi qu'ils inscrivaient sur leurs fronts des passages de la loi, qu'ils violaient dans leur conduite; ils élevaient de magnifiques tombeaux aux prophètes morts et désormais incapables de leurs vices; mais ils faisaient mourir les prophètes vivants qui les poursuivaient de leurs menaçantes prédictions. Ils nettoyaient leurs coupes, non leurs cœurs; ils prononçaient de longues prières, mais dépouillaient les pauvres; ils payaient la dîme de la menthe et du cumin, herbes chétives de leurs jardins, afin de pouvoir dire dans le temple : Je donne la dîme de mes biens ! Et ainsi leurs mesquines aumônes justifiaient à leurs yeux leurs orgueilleuses prétentions devant Dieu et leur mépris des autres hommes. Vous le voyez ici, ces pharisiens, fiers d'avoir les mains lavées, dédaignent les apôtres opérant des miracles !

Après leur avoir reproché leur hypocrisie, Jésus appelle la foule et lui dit : « Ecoutez-moi et comprenez ceci : ce n'est pas ce qui entre dans l'homme, mais ce qui en sort qui le souille. »

A mon tour, mes enfants, je vous dis : Comprenez

bien ceci : ce qui entre en nous étant matériel, ne peut souiller notre âme qui est esprit ; or cette âme c'est nous-mêmes. Une tache d'encre ou de boue peut tomber sur notre corps, mais elle ne peut se communiquer à notre cœur et se mêler à nos sentiments. Je ne serais pas étonné si vous partagiez l'erreur des pharisiens, car le formalisme est de tous les siècles et de tous les temps. On le retrouve même chez ceux qui se disent disciples de la religion qui est tout esprit.

Un jour, un berger napolitain accourt vers son confesseur et lui dit :

— Mon père, ayez pitié d'un misérable pécheur !

— Quel est votre crime ? répond le prêtre.

— J'étais occupé, reprend le grand coupable, à battre du beurre, lorsqu'une goutte de petit lait jaillit dans ma bouche entr'ouverte, et involontairement je l'avale en plein carême ! Oh ! donnez, donnez-moi vite l'absolution !

— Mais n'avez-vous aucune autre faute à vous reprocher ?

— Aucune, mon père.

— Cependant je sais que bien des vols et des meurtres sont journellement commis dans vos montagnes, et j'ai quelque raison de croire que vous-même n'y êtes pas étranger ?

— Sans doute, répond le berger si scrupuleux sur la goutte de lait entrée dans son corps, sans doute j'ai tué et volé comme les autres ; mais, chez nous,

tout le monde en fait autant, ce n'est pas un crime, je n'ai pas besoin d'en faire la confession.

Voilà, mes enfants, où peut conduire le pharisaïsme de tous les temps ; bien différent est l'Évangile qui s'inquiète peu de la souillure des mains, mais beaucoup de celle de l'âme. Jésus lui-même a fait de la boue, et de sa main il en a oint les yeux d'un aveugle. Mais, ce qui souille l'homme, c'est la convoitise du mal, parce que la convoitise sort de nous : c'est notre œuvre propre, c'est nous-mêmes. Ainsi la souillure n'entre pas en nous, mais elle en sort sous forme de médisance, de mensonge, de larcin, d'avarice et d'impureté.

Tout cela veut-il dire qu'il ne faille pas s'inquiéter des souillures du corps, qu'il soit inutile, par exemple, de se laver les mains ? Non, sans doute ; une telle conclusion serait celle d'un paresseux. Cela signifie-t-il que nous puissions mettre dans notre corps en surabondance nourriture et boisson ? Pas davantage, car la gourmandise et l'ivrognerie sont des vices ; mais voici la portée de ces paroles : avant tout nous devons tenir compte des motifs qui nous inspirent ; s'ils sont vraiment purs, les actions qui en découleront ne sauraient nous souiller, alors même que nous mangerions sans nous laver les mains. Si nos motifs sont mauvais, les actions sont mauvaises, alors même qu'elles consisteraient à distribuer tous nos biens aux pauvres. C'est au cœur que Dieu regarde,

c'est au cœur que nous devons regarder. Voilà la doctrine que Jésus enseigne ici à ses apôtres.

La doctrine des pharisiens, celle qui tient compte des actes sans s'informer des intentions, s'appelle formalisme, parce qu'elle se contente de la forme et ne s'inquiète pas du fond ; mais n'allez pas croire que le formalisme soit un travers particulier aux pharisiens de jadis, qui se lavaient les mains jusqu'au coude, non plus qu'aux Napolitains d'aujourd'hui, qui font maigre en carême. Non, ce travers se retrouve même chez les protestants qui sur leurs genoux marmottent des prières en pensant à autre chose ; qui vont à l'église par habitude, fréquentent l'École du dimanche par imitation, donnent aux pauvres par vanité, lisent leur Bible par acquit de conscience. Mais tout en récitant leurs prières, en allant à l'église, en faisant des aumônes, ces formalistes petits ou grands restent dans le péché, ils s'aveuglent eux-mêmes et pensent racheter le mal réel par le simulacre du bien.

Je vous en donnerai un terrible exemple que j'ai lu récemment dans le compte-rendu des tribunaux. Ce fait est donc complètement vrai ; la meilleure garantie de son exactitude, c'est que le coupable lui-même l'a raconté. Ce malheureux avait tué sa femme ; mais comme sa victime respirait encore, il s'assit sur elle pour l'étouffer, et tout en restant là le temps nécessaire à l'accomplissement de son crime, cet horri-

ble formaliste récitait des prières pour le salut de l'âme de celle qu'il assassinait ! Voilà la triste extrémité ou le formalisme peut conduire !

Mais je ne veux pas finir par une aussi triste histoire; et puisque je vous ai parlé des enfants juifs qui, au lieu de secourir leurs parents dans la misère, se contentaient de prononcer le mot *corban*, je vais opposer à cette indigne conduite la conduite honorable d'un enfant chrétien.

Un ancien négociant qui, après avoir fait sa fortune en Amérique, était revenu vivre à Amsterdam, monte un jour sur un bâtiment chargé de *rédemptionnistes* pour se procurer un serviteur. Je dois vous dire d'abord qu'on appelle ainsi des personnes qui vendent pour une certaine somme quelques années de leur temps. Un trafiquant les embarque gratuitement en Europe, les transporte aux Etats-Unis, et là les dépose entre les mains d'un maître qui les fait travailler jusqu'à ce qu'ils aient payé leurs frais de voyage. Vous comprenez qu'une telle condition est bien triste, et qu'il n'y a que les plus misérables habitants de l'Allemagne et de l'Irlande qui soient réduits à l'accepter. Sur le bâtiment où notre ex-négociant venait choisir un serviteur, se trouvait parmi ces rédemptionnistes un vieillard et sa femme, dont l'aspect triste et sérieux fixa son attention. Il les questionna, fut satisfait de leurs réponses, les engagea pour ses domestiques et vint avec eux devant le ca-

pitaine pour passer l'acte qui devait lier les deux parties.

— Votre nom ? dit le capitaine au vieillard.

— Pierre Bauman, répondit le mari.

— Votre lieu de naissance ?

— Nuremberg.

— Quoi ! dit le riche négociant, seriez-vous le père de Julius Bauman, parti de Nuremberg pour l'Amérique il y a quarante ans ?

— Je le suis.

— Eh bien ! moi, je suis votre enfant.

Et l'enfant millionnaire se jeta dans les bras du vieillard indigent; il n'en sortit que pour tomber dans ceux de sa pauvre mère, et il emmena les deux, non comme ses domestiques, mais comme ses bienheureux parents, partager son bien-être et jouir de son affection. Voilà, mes enfants, l'amour d'un fils chrétien.

Mais un souvenir en réveille un autre, et avant de clore je veux vous raconter une autre histoire qui vous montrera que les parents n'aiment pas moins leurs enfants perdus que les enfants qui les retrouvent n'aiment leurs parents.

Pendant une guerre entre les Anglais et les Indiens au Canada, ces derniers enlevèrent un jour un certain nombre d'enfants. Quelques années plus tard, le parti anglais fondit sur les habitations indiennes et délivra les petits prisonniers. Les colons venus à la

suite de l'armée s'empressèrent de choisir chacun son enfant parmi ceux retrouvés ; mais une mère wurtembergeoise ne pouvait découvrir sa fille. Désespérée, elle s'adresse au colonel qui lui suggère un ingénieux moyen.

— Ne pouvez-vous, lui dit-il, réveiller quelques souvenirs d'enfance dans la mémoire de votre fille ?

— Oui, dit la mère, je lui chantais souvent une hymne qu'elle n'a peut-être pas oubliée.

— Chantez-la, dit l'officier, devant le groupe de ces enfants, et si le vôtre s'y trouve, peut-être donnera-t-il quelque signe de son souvenir.

La mère chanta. A peine avait-elle commencé, qu'une jeune fille se dressa dans la foule. La femme continua, l'enfant tendit l'oreille, s'élança vers la chanteuse, et acheva dans ses bras la strophe que la Wurtembergeoise avait commencée.

Voilà bien la mère ; le temps, l'absence, rien n'affaiblit son amour, elle aime encore l'enfant qu'elle a cru mort !

QUATORZIÈME DIMANCHE.

MARC VII, 24 à 37.

Puis étant parti de là, il s'en alla aux frontières de Tyr et de Sidon; et étant entré dans une maison, il ne voulait pas que personne le sût; mais il ne put être caché. Car une femme, dont la fille était possédée d'un esprit immonde, ayant ouï parler de lui, vint et se jeta à ses pieds. Cette femme était grecque, syrophénicienne de nation; et elle le pria de chasser le démon hors de sa fille. Et Jésus lui dit : Laisse premièrement rassasier les enfants : car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. Mais elle répondit et lui dit : Il est vrai, Seigneur; cependant les petits chiens mangent sous la table, des miettes du pain des enfants. Alors il lui dit : A cause de cette parole, va-t'en; le démon est sorti de ta fille. Et étant de retour dans sa maison, elle trouva que le démon était sorti de sa fille, et qu'elle était couchée sur le lit. Et Jésus, étant parti des quartiers de Tyr et de Sidon, vint près de la mer de Galilée, traversant le pays de Décapolis. Et on lui amena un homme sourd qui avait la parole empêchée, et on le pria de lui imposer les mains. Et l'ayant tiré de la foule à part, il lui mit les doigts dans les oreilles; et ayant pris de sa salive, il lui en toucha la langue. Puis levant les yeux au ciel, il soupira et dit : Ephphatah, c'est-à-dire ouvre-toi. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, et sa langue fut déliée, et il parlait sans peine. Et Jésus leur défendit de le dire à qui que ce fût; mais plus il le leur défendait

plus ils le publiaient. Et frappés d'étonnement, ils disaient : Il a bien fait toutes choses; il fait ouïr les sourds et parler les muets.

Cette seconde moitié du chapitre VII commence et finit par deux faits analogues : d'abord Jésus se retire dans une maison et ne veut pas qu'on le sache ; ensuite il guérit des malades et demande le secret. Pourquoi ce mystère dans les deux cas? Mes enfants, la réponse la plus prudente serait de dire : Je n'en sais rien ; mais comme elle ne vous satisferait guère, je vais essayer de vous en donner une autre. Toutefois, laissez-moi vous dire qu'il faut apprendre parfois à passer sur quelques lignes sans bien les comprendre.

La Bible ne dit pas tout, elle s'arrête à l'essentiel; et comme il n'importe pas à notre salut de savoir pourquoi Jésus a voulu garder le silence sur sa demeure et sur quelques-uns de ses miracles, l'Évangéliste ne nous l'a pas dit. Cependant, tâchons de le découvrir.

Nous avons déjà vu le Maître emmener ses disciples, fatigués de visites incessantes, dans un désert pour y prendre du repos ; nous l'avons vu sur le bord du lac de Génésareth monter sur une barque et se tenir à distance du rivage pour échapper aux auditeurs qui le pressent de toutes parts. Enfin, dans d'autres passages, nous l'avons retrouvé poursuivi par les malades,

et obligé de prendre des mesures pour se procurer quelques heures de solitude. Ici de même Jésus se réfugie sur les frontières dans une maison étrangère, à l'abri de ses compatriotes, tout simplement pour y obtenir un repos mieux assuré.

Vers la fin du chapitre le même motif explique une conduite semblable. Le Sauveur, toujours suivi du peuple, se rend à la prière de ceux qui lui amènent un sourd ; il le guérit. Mais comme ce nouveau prodige divulgué risque d'augmenter la foule déjà grosse de trois mille personnes attachées à ses pas depuis trois jours, Jésus recommande le silence aux spectateurs. Mais laissons ces détails pour étudier un sujet plus important, la conduite du Seigneur envers la femme Syrophénicienne.

Cette histoire est rapportée dans l'Évangile selon saint Matthieu, mais avec plus de détails ; vous ferez donc bien de la lire aussi dans cet Évangéliste, au chapitre XV, verset 22.

Pour bien comprendre ce qui va se passer, rappelez-vous que cette femme est étrangère à la nation juive, et que Jésus, bien que son œuvre dût s'étendre plus tard à tous les peuples par le ministère de ses apôtres, ne veut s'adresser lui-même, pour le moment, qu'aux enfants d'Israël, auxquels seuls il avait été promis et envoyé. Rappelez-vous aussi que les fils d'Abraham avaient un souverain mépris pour les gentils, et vous apprécierez mieux la vivacité du

sentiment qui amène et soutient la Syrophénicienne auprès de Jésus.

Cette femme est déjà pleine de tristesse pour les terribles souffrances qui torturent sa fille. Elle se met en voyage, ajoute la fatigue au chagrin, et quand elle pense toucher au but, les apôtres la repoussent rudement et demandent à leur Maître de la chasser pour mettre fin à ses importunités. Cet affront venant à l'heure de la fatigue et du chagrin, était bien propre à la décourager; et cependant cette païenne persévère, disant : « Seigneur, aie pitié de moi. »

A cette humble demande, Jésus répond : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. » Ainsi, le Sauveur semble partager le dédain des apôtres et repousser cette étrangère. Pauvre femme ! elle n'a donc plus qu'à se retirer confuse ? Eh bien, non ! elle persiste, se jette à genoux, adore Jésus, et, sans se lasser, répète : « Seigneur, Seigneur, assiste-moi ! » Nouveau refus, refus outrageant. « Non, dit Jésus, je n'enlèverai pas le pain aux enfants pour le jeter aux petits chiens ! » Quel coup de foudre ! tu es un chien ! et elle, sans se plaindre, sans se relever, répond oui ; mais au moins les chiens ramassent les miettes qui tombent sous la table de leurs maîtres.

Oh ! quelle admirable persévérance dans la foi, quelle profonde humilité. Cette femme n'est rien, c'est vrai ; elle n'a droit à rien, c'est vrai, et c'est précisément de sa nullité qu'elle se fait un argument !

C'est parce qu'elle n'est rien qu'elle demande à Celui qui est tout ; c'est parce qu'elle n'a point de droit qu'elle implore une grâce ; ce n'est pas sur ses titres de mère, de femme, qu'elle s'appuie ; elle se repose uniquement sur l'immense bonté de Jésus. Elle y compte si fortement que lorsqu'il paraît la repousser elle ne veut pas croire à cette répulsion ; elle ne veut pas croire que Jésus puisse rien refuser de bon pour toujours, ou plutôt, sans chercher l'explication de ces paroles dures, elle attend avec assurance la faveur qu'elle vient demander. Il n'y a chez elle ni lutte, ni honte, ni crainte ; elle a commencé, elle persévère à travers toutes les apparences contraires, pleinement persuadée que Jésus ne peut pas, ne veut pas la renvoyer sans l'exaucer ; elle semble dire avec David : « Lors même que tu me tuerais, je ne cesserais pas d'espérer en toi. »

Son sentiment de confiance en Celui qui ne renvoyait jamais personne désespéré, ne la trompait pas. Jésus, comme vaincu par ses instances, mais en réalité après avoir ainsi amené cette femme à manifester devant la foule juive ce qui se passait en elle, Jésus lui répond : « O femme ! ta foi est grande, qu'il te soit fait selon que tu souhaites. »

Vous le voyez, mes enfants, Jésus ne se dément pas : ce qu'il approuve chez cette femme, c'est ce qu'il a réclamé tour-à-tour de ses disciples, du lépreux, du paralytique, de Jaïrus, de tous ceux qu'il

a rencontrés; c'est une foi vive en sa puissance, une confiance sans bornes en sa bonté. Vous pourrez lui demander les meilleures choses; ou plutôt pourvu que vous lui demandiez les meilleures choses, vous êtes assurés de les obtenir. Ne lui demandez pas la terre, mais le ciel, et vous l'obtiendrez; ne lui demandez pas quelques années de vie, mais l'éternité, et vous l'obtiendrez; ne lui demandez ni des biens périssables, ni les plaisirs passagers, mais votre pardon, votre salut; demandez-lui le Saint-Esprit même, et vous l'obtiendrez. Oui, demander avec foi, mais en même temps demander les meilleures choses, voilà le moyen assuré d'être toujours exaucé.

J'ai déjà, dans ce qui précède, insisté sur la nécessité de la foi en Jésus-Christ, mais peut-être n'ai-je pas encore été compris. Il y a des personnes, surtout des enfants, qui s'imaginent que pourvu qu'on prie avec foi, Dieu est obligé de tout accorder. Non, il n'en est pas ainsi. Dieu n'accorde que les choses bonnes, et même je pourrais dire que les meilleures. Supposez que cette femme eût demandé à Jésus la mort de sa fille, croyez-vous que Jésus l'eût exaucée? Certainement non! Supposez qu'un enfant, dans son ignorance, demande un serpent pour nourriture, son père lui donnerait-il le reptile venimeux? Certainement non; mais il exaucera et dépassera sa prière en lui donnant un poisson.

Eh bien! voilà précisément ce que Dieu fait à notre

égard, mes chers amis. Quand dans notre ignorance nous lui demandons la richesse, la santé, le succès, Dieu qui sait que richesse, santé, succès sont de véritables serpents qui nous communiquent le venin de l'orgueil, de la sensualité, de la paresse, nous les refuse; mais nous les refuse pour nous donner à chacun ce qui nous convient le mieux. Si vraiment nous avons confiance en Lui, laissons-le diriger lui-même notre vie, il ne suffit pas de croire qu'il peut nous donner, mais aussi qu'il veut nous donner ce qui nous est salutaire. Il n'y a qu'un seul bien qui soit toujours bien, un seul que le Seigneur ne refuse jamais, un seul que nous puissions réclamer à coup sûr. C'est celui qu'implora Salomon, c'est celui que nous offre Jésus, enfin c'est celui dont un apôtre dit : « Dieu le donne à tous libéralement. » Voulez-vous savoir quel est ce bien qu'on est toujours sûr d'obtenir ? C'est la sagesse, ou, comme Jésus l'appelle, le Saint-Esprit. Et voulez-vous savoir pourquoi cependant on obtient si rarement ce don que Dieu ne refuse jamais ? C'est parce qu'on ne le demande pas. Voyez vous-mêmes ce qui vous arrive : vous rappelez-vous avoir jamais demandé à Dieu la sagesse ou le Saint-Esprit ? Si vous l'avez fait, c'est parce que quelqu'un vous a dicté vos paroles ; mais de votre propre mouvement je doute fort que vous ayez jamais prié pour l'obtenir. Ne soyez donc pas surpris si Dieu ne vous a pas exaucés.

Toutefois, je reconnais qu'il y a des enfants et même

de grands enfants qui implorent de Dieu de bonnes choses sans les recevoir. Pourquoi Dieu les leur refuse-t-il? Une courte histoire vous le fera comprendre.

Une jeune fille s'était fait remarquer à l'école pour savoir toujours bien ses leçons. Un jour, une de ses compagnes lui demande comment elle s'y prenait pour réciter ainsi sans faute. — Je prie Dieu, dit la bonne élève.

Le lendemain, la questionneuse pria Dieu de lui faire savoir parfaitement sa grammaire ; mais, hélas ! elle la récita plus mal que jamais. Elle vint s'en plaindre à son amie. — Au lieu de lire mon livre, lui dit-elle, j'ai prié Dieu, et en arrivant à l'école je ne savais rien. — Oh ! je le crois bien, dit la pieuse élève. Moi je prie et j'étudie aussi. Je demande à Dieu de bénir mon travail et non de m'en dispenser.

Voilà, mes jeunes amis, comment beaucoup d'enfants, petits et grands, prient Dieu, c'est pour s'épargner une peine, peut-être pour s'assurer un plaisir. Ils demandent bien la sagesse ; mais comme le dit saint Jacques, c'est afin de satisfaire à leurs fantaisies.

Après cette guérison de la jeune Syrophénicienne, Jésus vient en opérer une non moins miraculeuse dans la contrée nommée Décapolis : il guérit un sourd et muet. Mes enfants, vous êtes-vous demandé pourquoi le mutisme et la surdité sont souvent réunis chez la même personne : c'est que le sourd de naissance, n'ayant jamais entendu parler, n'a pas pu l'appren-

dre. Ainsi c'est souvent la surdité qui produit le mutisme. Cependant il est dit dans notre récit que le lien de la langue de cet homme se délia, comme s'il y avait jusqu'alors un nœud qui l'empêchât de se mouvoir. Vous voyez par cet exemple qu'il faut s'attacher plus au sens qu'aux mots; cela est vrai de la Parole de Dieu comme de toute autre parole. Ainsi l'on dit en français d'un enfant que ses jambes sont nouées; et quand il est guéri, qu'elles se sont dénouées; avez-vous jamais pensé que cela voulût dire qu'il y avait des cordes à ses genoux? Non, sans doute. Eh bien! donnez à l'Évangéliste la liberté que vous prenez vous-mêmes; permettez-lui d'employer des figures pour rendre sa pensée, et sous la lettre n'étouffez pas l'esprit.

Mais pourquoi Jésus tira-t-il cet homme à part de la foule? Pourquoi lui mit-il les doigts dans les oreilles? Pourquoi lui toucha-t-il la langue de son doigt mouillé de salive? Cet attouchement était-il nécessaire à la guérison? Non sans doute, puisque Jésus venait de guérir la jeune Syrophénicienne sans la voir ni l'approcher. Si Jésus tire le sourd de la foule, c'est pour fixer l'attention de ceux qui l'entourent; s'il touche ses oreilles et sa langue, c'est pour désigner les points sur lesquels il veut agir; enfin, pour montrer que la guérison est bien le résultat de sa volonté, Jésus dit à haute voix: « Ephphatah, ouvre-toi. » tout cela n'avait donc d'autre but que de constater le

miracle et de porter ceux qui y étaient préparés à croire au Sauveur. Supposez que Jésus n'eût ni touché le malade, ni donné l'ordre à la parole de sortir, et que le muet eût parlé sans y être provoqué par aucun signe extérieur de la part du Sauveur, sans doute tous auraient vu là un prodige, mais personne ne l'eût attribué à son véritable auteur. Vous voyez donc que cet attouchement, inutile pour l'opération miraculeuse, était nécessaire à la foi de ceux qui en étaient témoins.

C'est ainsi, mes enfants, que bien de petits détails de la Bible peuvent paraître étranges au premier abord et devenir tout simples après un peu de réflexion. Ne vous pressez donc jamais de prononcer sur ce qui vous étonne; attendez, pensez, priez, et si après tout cela vous ne comprenez pas encore, n'en soyez pas trop étonnés, car il est tout naturel qu'il reste pour nous quelques ombres dans un abîme contenant Dieu et l'éternité, et où les anges eux-mêmes ne voient pas jusqu'au fond. L'Évangile n'éclaircit pas pour nous tous les mystères, mais il nous apprend tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour que nous soyons sauvés. Ceux qui n'ont pas lu ce livre en savent bien moins que nous sur la religion; les plus grands philosophes ont avoué leur ignorance sur les points les plus élémentaires. On raconte que Simonide, poète de l'antiquité, interrogé par le roi de Syracuse sur la nature de Dieu, prit tout un jour pour y réfléchir. Le lendemain, au lieu de répondre,

il demanda un délai de deux jours, ensuite de quatre, de huit, jusqu'à ce que le monarque étonné le pria de lui expliquer son étrange conduite : « C'est que, dit le philosophe, plus je pense à Dieu, moins je me sens capable de le définir. » A côté de cet aveu d'ignorance, placez la réponse d'un jeune élève chrétien de l'institution des Sourds-et-Muets à Paris. On lui demandait d'exposer ses idées sur l'éternité de Dieu, et il écrivit : « C'est une durée sans commencement et fin, une existence sans limites ni dimensions, un présent sans passé ni futur; l'éternité de Dieu est une jeunesse sans enfance ni vieillesse, une vie sans naissance ni mort, un jour sans veille ni lendemain. » Vous voyez que cet enfant sourd et muet en avait plus appris dans l'Évangile que Simonide dans toute l'antiquité.

D'ailleurs cet Évangile n'est-il pas parfaitement clair sur la seule chose qui vous soit nécessaire? Si vous êtes perdus adressez-lui cette question : Que faut-il faire pour être sauvé? et il vous dira : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Si vous êtes sauvés, dites-lui : Maintenant que je crois, que faut-il faire pour entrer dans la vie éternelle, et Jésus vous dira : « Aime ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même. » Ne comprenez-vous pas ces deux réponses? Sans doute. Eh bien! commencez par croire en Jésus-Christ et par aimer Dieu et vos frères; alors ces sentiments de confiance et d'amour porteront la lumière dans les détails de l'Évangile, pour vous encore obscurs.

QUINZIÈME DIMANCHE.

MARC VIII, 1 à 21.

En ces jours-là, il y avait avec Jésus une grande multitude de gens, et comme ils n'avaient rien à manger, il appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple; car il y a déjà trois jours qu'ils ne me quittent point, et ils n'ont rien à manger. Et si je les renvoie à jeûn en leurs maisons, les forces leur manqueront en chemin; car quelques-uns sont venus de loin. Et ses disciples lui répondirent : D'où pourrait-on avoir des pains pour les rassasier dans ce lieu désert? Et il leur demanda : Combien avez-vous de pains? Et ils dirent : Nous en avons sept. Alors il commanda aux troupes de s'asseoir à terre; et ayant pris les sept pains et rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer; et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient aussi quelques petits poissons; et Jésus ayant rendu grâces, il ordonna qu'on les leur présentât aussi. Ils en mangèrent donc et furent rassasiés; et on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille; après quoi il les renvoya. Aussitôt il entra dans une barque avec ses disciples, et alla aux quartiers de Dalmanutha. Et il vint là des pharisiens qui se mirent à disputer avec lui, lui demandant, en le tentant, qu'il leur fit voir quelque miracle du ciel. Et Jésus, soupirant profondément en son esprit, dit : Pourquoi cette race demande-t-elle un miracle? Je vous dis en vérité, qu'il ne lui en

sera donné aucun. Et les ayant laissés, il rentra dans la barque, et passa à l'autre bord. Or, ils avaient oublié de prendre des pains, et n'en avaient qu'un avec eux dans la barque. Et il leur fit cette défense : Gardez-vous avec soin du levain des pharisiens et du levain d'Hérode. Sur quoi ils se disaient entre eux : C'est parce que nous n'avons point de pains. Et Jésus connaissant cela, leur dit : Pourquoi raisonnez-vous sur ce que vous n'avez point de pains ? N'entendez-vous et ne comprenez-vous point encore ? Avez-vous toujours un cœur stupide ? Ayant des yeux, ne voyez-vous point ? Ayant des oreilles, n'entendez-vous point ? Et n'avez-vous point de mémoire ? Lorsque je distribuai les cinq pains aux cinq mille hommes, combien reportâtes-vous de paniers pleins des morceaux qui étaient restés ? Ils lui dirent : Douze. Et lorsque je distribuai les sept pains aux quatre mille hommes, combien reportâtes-vous de corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés ? Ils lui dirent : Sept. Et il leur dit : Comment donc ne comprenez-vous point ?

Voici une seconde fois Jésus multipliant quelques pains pour nourrir des milliers d'hommes. Je ne reviendrai pas sur ce sujet que nous avons déjà traité, et je m'attacherai pour le moment à découvrir quelles causes pouvaient attirer ainsi la foule sur les pas du Sauveur.

On aimerait à se persuader que la recherche du salut était le principal motif qui rassemblait ces milliers d'hommes autour de Jésus, mais en y regardant de près, on est obligé de reconnaître que ce motif n'est jamais allégué. Ce sont des malades qui viennent chercher la guérison, des curieux qui veulent voir des miracles; mais rarement, bien rarement des

pêcheurs qui viennent demander un pardon. Toutefois d'autres motifs devaient amener cette foule; nous ne pouvons pas supposer que ce fussent quatre mille malades ni quatre mille curieux qui, pendant trois jours, suivirent Jésus au désert. Qu'attendaient donc ces hommes de la part du Sauveur? Jésus le leur dit lui-même dans l'Évangile selon saint Jean. Comme c'est après une multiplication des pains que ces milliers d'hommes poursuivent encore Jésus, le Sauveur leur dit : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et parce que vous avez été rassasiés. » Ainsi ce n'était ni la parole du salut ni la vue du prodige, mais le grossier attrait du manger qui amoncelait le peuple sur les pas du Sauveur ; ou si ce n'était pas uniquement le besoin de manger et de boire, c'était bien en général l'amour du bien-être et de la gloire dans ce monde. Ainsi après cette même multiplication des pains, dans l'Évangile selon saint Jean, nous voyons la foule émerveillée projeter de l'enlever pour le faire roi, ce Jésus qui les avait nourris au désert.

Mais comment le miracle de la multiplication avait-il suggéré aux Juifs la pensée de mettre Jésus sur un trône? Parce que, nous est-il dit, ils avaient cru reconnaître en lui le prophète qui devait venir, c'est-à-dire le Messie. Voilà donc ce qu'ils attendaient, un Messie qui fût leur roi sur la terre et qui leur donnât

du pain; un Messie-monarque puissant, glorieux, qui les arrachât au joug des Romains et leur assurât l'abondance au sein de la gloire. Pour tout dire en un mot, il suffit de rappeler ce que Jésus lui-même leur recommande après leur avoir fait le reproche de le chercher pour un grossier aliment: «Travaillez, leur dit-il, non point en vue de la nourriture qui périt, mais pour celle qui reste jusque dans la vie éternelle.»

Ces foules suivant Jésus au désert, nous expliquent aussi la conduite des chefs de la nation envers le Sauveur; les grands-prêtres veulent le faire mourir, parce que, disent-ils, il séduit le peuple, et parce qu'ils ont peur de perdre leur autorité religieuse; Hérode veut le faire mourir, parce que Jésus se dit le Messie et parce que Hérode craint d'être détrôné par la foule qui reconnaît Jésus pour roi; enfin Pilate lui-même consentira plus tard à le faire mourir, parce qu'il a peur de paraître favoriser les projets d'usurpation du Nazaréen aux dépens de César. Ainsi, c'est en se trompant sur le règne de Jésus que tous deviennent ses ennemis; ils voient un roi terrestre dans le Roi du ciel; ils s'imaginent qu'il veut dominer par la force sur les corps, tandis qu'il aspire à régner par l'amour sur les volontés. Jésus est un monarque sans armée, sans glaives, sans prisons. Son règne n'est pas de ce monde; il est venu ici-bas pour rendre témoignage à la vérité. Il parle, le croira qui voudra; il ne contraint personne, ses lois sont des lois d'a-

mour et de liberté. Il ne veut pas des esclaves, pas même des serviteurs ; il veut des âmes qui soient un avec Lui, comme Lui est un avec Dieu son Père. Voilà ce que ne comprenaient ni la foule juive, ni Hérode le tétrarque, ni les grands-prêtres, ni Pilate le gouverneur, et c'est pour ne l'avoir ni compris, ni voulu le comprendre, qu'ils ont mis Jésus à mort.

J'ai dit que non-seulement ils ne l'ont pas compris, mais encore qu'ils n'ont pas voulu le comprendre. Mais, au fond, ces deux choses n'en font qu'une ; c'est parce qu'ils ne désiraient pas un Sauveur de leurs âmes qu'ils ne l'ont pas vu en Jésus, et c'est parce qu'ils désiraient un roi qui leur donnât du pain, de la liberté et de la gloire dans ce monde, qu'ils se sont imaginé que Jésus pourrait bien être un tel roi. Leur intelligence a été obscurcie par leurs désirs ; aussi sont-ils coupables pour n'avoir pas compris.

Mes enfants, ce que je viens de vous dire est comme la clé de tous les évènements que nous avons à étudier dans l'Évangile. Cette explication vous rendra le reste facile. Vous vous expliquerez la haine des Juifs, les erreurs des Apôtres, la mort du Sauveur, dès que vous songerez que les Juifs attendaient dans le Messie, non un Sauveur des âmes, mais un libérateur de la nation ; non une victime expiatoire des péchés, mais un triomphateur sur les Romains. C'était là rapter Dieu, le ciel, l'éternité, à la taille de l'homme de la terre et du temps, et surtout c'était mettre la vio-

lence à la place de l'amour, la vaine gloire au lieu de la sainte humilité, et substituer la matière à l'esprit.

Cette opposition du matériel et du spirituel se retrouve constamment entre les pensées de Jésus et les pensées de ceux qui l'entourent. Jésus parle-t-il du levain de l'hypocrisie? les apôtres l'entendent du levain de pâte; Jésus exhorte-t-il au courage moral nécessaire pour soutenir la persécution? les apôtres lui présentent deux épées. Recommande-t-il la foi en son sacrifice expiatoire? les Juifs s'imaginent qu'il s'agit de manger son corps. Prédit-il la résurrection de son corps? ils y voient la réédification du temple; et ainsi du reste : toujours l'esprit dans les discours de Jésus, toujours la matière dans l'esprit de ses auditeurs.

Hélas ! combien en tout cela nous ressemblons plus aux Juifs qu'à Jésus; que de fois nous ne voyons le ciel qu'à travers les nuages de la terre; que de fois nous savourons les bienfaits de la création sans songer au Bienfaiteur ! Nous aussi nous rapetissons Dieu, le ciel, l'éternité, aux proportions de l'homme de la terre et du temps. Prenez-y bien garde, mes enfants, nous avons la triste tendance à tout matérialiser. Elevez vos cœurs en haut, occupez-vous de votre âme, et dites-vous que cet univers n'est qu'une image passagère des biens véritables. Mettez la pensée spirituelle à tout ce qui se présente à vous, et alors vous serez, non dans les ombres, mais dans les réalités.

Pour le moment, fixez dans votre cœur ce détail que Jésus, avant de rompre le pain, bénit Dieu. Quand une main généreuse vous offre le plus petit don, vous dites au moins merci. Eh bien ! quand trois fois par jour Dieu vous donne ce qui vous fait vivre, comment ne lui adressez-vous pas un remerciement ? Vous ne voyez pas sa main poser le pain sur votre table, mais ne voyez-vous pas son soleil mûrir vos moissons, sa pluie arroser nos jardins ? La main de Dieu nous donnant notre pain quotidien, n'est-elle pas visible de toutes parts ? Bénissons-donc chaque jour Celui qui chaque jour nous comble de ses biens.

Après que les quatre mille hommes eurent été rassasiés avec les sept pains multipliés, Jésus donna ordre qu'on ramassât les morceaux. N'était-ce pas un soin superflu ? Pourquoi recueillir ces débris, quand le Fils de Dieu aurait pu faire une nouvelle multiplication ? C'est pour nous donner à la fois plusieurs leçons. D'abord, remarquez que ces restes plus abondants que les pains primitifs devenaient une preuve permanente du miracle pour ceux qui en avaient profité.

Ensuite Jésus, en faisant relever les restes, a sans doute voulu donner une leçon d'économie à ses apôtres. Quelque riche qu'on puisse être, on n'a jamais le droit de jeter le pain de Dieu. Il y a des pauvres qui se nourriraient de ces miettes, et qui meurent de faim. Mais je pense que Jésus a surtout voulu nous donner cet enseignement que Dieu ne fait rien de superflu, et

que tout ce que nous pouvons accomplir nous-mêmes il le laisse à notre charge; il veut que nous soyons ouvriers avec lui. Sans doute Dieu aurait pu permettre d'abandonner ces restes; sans doute il aurait pu opérer une nouvelle multiplication, comme il pourrait encore répéter ce miracle sur tous les points du monde; mais, supposez qu'il le fit, supposez qu'aujourd'hui le pain tombât du ciel comme jadis en tombait la manne; supposez que nos vêtements se trouvaient naturellement filés, tissés sur notre corps, comme la belle pelure de l'hermine ou la crinière du lion, qu'en résulterait-il? que nous deviendrions paresseux, que nous gaspillerions des biens surabondants. L'inutilité du travail nous retiendrait dans l'ignorance; l'abondance des fruits sans culture nous pousserait aux excès, et nous finirions par perdre la raison dans l'assouvissement de nos désirs déréglés.

Oui, c'est avec sagesse que Dieu nous a laissé quelque chose à faire, et nous avons à le bénir pour ce qu'il a retenu comme pour ce qu'il a donné.

Après la multiplication des pains, Jésus se rend avec ses disciples au quartier de Dalmanutha, non loin du lac de Génésareth. Des pharisiens viennent disputer avec Lui, et, pour l'éprouver, lui demandent un miracle du ciel; Jésus le leur refuse. Pourquoi? Vous allez le comprendre.

Un jour Jésus guérit un sourd et muet; les spectateurs émerveillés se retirent en disant: « Il fait

tout bien. » Une autre fois Jésus opère un miracle semblable, et d'autres spectateurs disent : « Il a un démon. » Voilà donc le même prodige, regardé par les uns comme une bonne œuvre, et par les autres comme une œuvre de Satan. Une autre fois le Sauveur ressuscite un mort, et, de ceux qui voient Lazare sortir de son tombeau, les uns croient en lui, les autres courent avertir ses ennemis pour le faire mourir. Vous le voyez, dans tous ces cas un même fait est jugé de deux manières opposées par ceux qui en sont témoins : les uns l'acceptent, les autres le repoussent ; les uns y voient une œuvre de Dieu, les autres une œuvre du diable, et finalement chacun ne fait que s'affermir dans l'opinion qu'il avait déjà : le croyant se fortifie dans sa foi, l'incrédule s'endurcit dans son incrédulité.

Il n'en est pas ainsi seulement à l'égard de Jésus et de ses miracles ; mais il en est de même pour un simple homme, pour une simple guérison. Je vais vous citer un exemple dont vous-mêmes avez été plus d'une fois témoins. Sans doute vous avez entendu parler de quelque remède que les uns préconisaient et dont les autres se moquaient. Vous avez vu ensuite tel malade guéri après avoir pris le remède prôné par les uns, ridiculisé par les autres. Qu'ont dit alors tous les témoins de la guérison ? Les partisans du remède ont répondu : Vous voyez que ce traitement est efficace. — Non, ont repris les détracteurs, mais la maladie

avait fait son temps ; ce n'est pas votre drogue, c'est la nature qui a guéri le patient. Vous voyez que la guérison la plus éclatante ne suffit pas pour convaincre celui qui ne veut pas être convaincu.

Eh bien ! c'est ce qui arrive en religion : notre foi ou notre crédulité dépendent de ce que nous aimons. Si nous aimons le mal, nous ne serons pas disposés à croire en Jésus, qui est saint et qui nous demande de nous sanctifier. Si nous aimons le bien, c'est-à-dire si, sans avoir encore la force de le faire, nous en avons le désir, alors nous écouterons volontiers celui qui nous en offre les moyens, nous sympathiserons avec Jésus si doux, si bon, si pur, et nous nous laisserons persuader par sa parole même, sans avoir besoin qu'elle soit accompagnée de prodiges, qu'il est bien le Fils de Dieu.

Vous voyez donc qu'un prodige, même venu du ciel, n'aurait pas converti les pharisiens qui ne voulaient pas croire en Jésus, précisément parce qu'il condamnait leur conduite. Oh ! si le Sauveur avait dit au peuple : Les pharisiens sont dignes de confiance et d'éloges, honorez-les, obéissez-leur, soyez certains que ces pharisiens n'auraient pas contredit leur approbateur, et qu'alors ils auraient cru à ses miracles. Mais non, Jésus disait à ses disciples : « Gardez-vous du levain de ces hypocrites ; » et dès lors les pharisiens haïssaient Jésus ; et loin de croire en lui, ils cherchaient à le faire mourir. A quoi donc aurait-il servi de leur montrer un signe venant du

ciel? A rien, sinon à rendre leur condamnation devant Dieu plus terrible pour avoir alors repoussé même l'évidence. Aussi Jésus soupirant dans son esprit, répondit-il : « La nation méchante et perverse demande un miracle; mais il ne lui en sera point accordé. »

Vous le voyez, mes enfants, Jésus est sage lorsqu'il exauce une prière, et sage encore quand il la repousse. Le seul miracle qu'il fût encore possible d'opérer pour toucher ces cœurs endurcis, c'était le spectacle de la mort et de la résurrection du Sauveur. Il fallait tout l'amour de Celui qui, sur la croix, prie pour ses bourreaux, et toute la puissance de Celui qui se ressuscite lui-même, pour effrayer ces consciences pharisiennes; et encore nous savons que ce prodige, bien plus grand que celui de Jonas, ne suffit pas à convertir ceux qui ne voulaient pas être convertis.

Mes amis, voilà un sérieux avertissement pour nous tous. Dieu ne contraint personne, même par des miracles, mais il laisse à chacun la faculté de tenir ses yeux ouverts pour voir sa bonté et sa puissance qui brillent dans l'univers et dans la Bible, comme la faculté de les fermer, afin que ce ne soit pas Lui, mais nous qui soyons la cause de notre propre condamnation.

Et ne croyez pas qu'il soit nécessaire d'être aussi mauvais que les pharisiens pour rester insensible aux miracles de Jésus. Les apôtres eux-mêmes furent cou-

pables de cette stupidité de cœur. Jésus la leur reproche. Quand après la multiplication des pains, Jésus leur parle du levain d'hypocrisie et qu'ils s'imaginent stupidement qu'il s'agit d'un levain de pâte, le Sauveur surpris et indigné leur dit : « Ne comprenez-vous point encore? Avez-vous encore un cœur stupide? Avec des yeux ne voyez-vous point? Avec des oreilles n'entendez-vous point? Quand je distribuai les cinq pains aux cinq mille hommes, combien recueillîtes-vous de corbeilles pleines des morceaux qu'il y eut de reste? — Douze. — Et quand je distribuai les sept pains aux quatre mille hommes, combien recueillîtes-vous de corbeilles pleines des morceaux qui en restaient? — Sept. — Comment donc alors n'avez-vous point d'intelligence? » Et ce ne fut qu'alors que les apôtres comprirent que Jésus, en parlant du levain des pharisiens, avait voulu désigner leur doctrine; car, nous dit ailleurs l'Évangéliste, ils n'avaient pas donné grande attention au miracle des pains. Et pourquoi? « Parce que, ajoute saint Marc, leur cœur était stupide. »

Vous le voyez donc, c'est toujours la stupidité du cœur et non de l'esprit, c'est toujours la volonté, le désir, la passion qui empêche de croire, et cela est vrai, non-seulement pour les pharisiens, mais encore pour les apôtres; à plus forte raison pour nous tous, mes enfants.

SEIZIÈME DIMANCHE.

MARC VIII, 22 à 38.

Et Jésus étant venu à Bethsaïde, on lui présenta un aveugle qu'on le pria de toucher. Alors il prit l'aveugle par la main, et l'ayant mené hors du bourg, il lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Et l'homme, ayant regardé, dit : Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. Jésus lui mit encore les mains sur les yeux, et lui dit de regarder; et il fut guéri, et il les voyait tous distinctement. Et il le renvoya dans sa maison, et lui dit : Ne rentre pas dans le bourg, et ne le dis à personne du bourg. Et Jésus étant parti de là avec ses disciples, ils vinrent dans les bourgs de Césarée, de Philippes; et sur le chemin il demanda à ses disciples : Qui dit-on que je suis ? Ils répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste; et les autres, Elie; et les autres, quelqu'un des prophètes. Et il leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Pierre, répondant, lui dit : Tu es le Christ. Et il leur défendit très-sévèrement de dire cela à personne. Alors il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, et qu'il fût rejeté par les sénateurs, par les principaux sacrificateurs, et par les scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât trois jours après. Et il leur tenait ces discours tout ouvertement. Alors Pierre, l'embrassant, se mit à le reprendre. Mais Jésus, se tournant et regardant ses disciples, censura Pierre et lui dit : Retire-toi de moi, Satan;

car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu, mais seulement celles qui sont des hommes. Et ayant appelé le peuple avec ses disciples, il leur dit : Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car quiconque voudra sauver sa vie, la perdra; mais quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi et de l'Évangile, il la sauvera. Car que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme? Ou que donnerait l'homme en échange de son âme? Car quiconque aura eu honte de moi et de mes paroles, parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges.

Nous avons jusqu'ici vu Jésus tantôt accorder, tantôt refuser les requêtes : les accorder lorsqu'on les lui présente avec sincérité, les refuser lorsqu'on les lui adresse pour l'éprouver. Nous allons maintenant le voir prendre en quelque sorte une voie intermédiaire qui, comme les deux précédentes, nous montrera que Jésus suit une règle unique, celle de donner à chacun juste selon la mesure de sa foi. A la femme Syrophénicienne dont la confiance dépassait la plus grande que Jésus ait vue en Israël, le Sauveur accorde un miracle éclatant : il guérit sa fille à l'instant, sans la voir ni l'entendre. Aux pharisiens qui l'interrogent pour le tenter, Jésus refuse tout signe céleste. Voyons comment il se conduira envers un aveugle inconnu qu'on lui présente à toucher.

D'abord Jésus conduit cet homme hors de la bourgade, sans qu'il soit question de le guérir, et lui four-

nit ainsi une occasion de manifester sa foi ou son incrédulité. Si l'aveugle suit Jésus, c'est qu'il attend quelque chose de lui. Si au contraire l'aveugle n'a point de foi, il refusera de marcher, ou pendant la route il fera des objections. Mais non, il accompagne docilement le Sauveur qui l'a pris par la main, et qui, pour le récompenser de sa foi naissante, lui accorde une demi-vision. Si cet homme doute, il dira que la vue ne lui a pas été rendue; il pensera qu'aujourd'hui le soleil est plus éclatant et que sa perception plus distincte est toute passagère. Remarquez que cet homme n'était pas aveugle de naissance, car il reconnaît et nomme des arbres et des hommes comme s'il en avait vu jadis. Il pouvait donc avec une disposition au doute nier un miracle encore incomplet. Mais non; il croit en Jésus, il espère être guéri, il désire voir; bien qu'il soit encore dans les ténèbres, le feu de son regard allume en lui la foi, et Dieu répond à sa confiance en lui faisant voir des hommes qui marchent et qui lui semblent comme des arbres. L'épreuve de sa foi est faite, il l'a manifestée devant tous les spectateurs; alors Jésus achève le prodige, ou plutôt il en fait un second; touchant les yeux de cet homme, il lui dit : Regarde ! et l'aveugle voit; il les voit tous, il les voit de loin, il les voit clairement. Ainsi ce miracle, fait en deux reprises, montre, comme les miracles faits d'un seul coup et comme les miracles refusés, que Jésus exauce dans la juste proportion de la foi de

celui qui le prie. Rappelez-vous Simon-Pierre sur le lac de Génésareth. A la vue de son Maître marchant sur les eaux, l'apôtre croit et marche sur les flots. Mais la tempête survient, Pierre a peur, il doute, et aussitôt il descend vers l'abîme. Alors le péril provoque cette prière : Seigneur, sauve-moi ! et la foi, revenue dans le cœur du disciple, ramène ses pieds sur le lac affermi. Ainsi la foi et le prodige suivent exactement la même marche : ils se manifestent, disparaissent ou reviennent comme si la foi et le prodige invinciblement liés ne faisaient qu'un !

Vous voyez donc qu'un seul principe explique les faits en apparence opposés dans la conduite de Jésus, ses faveurs aux uns et ses refus aux autres.

Mais pourquoi, mes enfants, ai-je mis tant d'importance à vous montrer les effets de la foi et de l'incrédulité de ceux qui réclamaient des miracles ? Jésus est-il encore sur la terre pour que vous ayez l'occasion de lui en demander ? Non sans doute, mais les versets suivants vont vous dire en quoi cette foi peut vous être utile à vous-mêmes ; écoutez bien ce qui va suivre, car la prédiction qui s'y trouve se rapporte au fait le plus important de tout l'Évangile.

Après s'être fait connaître au peuple et à ses disciples par ses discours et ses prodiges, Jésus, sur la route, dit à ses apôtres : Qui dit-on que je suis ? — Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres que tu es Elie, des troisièmes que tu es un autre des pro-



Elles reviennent à l'aube du troisième jour... (p. 214).

phètes. — Et vous, qui pensez-vous que je sois? — Aussitôt Pierre s'écrie : Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant! — Oui, dit Jésus, et ce fils doit souffrir beaucoup; il sera rejeté des anciens, des sacrificateurs et des scribes, puis enfin mis à mort.

Le Fils de Dieu mis à mort! Les apôtres étaient si loin de s'y attendre, que lorsque leur Maître leur parle de sa résurrection, ils ne le comprennent pas! Quand il est dans le sépulcre, toutes leurs espérances sont évanouies, et les saintes femmes s'attendent si peu à l'en voir sortir, qu'elles s'y arrêtent pour pleurer, et reviennent à l'aube du troisième jour pour embaumer le corps qu'elles croient privé de vie. Les chrétiens donc comme le peuple se demandaient : Comment concilier la croix du supplicié et le trône du Messie? — C'est que le règne de Jésus devait être tout autre que le règne attendu par les apôtres et par le peuple. Ce Messie sera glorieux, mais d'une gloire toute différente de celle attendue. Ce ne sont pas les Romains qu'il s'agit de vaincre, c'est la mort. Ce n'est pas d'un trône matériel, à Jérusalem, qu'il est question, c'est d'un règne spirituel dans les cieux. Ce n'est pas d'un roi pécheur que les disciples de Jésus doivent être les sujets, mais d'un Dieu saint. Ils ne sont pas appelés à servir dans une armée, à la porte d'un palais, sur Sion, mais au milieu des anges, dans le palais de l'univers. Amour, sainteté, adoration, vie éternelle, voilà ce qui les attend, mais

voilà ce que n'attendaient ni le peuple ni même les apôtres.

Et à vrai dire je comprends qu'ils eussent ces idées fausses d'un règne terrestre; il leur suffisait pour cela d'interpréter les prophètes à travers le prisme de leurs propres désirs. D'ailleurs comment espérer, eux pécheurs, pouvoir paraître et vivre en présence du Dieu trois fois saint? N'était-ce pas une insigne présomption? Sans doute; mais c'est précisément pour rendre possible ce prodige incroyable que Jésus annonce un fait si étrange. La mort du Messie, la mort du Fils de Dieu dans un sacrifice volontaire qui doit racheter les péchés de tous les croyants! Les disciples n'auront pas à combattre, c'est Jésus qui luttera pour eux. Ils n'auront qu'à le contempler avec foi pendant sa lutte; il mourra, mais c'est en mourant qu'il remporte la victoire; sa mort est suivie de sa résurrection, gage de la nôtre, et sa résurrection suivie de son ascension dans les cieux, où il est allé nous préparer une place, un trône, une couronne. Jésus expire et nous sommes sauvés, oui, sauvés.... si du moins nous nous confions en lui pour effacer par sa mort nos iniquités.

Voilà le grand objet de notre foi, voilà notre salut dans une seule pensée, dans un seul élan de cœur vers Jésus mourant pour nous. Tous les prophètes et toute la loi de Moïse n'avaient d'autre but que de préparer la venue du Sauveur, et la venue du Sau-

veur n'avait d'autre objet que sa mort; « c'est pour cette heure, dit-il, pour cette heure-là que je suis venu. »

Quand Pierre eut entendu la prédiction de ces souffrances et de cette mort, il en fut tellement surpris et affligé, qu'il se laissa aller jusqu'à censurer Jésus. Sans doute il y avait dans ce mouvement de l'amour pour son maître. Mais la manière dont Jésus y répond montre qu'il y avait aussi quelque chose de coupable. « Retire-toi de moi, Satan, lui dit-il, car tu ne comprends point les choses de Dieu, mais seulement celles des hommes. » C'était lui dire : Retire-toi de moi, Satan, tu ne comprends pas un règne divin, céleste, éternel, mais seulement un règne humain, terrestre et passager; tu ambitionnes une place à la droite ou à la gauche de mon trône, dans la gloire et le bien-être; mais sache que mon triomphe est dans les cieux; ici-bas l'humiliation, le renoncement, ici le mépris des hommes au milieu du dévouement et de la sainteté. Aussi Jésus, ayant appelé le peuple avec ses disciples, leur dit à tous : Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car quiconque voudra sauver sa vie la perdra; mais quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi et de l'Évangile, il la sauvera. Et pour que ses auditeurs comprennent bien qu'il s'agit de renoncer à leurs mesquines idées d'un règne temporel du Messie sur la terre, Jésus ajoute :

« Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme? Ou que donnerait l'homme en échange de son âme? »

Quand les apôtres ont compris qu'ils ne doivent s'attendre ici-bas qu'au mépris des hommes, et qu'ils ne sont les disciples que d'un futur condamné des tribunaux, ils commencent à trembler; intérieurement ils ont honte d'un pareil maître, et Jésus, qui lit dans le secret des cœurs, leur dit : « Prenez garde, quiconque aura eu honte de moi et de mes parents, parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura honte de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son père avec les saints anges. »

Mes enfants, cela doit vous paraître bien étrange, qu'on puisse avoir honte de Jésus-Christ. Et cependant de nos temps cela se voit encore tous les jours. Il y a dans le monde des pécheurs, vous le savez, des pécheurs qui veulent rester dans le mal; or, comme l'Évangile les condamne, ces hommes s'efforcent de n'y pas croire, et comme les peureux, ils se moquent de ce qu'ils craignent pour se rassurer. Ces moqueurs sont nombreux, et quand ils rencontrent des croyants, ils font tomber sur eux le ridicule qu'ils ont voué au Maître. Dans cette position difficile, les croyants n'ont pas le courage de résister à la moquerie; ils baissent la tête, rougissent, gardent le silence et ainsi renient; Jésus-Christ! Oh! prenez-y garde, mes amis, si jamais vous étiez expo-

sés à cette tentation, dites-vous qu'il vaut mieux essayer les railleries d'hommes pécheurs, que de s'exposer à rougir devant le Dieu trois fois saint !

Au reste, sachez-le bien, le moqueur ne rit souvent que du bout des lèvres. Sa conscience proteste intérieurement contre ses paroles. Je vous en citerai deux exemples.

Un célèbre prédicateur était venu prêcher dans une ville, et bientôt ses discours firent le sujet de toutes les conversations; jusque sur la place publique, jusque dans les cafés on s'entretenait de lui, de ses doctrines, soit en bien, soit en mal. Dans un lieu de plaisir, un jeune homme dont je veux taire le nom, bien que je puisse le donner comme celui du prédicateur et de la ville, un jeune homme au milieu des pots de vin et de la fumée des cigares, proposa à ses compagnons de monter tour à tour sur une table comme dans une chaire, et de faire chacun son sermon pour singer le prédicant. Quand les amis du moqueur eurent parlé: « Je veux tous vous enfoncer, leur dit-il; passez-moi la Bible, que je prenne mon texte. » On lui donne le volume sacré, il l'ouvre au hasard et tombe sur ce passage : « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de même... » A cette lecture, le sérieux contre lequel il se débattait prit le dessus; cette pensée le saisit comme une main de fer; en vain il voulut la secouer, elle revint toujours. Il n'eut plus la force de plaisanter. Au lieu de railler, il parla sin-

cèrement. Comme sa tâche était d'imiter le prédicateur chrétien, il put sans être soupçonné entrer vraiment dans son sujet, et il finit par s'exprimer avec tant de force qu'on s'aperçut enfin qu'il était sérieusement ému. Ce n'était plus une moquerie, c'était une fervente et pieuse exhortation. Il s'avoua vaincu, se déclara gagné à l'Évangile et confessa que toutes ses moqueries n'avaient été que de vains efforts pour étouffer le cri de sa conscience. Aujourd'hui cet homme est un ministre de Jésus-Christ.

Voici mon second fait; il n'est pas moins intéressant. Un prédicateur itinérant vint un jour dans une ville qu'il avait quittée depuis longtemps. Il était en chaire, l'assemblée avait déjà chanté le cantique, l'orateur lu son texte, et il s'était rassis, la tête inclinée sur ses deux mains. Depuis quelques instants il restait silencieux dans cette position, lorsqu'enfin il se redressa et dit : « Il y a juste quinze ans que je n'étais pas entrée dans cette église, et la dernière fois il y avait là-bas, sur cette tribune, trois jeunes gens venus pour se moquer du prédicateur. Là, debout, les mains dans les poches, et les poches remplies de pierres, ils attendaient le moment favorable pour les jeter au prédicateur; celui-ci parlait déjà depuis quelques instants, lorsqu'un d'eux dit à son voisin : Pourquoi écouter plus longtemps ce bavard? Allons! lance ta bombe... — Attends, dit l'autre, attends qu'il ait fini son premier point. La curiosité de celui-ci une fois



• La pluie est tombée... (p. 217).

satisfaite, il dit à son tour : Eh bien ! maintenant ! — Mais, dit le troisième, qui avait écouté attentivement, peut-être ferions-nous mieux d'y renoncer pour aujourd'hui. » Les deux premiers accusèrent celui-ci de lâcheté, ils discutèrent à demi voix et finirent par se retirer, laissant seul leur compagnon qui resta là jusqu'à la fin. Maintenant, mes frères, continua le narrateur, écoutez la fin de l'histoire de ces trois jeunes gens : le premier est monté sur l'échafaud; le second est en prison dans cette ville, accusé de crime. Le troisième, mes frères... (ici l'agitation de l'orateur devint extrême; de grosses gouttes de sueur tombaient de son front); le troisième, mes frères, est devant vous, dans cette chaire; il va parler, écoutez-le!

Voilà la fin des moqueurs : le vice, le crime ou la conversion. Dans tous les cas possibles, c'est un hommage rendu à la religion.

Et maintenant, mes amis, en terminant ce volume, je vous dirai, comme mon Maître Jésus-Christ : « Quiconque entend les paroles que je dis et les met en pratique, je le comparerai à l'homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. Lorsque la pluie est tombée, que les torrents sont venus et que les vents ont soufflé et ont donné contre cette maison, elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc, mais quiconque entend les paroles que je dis et ne les met point en pratique, sera semblable à l'homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Lorsque la

pluie est tombée, que les torrents sont venus et que les vents ont soufflé et ont donné contre cette maison, elle est tombée, et sa ruine a été grande!

C'est peu que vous ayez entendu ces explications, ce ne serait guère plus de vous en souvenir; l'essentiel, c'est que vous les pratiquiez dans votre vie; et je vais prier Dieu pour qu'il en soit ainsi.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|-----|
| PRÉFACE | 5 |
| Premier Dimanche (Marc I, 1 à 8) | 9 |
| Deuxième Dimanche (Marc I, 9 à 28) | 23 |
| Troisième Dimanche (Marc I, 29 à 45) | 37 |
| Quatrième Dimanche (Marc II, 1 à 13) | 52 |
| Cinquième Dimanche (Marc II, 14 à 22) | 67 |
| Sixième Dimanche (Marc II, 23 à III, 6) | 79 |
| Septième Dimanche (Marc III, 7 à 35) | 93 |
| Huitième Dimanche (Marc IV, 1 à 34) | 107 |
| Neuvième Dimanche (Marc IV, 35 à V, 20) | 121 |
| Dixième Dimanche (Marc V, 21 à VI, 6) | 133 |
| Onzième Dimanche (Marc VI, 7 à 29) | 145 |
| Douzième Dimanche (Marc VI, 30 à 56) | 159 |
| Treizième Dimanche (Marc VII, 1 à 23) | 171 |
| Quatorzième Dimanche (Marc VII, 24 à 37) | 183 |
| Quinzième Dimanche (Marc VIII, 1 à 21) | 195 |
| Seizième Dimanche (Marc VIII, 22 à 38) | 207 |



OUVRAGES DE NAPOLEON ROUSSEL

QUI SE TROUVENT A LA MEME LIBRAIRIE

| | |
|--|------|
| Les Femmes du Nouveau Testament. Un beau volume petit in-4, imprimé sur beau papier glacé, texte encadré et orné de 11 magnifiques gravures sur acier, d'après les grands maîtres | 12 » |
| Comment il ne faut pas Prêcher. In-12 | 1 » |
| Le Culte domestique, ou 365 courtes méditations pour tous les jours de l'année. 2 vol. grand in-8, ornés de 10 jolies gravures sur acier | 9 » |
| Élans de l'Âme vers Dieu. Grand in-8, orné d'une belle gravure sur acier, représentant la Cène, d'après Léonard de Vinci | 3 25 |
| Le Culte du Dimanche. 52 discours in-8. | 5 » |
| Nouveaux Choix de Traités Roussel. 1 fort volume in-12 | 2 75 |
| Les Nations Catholiques et les Nations Protestantes, comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité. 2 vol. in-8. | 10 » |
| Prières d'un Enfant. In-18 avec vignettes. | » 50 |
| L'Illustration de la Jeunesse. 2 vol. in-4, ornés de 120 belles gravures sur bois, Chaque volume | 3 » |
| Mon voyage en Algérie, avec 6 gravures sur acier. | 1 50 |
| Scènes Patriarcales, avec 20 gravures sur acier. | 2 » |
| Scènes Prophétiques, avec 20 gravures sur acier | 2 » |
| Scènes Évangéliques, avec 20 gravures sur acier. | 2 » |
| Mon tour du lac Léman, avec 4 gravures sur bois. | 1 25 |
| Riche et Pauvre, avec 8 gravures sur bois | 1 » |
| A mes Enfants, avec 9 gravures sur bois. | 1 50 |
| Les Enfants de la Bible, avec gravures | 1 25 |
| Méthode naturelle et premier Livre de lecture, In-12 avec gravures | » 30 |
| Notes explicatives et pratiques sur les Actes des Apôtres et l'Épître aux Romains, traduites de Albert Barnes, des États-Unis, publiées par Napoléon Roussel. 1 vol. in-8. | 5 » |
| Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles, par Albert Barnes, publiées par Napoléon Roussel. 2 volumes in-8. | 7 50 |